00100411

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016

ŒUVRES
COMPLETTES
DE
M. DE MARIVAUX.

TOME XII.

ŒUVRES COMPLETTES DE M. DE MARIVAUX,

De l'Académie Françoise.

100411

TOME DOUZIEME.

Vol XII

00
g
9

Library of the Bombay Branch of the Royal Asiatic Society

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

1781.

00100411

ŒUVRES

MÊLÉES.

L'ÉDUCATION D'UN PRINCE,

DIALOGUE.

THÉOPHILE.

Voici un endroit charmant ; voulez-vous, Prince, que nous nous y arrêtions ?

THÉODOSE.

Comme il vous plaira.

THÉOPHILE.

Vous me paroiſſez aujourd'hui bien ſérieux ; la promenade vous ennuie-t-elle ? auriez-vous mieux aimé reſter avec ces jeunes gens que nous venons de quitter ?

THÉODOSE.

Mais je vous avoue qu'ils m'amuſoient.

THÉOPHILE.

Vous me ſçavez donc bien mauvais gré de vous avoir amené ici : n'eſt-il pas vrai que vous

me trouvez dans mille moments un homme bien incommode ? je pense que vous ne m'aimerez guères, quand vous serez débarrassé de moi.

THÉODOSE.

Pourquoi me dites-vous cela ? vous vous trompez.

THÉOPHILE.

Combien de fois me suis-je apperçu que je vous fatiguois, que je vous étois désagréable !

THÉODOSE.

Ah ! désagréable, c'est trop dire ; vous m'avez quelquefois fait faire des choses qui n'étoient pas de mon goût ; mais votre intention étoit bonne, & je ne suis pas assez injuste pour en être fâché contre vous.

THÉOPHILE.

C'est-à-dire que mes soins & mes attentions ne m'ont point encore brouillé avec vous ; que vous me pardonnez tout le zele & même toute la tendresse avec laquelle j'ai travaillé à votre éducation : voilà précisément ce que vous voulez bien oublier en ma faveur.

THÉODOSE.

Ce n'est point-là ma pensée, & vous me faites une vraie chicane : je viens d'avouer que vous m'avez quelquefois chagriné ; mais que je compte cela pour rien, que je n'y songe plus, que je

n'en ai point de rancune : que puis-je dire de plus ?

THÉOPHILE.

Jugez-en vous-même. Si quelqu'un vous voyoit dans un grand péril, qu'il ne pût vous en tirer, vous sauver la vie, qu'en vous fesant une légere douleur, seroit-il juste, lorsque vous seriez hors de danger, de vous en tenir à lui dire : vous m'avez fait un petit mal, vous m'avez un peu trop pressé le bras ; mais je n'en ai point de rancune, & je vous le pardonne ?

THÉODOSE

Ah ! vous avez raison ; il y auroit une ingratitude effroyable à ce que vous me dites-là : mais c'est de quoi il n'est pas question ici ; je ne sçache pas que vous m'ayez jamais sauvé la vie.

THÉOPHILE.

Non ; le service que j'ai tâché de vous rendre est encore plus grand : j'ai voulu vous sauver du malheur de vivre sans gloire ; je vous ai vu exposé à des défauts qui auroient fait périr les qualités de votre âme, & c'est à la plus noble partie de vous-même que j'ai, pour ainsi dire, tâché de conserver la vie. Je n'ai pu y réussir qu'en vous contrariant, qu'en vous gênant quelquefois : il vous en a coûté de petits chagrins ; c'est-là cette légere douleur dont je parlois tout-

à-l'heure: vous contentez-vous encore de dire, je n'y songe plus?

THÉODOSE.

Non, Théophile, je me trompois, & je me dédis de tout mon cœur; je vous ai en effet les plus grandes obligations.

THÉOPHILE.

Point du tout; je n'ai fait que mon devoir; mais il y a eu du courage à le faire: vous m'aimeriez bien davantage, si je l'avois voulu; il n'a tenu qu'à moi de vous être extrêmement agréable, & de gagner pour jamais vos bonnes grâces; ce n'eût été qu'à vos dépens, à la vérité.

THÉODOSE.

A mes dépens, dites-vous?

THÉOPHILE.

Oui; je n'avois qu'à vous trahir pour vous plaire, qu'à négliger votre instruction, qu'à laisser votre cœur & votre esprit devenir ce qu'ils auroient pu, qu'à vous abandonner à vos humeurs, à vos impatiences, à vos volontés impétueuses, à votre dégoût pour tout ce qui n'étoit pas dissipation & plaisir. Convenez-en, la moindre petite contradiction vous irritoit, vous étoit insupportable; &, ce qui est encore pis, j'ai vu le temps

où ceux qui vous entouroient, n'étoient précisément pour vous que des figures qui amusoient vos yeux; vous ne sçaviez pas que c'étoient des hommes qui pensoient, qui vous examinoient, qui vous jugeoient, qui ne demandoient qu'à vous aimer, qu'à pouvoir vous regarder comme l'objet de leur amour & de leur espérance. On peut vous dire cela aujourd'hui que vous n'êtes plus de même, & que vous vous montrez aimable; aussi vous aime-t-on, aussi ne voyez-vous autour de vous que des visages contents & charmés, que des respects mêlés d'applaudissement & de joie: mais je n'en suis pas mieux avec vous, moi, pour vous avoir appris à être bien avec tout le monde.

THÉODOSE.

Laissons-là ce que je vous ai répondu d'abord, je le désavoue; mais quand vous dites qu'il n'y avoit qu'à m'abandonner à mes défauts pour me plaire, que sçavez-vous si je ne vous les aurois pas reprochés quelque jour?

THÉOPHILE.

Non, Prince, non; il n'y avoit rien à craindre; vous ne les auriez jamais sçus: il faut avoir des vertus pour s'appercevoir qu'on en manque, ou du moins pour être fâché de n'en point avoir; &

des vertus, vous n'en auriez point eu. La maniere dont je vous aurois élevé y auroit mis bon ordre; & ce lâche Gouverneur, qui vous auroit épargné la peine de devenir vertueux & raisonnable, qui vous auroit laissé la misérable douceur de vous gâter tout à votre aise, vous seroit toujours resté dans l'esprit, comme l'homme du monde le plus accommodant & du meilleur commerce, & non pas comme un homme à qui vous pardonnez tout au plus le bien qu'il vous a fait.

THÉODOSE.

Vous en revenez toujours à un mot que j'ai dit sans réflexion.

THÉOPHILE.

Oui, Prince, je soupçonne quelquefois que vous ne m'aimez guères; mais en revanche on vous aimera: voilà ce que je vous devois à vous, & ce que je devois à tout le monde. Vous souvenez-vous d'un trait de l'Histoire Romaine que nous lisions ce matin? *Qu'il me tue, pourvu qu'il regne*, disoit Agrippine en parlant de Néron; & moi j'ai dit, sans comparaison, qu'il me haïsse, pourvu qu'il ne manque jamais à sa gloire, & qu'il n'ait tort, ni avec la raison, ni avec les vertus qu'il doit avoir.

THÉODOSE.

Qu'il me haïſſe, dites-vous ; vous n'y ſongez pas, Théophile, en vérité : m'en ſoupçonnez-vous capable ?

THÉOPHILE.

La maniere dont vous vous récriez, ſemble promettre qu'il n'en ſera rien.

THÉODOSE.

Je vous en convaincrai encore mieux dans les ſuites, ſoyez-en perſuadé.

THÉOPHILE.

Je crois vous entendre, Prince, & je ſuis extrêmement touché de ce témoignage de votre bon cœur ; mais de grâce, ne vous y trompez point : je ne vous rappelle pas mes ſoins pour les vanter. Si je tâche de vous y rendre ſenſible, c'eſt afin que vous les récompenſiez de votre confiance, & non pas de vos bienfaits : nous allons bientôt nous quitter, & j'ai beſoin aujourd'hui que vous m'aimiez un peu : mais c'eſt pour vous que j'en ai beſoin, & non pas pour moi ; c'eſt que vous m'en écouterez plus volontiers ſur ce qui me reſte à vous dire pour achever votre éducation.

THÉODOSE.

Ah! parlez, Théophile : me voici, je vous assûre, dans la disposition où vous me souhaitez; je sçais d'ailleurs que le temps presse, & que nous n'avons pas long-temps à demeurer ensemble.

THÉOPHILE.

Et vous attendez que je n'y sois plus, n'est-il pas vrai? vous n'aurez plus de Gouverneur, vous serez plus libre, & cela vous réjouit; convenez-en.

THÉODOSE.

Franchement, il pourroit bien y avoir quelque chose de ce que vous dites-là ; & le tout, sans que je m'impatiente d'être avec vous ; mais on aime à être le maître de ses actions.

THÉOPHILE.

Raisonnons : si jusqu'ici vous aviez été le maître absolu des vôtres, vous n'en auriez peut-être par fait une qui vous eût fait honneur; vous auriez gardé tous vos défauts, par exemple.

THÉODOSE.

J'en serois bien fâché.

THÉOPHILE.

C'est donc un bonheur pour vous de n'avoir

pas été votre maître; n'y a-t-il point de danger que vous le soyez aujourd'hui? ne vous défiez-vous pas de l'extrême envie que vous avez de l'être? Votre raison a fait du progès sans doute, mais prenez garde : quand on est si impatient d'être défait de son Gouverneur, ne seroit-ce pas signe qu'on a encore besoin de lui, qu'on n'est pas encore aussi raisonnable qu'on devroit l'être? car si on l'étoit, ce Gouuerneur ne seroit plus si incommode; il ne gêneroit plus, on seroit toujours d'accord avec lui; il ne seroit plus que tenir compagnie : qu'en pensez-vous?

THÉODOSE.

Je rêve à votre réflexion.

THÉOPHILE.

Il n'en est pas de vous comme d'un particulier de votre âge; votre liberté tire à bien d'autres conséquences, on sçaura bien empêcher ce particulier d'abuser long-temps & à un certain point, de la sienne; mais qui est-ce qui vous empêchera d'abuser de la vôtre? qui est-ce qui la réduira à de justes bornes? quels secours aura-t-on contre vous, que vos vertus, votre raison, vos lumieres? & quoiqu'aujourd'hui vous ayez de tout cela, êtes-vous sûr d'en avoir assez pour ne pas

appréhender d'être parfaitement libre? Songez à ce que c'est qu'une liberté, que vòtre âge, & que l'impunité de l'abus que vous en pouvez faire, rendroient si dangereuse. Si vous n'étiez pas naturellement bon & généreux; si vous n'aviez pas le meilleur fond du monde, Prince, je ne vous tiendrois pas ce discours-là: mais c'est qu'avec vous il y a bien des ressources; je vous connoîs, il n'y a que des réflexions à vous faire faire.

THÉODOSE.

A la bonne heure; mais vous me faites trembler, je commence à craindre très-sérieusement de vous perdre.

THÉOPHILE.

Voilà une crainte qui me charme; elle part d'un sentiment qui vaut mieux que tous les Gouverneurs du monde : ah! que je suis content, & qu'elle nous annonce une belle ame!

THÉODOSE.

Il ne tiendra pas à moi que vous ne disiez vrai; courage, mettons à profit le temps que nous avons à penser ensemble; nous en reste-t-il beaucoup?

THÉOPHILE.

Encore quelques mois.

THÉODOSE.

Cela eſt bien court.

THÉOPHILE.

Je vous garantis qne c'en ſera plus qu'il n'en faut pour un Prince capable de cette réponſe-là, ſur-tout avec un homme qui ne vous épargnera pas la vérité, d'autant plus que vous n'avez que ce petit eſpace de temps-ci pour l'entendre, & qu'après moi perſonne ne vous la dira peut-être. Vous allez tomber entre les mains de gens qui vous aimeront bien moins qu'ils n'auront envie que vous les aimiez; qui ne voudront que vous plaire, & non pas vous inſtruire; qui feront tout pour le plaiſir de votre amour-propre, & rien pour le profit de votre raiſon.

THÉODOSE.

Mais, n'y a-t-il point d'honnêtes-gens qui ſont d'un caractere sûr, & d'un honneur à toute épreuve?

THÉOPHILE.

Oui, il y en a par-tout, quoique toujours en petit nombre.

THÉODOSE.

Eh bien! j'aurai ſoin de me les attacher, de les encourager; je les préviendrai.

THÉOPHILE.

Vous le croyez, que vous les préviendrez; mais ſi vous n'y prenez garde, je vous avertis que ce ſeront ceux qui auront le moins d'attrait pour vous, ceux pour qui vous aurez le moins d'inclination, & que vous traiterez le plus froidement.

THÉODOSE.

Froidement! moi qui me ſens tant de diſpoſition à les aimer, à les diſtinguer!

THÉOPHILE.

Eh! vous ne la garderez pas cette diſpoſition-là; leur caractere vous l'ôtera. Et, à propos de cela, voulez-vous bien me dire ce que vous penſez de Soſtene? c'eſt un des hommes de la Cour que vous voyez le plus ſouvent.

THÉODOSE.

Et un fort aimable homme, qui a toujours quelque choſe d'obligeant à vous dire, & qui vous le dit avec grâce, quoique d'un air ſimple & naturel; c'eſt un homme que j'aime à voir, malgré la différence de ſon âge au mien, & je ſuis perſuadé qu'il m'aime un peu auſſi. Je le ſens à la maniere dont il m'aborde, dont il me parle, dont il écoute ce que je dis; je n'ai point en-

core trouvé d'eſprit plus liant, plus d'accord avec le mien.

THÉOPHILE.

Il eſt vrai.

THÉODOSE.

Je ne penſe pas de même de Philante.

THÉOPHILE.

Je vous crois.

THÉODOSE.

Quelle différence! celui-ci a un eſprit roide & ſérieux; je penſe qu'il n'eſtime que lui, car il n'approuve jamais rien; ou, s'il approuve, c'eſt avec tant de réſerve & d'un air ſi contraint, qu'on diroit qu'il a toujours peur de vous donner trop de vanité; il eſt toujours de votre avis le moins qu'il peut, & il vaudroit autant qu'il n'en fût point du tout. Il y a quelques jours que, pendant que vous étiez ſur la terraſſe; il m'arriva de dire quelque choſe dont tout le monde ſe mit à rire comme d'une ſaillie aſſez plaiſante; lui ſeul baiſſa les yeux, en ſouriant à la vérité, mais d'un ſouris qui ſignifioit qu'on ne devoit pas rire.

THÉOPHILE.

Peut-être avoit-il raiſon.

THÉODOSE.

Quoi ! raiſon contre tout le monde ? eſt-ce que jamais tout le monde a tort ? avoit-il plus d'eſprit que trente perſonnes ?

THÉOPHILE.

Trente flatteries ſont-elles une approbation ? décident-elles de quelque choſe ?

THÉODOSE.

Comme vous voudrez : mais Philante n'eſt pas mon homme.

THÉOPHILE.

Vous avez cependant tant de diſpoſition à aimer les gens d'un caractere sûr & d'un honneur à toute épreuve.

THÉODOSE.

Aſſurément, & je le dis encore.

THÉOPHILE.

Eh bien ! Philante eſt un de ces hommes que vous avez deſſein de prévenir & de vous attacher.

THÉODOSE.

Vous me ſurprenez ; cette honnêteté-là a donc bien mauvaiſe grâce à l'être !

THÉOPHILE.

Tous les honnêtes-gens lui reſſemblent ; les grâces

grâces de l'adulation & de la fausseté leur manquent à tous; ils aiment mieux, quand il faut opter, être vertueux qu'agréables : vous l'avez vu par Philante; il n'a pu, dans l'occasion & avec sa probité, louer en vous que ce qu'il y a vu de louable, & a pris le parti de garder le silence sur ce qui ne l'étoit pas; la vérité ne lui a pas permis de donner à votre amour-propre toutes les douceurs qu'il demandoit, & que Sostene lui a données sans scrupule. Voilà ce qui vous a rebuté de Philante, ce qui vous l'a fait trouver si froid, si peu affectueux, si difficile à contenter; voilà ce caractere qui, dans ses pareils, vous paroîtra si sec, si austere & si critique, en comparaison de la souplesse de Sostene, avec qui vous contracterez un si grand besoin d'être applaudi, d'être encensé, je dirois presque d'être adoré.

THÉODOSE.

Oh! vous en dites trop; me prendrai-je pour une Divinité? me feront-ils accroire que j'en suis une?

THÉOPHILE.

Non; on ne va pas si loin : on ne sçauroit; & je pense que l'exemple de l'Empereur Caïus,

dont nous lisions l'histoire ces jours passés, ne gâtera à présent personne.

THÉODOSE.

Vous me parlez d'un extravagant, d'une tête naturellement folle.

THÉOPHILE.

Il est vrai; mais malgré la foiblesse de sa tête, s'il n'avoit jamais été qu'un particulier, il ne seroit point tombé dans la folie qu'il eut, & ce fut la hauteur de sa place qui lui donna ce vertige. Aujourd'hui les conditions comme la sienne ne peuvent plus être si funestes à la raison; elles ne sçauroient faire des effets si terribles. La Religion, nos principes, nos lumieres, ont rendu un pareil oubli de soi-même impossible; il n'y a plus moyen de s'égarer jusques-là: mais tout le danger n'est pas ôté; & si l'on n'y prend garde, il y a encore des étourdissements où l'on peut tomber, & qui empêchent qu'on ne se connoisse. On ne se croit pas une Divinité, mais on ne sçait pas trop ce qu'on est, ni pour qui l'on se prend; on ne se définit point. Ce qui est certain, c'est qu'on se croit bien différent des autres hommes; on ne se dit pas: je suis d'une autre nature qu'eux; mais de la maniere dont on l'entend, on se dit à-peu-près la valeur de cela.

THÉODOSE.

Attendez donc; me tromperois-je, quand je me croirois plus que les autres hommes?

THÉOPHILE.

Non: dans un sens vous êtes infiniment plus qu'eux; dans un autre, vous êtes précisément ce qu'ils sont.

THÉODOSE.

Précisément ce qu'ils sont! quoi! le sang dont je sors....

THÉOPHILE.

Est consacré à nos respects, & devenu le plus noble sang du monde; les hommes se sont fait & ont dû se faire une loi inviolable de le respecter: voilà ce qui vous met au dessus de nous. Mais dans la nature, votre sang, le mien, celui de tous les hommes, c'est la même chose; nous le tirons tous d'une même source commune: voilà par où vous êtes ce que nous sommes.

THÉODOSE.

A la rigueur, ce que vous dites-là est vrai; mais il me semble qu'à présent tout cela n'est plus de même, & qu'il faut raisonner autrement: car enfin pensez-vous de bonne-foi qu'un valet-de-pied, qu'un homme du peuple, est un homme

comme moi, & que je ne ſuis qu'un homme comme lui?

THÉOPHILE.

Oui, dans la nature.

THÉODOSE.

Mais cette nature, eſt-il encore ici queſtion d'elle? Comment l'entendez-vous?

THÉOPHILE.

Tout ſimplement: il ne s'agit pas d'une penſée hardie, je ne haſarde rien; je ne fais point le Philoſophe, & vous ne me ſoupçonnez pas de vouloir diminuer de vos prérogatives.

THÉODOSE.

Ce n'eſt pas là ce que j'imagine.

THÉOPHILE.

Elles me ſont cheres, parce que c'eſt vous qui les avez; elles me ſont ſacrées, parce que vous les tenez, non-ſeulement des hommes, mais de Dieu même: ſans compter que, de toutes les façons de penſer, la plus ridicule, la plus impertinente & la plus injuſte, ſeroit de vouloir déprimer la grandeur de certaines conditions abſolument néceſſaires. Mais à l'égard de ce que nous diſions tout-à-l'heure, je parle en homme qui ſuit les lumieres du bon-ſens le plus ordinaire, & la

peine que vous avez à m'entendre vient de ce que je vous disois tout-à-l'heure, qui est que, dans le rang où vous êtes, on ne sçait pas trop pour qui on se prend. Ce n'est pas que vous ayez eu encore affaire aux flatteurs, j'ai tâché de vous en garantir; vous êtes né d'ailleurs avec beaucoup d'esprit : cependant l'orgueil de ce rang vous a déjà gagné; vous ne vous connoissez déjà plus; & cela, à cause de cet empressement qu'on a pour vous voir, de ces respects que vous trouvez sur votre passage. Il n'en a pas fallu davantage pour vous jetter dans une illusion dont je suis sûr que vous allez rire vous-même.

THÉODOSE.

Oh! je n'y manquerai pas, je vous promets, d'en rire bien franchement, si j'ai autant de tort que vous le dites: voyons, comment vous tirerez-vous de la comparaison du valet-de-pied?

THÉOPHILE.

Au lieu de lui mettons un esclave.

THÉODOSE.

C'est encore pis.

THÉOPHILE.

C'est que j'ai un fait amusant à vous conter là-dessus. J'ai lu, je ne sçais plus dans quel endroit,

qu'un Roi de l'Asie, encore plus grand par sa sagesse que par sa puissance, avoit un fils unique que, par un article d'un Traité de paix, il avoit été obligé de marier fort jeune : ce fils avoit mille vertus ; c'étoit le Prince de la plus grande espérance : mais il avoit un défaut qui déparoit tout ; c'est qu'il ne daignoit s'humaniser avec personne ; c'est qu'il avoit une si superbe idée de sa condition, qu'il auroit cru se déshonorer par le commerce des autres hommes, & qu'il les regardoit comme de viles créatures, qu'il traitoit doucement, parce qu'il étoit bon ; mais qui n'existoient que pour le servir, que pour lui obéir ; & à qui il ne pouvoit décemment parler que pour leur apprendre ses volontés, sans y souffrir de réplique ; car la moindre discussion lui paroissoit familiere & hardie, & il sçavoit l'arrêter par un regard, ou par un mot qui fesoit rentrer dans le néant dont on osoit sortir devant lui.

THÉODOSE.

Ah ! la triste & ridicule façon de vivre ! je prévois la fin de l'histoire : ce Prince-là mourut d'ennui.

THÉOPHILE.

Non ; son orgueil le soutenoit ; il lui tenoit

compagnie. Son pere, qui gémissoit de le voir de cette humeur là, & qui en sçavoit les conséquences, avoit beau lui dire tout ce qu'il imaginoit de mieux pour le rendre plus raisonnable là dessus, pour le guérir de cette petitesse d'esprit; il avoit beau se proposer pour exemple; lui qui étoit Roi, lui qui régnoit, & qui cependant étoit si accessible : lui qui parloit à tout le monde, qui donnoit à tout le monde le droit de lui parler, & qui avoit autant d'amis qu'il avoit de sujets qui l'entouroient : rien ne touchoit le fils. Il écoutoit son pere, il le laissoit dire, mais comme un vieillard dont l'esprit avoit baissé par les années, & à l'âge duquel il falloit pardonner le peu de dignité qu'il y avoit dans ses remontrances.

THÉODOSE.

Ce jeune Prince avoit donc été bien mal élevé?

THÉOPHILE.

Peut être son Gouverneur l'avoit-il épargné, de peur d'en être haï. Quoi qu'il en soit, le Roi ne sçavoit plus comment s'y prendre, & désespéra d'avoir jamais la consolation de le corriger. Il le corrigea pourtant : sa tendresse ingénieuse lui en suggéra un moyen qui lui réussit. Je vous

ai dit que le Prince étoit marié, ajoutez à cela que la jeune Princesse touchoit à l'instant de lui donner un fils; du moins se flattoit-on que c'en seroit un. Or, vous remarquerez qu'une de ses esclaves se trouvoit alors dans le même cas qu'elle, & n'attendoit aussi que le moment de mettre un enfant au monde. Le Roi qui avoit ses vues, s'arrangea là-dessus, & prit des mesures que le hasard favorisa. Les deux meres eurent chacune un fils; & qui plus est, l'enfant royal & l'enfant esclave naquirent dans le même quart-d'heure.

THÉODOSE.

A quoi cela aboutira-t-il?

THÉOPHILE.

Le dernier (je parle de l'esclave) fut aussi-tôt porté dans l'appartement de la Princesse, & mis subtilement à côté du petit Prince: ils étoient tous deux accommodés l'un comme l'autre; on avoit seulement eu la précaution de distinguer le petit Prince par une marque qui n'étoit sçue que du Roi & de ses Confidents. Deux enfants au lieu d'un! s'écria-t-on avec surprise dans l'appartement, & qu'est-ce que cela signifie? Qui est-ce qui a osé apporter l'autre? Comment se trouve-t-il là?

& puis à préſent, comment démêler le Prince? Jugez du bruit & de la rumeur.

THÉODOSE.

L'aventure étoit embarraſſante.

THÉOPHILE.

Sur ces entrefaites, le Prince, impatient de voir ſon fils, arrive & demande qu'on le lui montre. Hélas! Seigneur, on ne ſçauroit, lui dit-on d'un air conſterné; il ne vous eſt né qu'un Prince, & nous venons de trouver deux enfants l'un auprès de l'autre: les voilà, & de vous dire lequel des deux eſt votre fils, c'eſt ce qui nous eſt abſolument impoſſible. Le Prince, en pâliſſant, regarde ces enfants, & ſoupire de ne ſçavoir à laquelle de ces petites maſſes de chair encore informes, il doit ou ſon amour ou ſon mépris. Eh! quel eſt donc l'inſolent qui a oſé faire cet outrage au ſang de ſes maîtres, s'écria-t-il? A peine achevoit-il cette exclamation, que tout-à-coup le Roi parut, ſuivi de trois ou quatre des plus vénérables Seigneurs de l'Empire. Vous me paroiſſez bien agité, mon fils, lui dit le Roi; il me ſemble même avoir entendu que vous vous plaignez d'un outrage; de quoi eſt-il queſtion? Ah! Seigneur, lui répondit le Prince en lui montrant ces deux enfants,

vous me voyez au désespoir ; il n'y a point de supplice digne du crime dont il s'agit : j'ai perdu mon fils, on l'a confondu avec je ne sçais quelle vile créature qui m'empêche de le reconnoître. Sauvez-moi de l'affront de m'y tromper ; l'auteur de cet attentat n'est pas loin ; qu'on le cherche, qu'on me venge, & que son supplice effraie toute la terre.

THÉODOSE.

Ceci m'intéresse.

THÉOPHILE.

Il n'est pas nécessaire de le chercher ; le voici, Prince : c'est moi, dit alors froidement un de ces vénérables Seigneurs, & dans cette action que vous appellez un crime, je n'ai eu en vue que votre gloire. Le Roi se plaint de ce que vous êtes trop fier ; il gémit tous les jours de votre mépris pour le reste des hommes ; & moi, pour vous aider à le convaincre que vous avez raison de les mépriser, & de les croire d'une nature bien au-dessous de la vôtre, j'ai fait enlever un enfant qui vient de naître, je l'ai fait mettre à côté de votre fils, afin de vous donner une occasion de prouver que, tout confondus qu'ils sont, vous ne vous y tromperez pas, & que vous n'en verrez pas moins les caracteres de grandeur qui doivent

distinguer votre auguste sang d'avec le vil sang des autres. Au surplus je n'ai pas rendu la distinction bien difficile à faire : ce n'est pas même un enfant noble ; c'est le fils d'un misérable esclave que vous voyez à côté du vôtre : ainsi la différence est si énorme entr'eux, que votre pénétration va se jouer de cette foible épreuve où je la mets.

THÉODOSE.

Ah ! le malin vieillard !

THÉOPHILE.

Au reste, Seigneur, ajouta-t-il, je me suis ménagé un moyen sûr de reconnoître votre fils ; il n'est point confondu pour moi : mais s'il l'est pour vous, je vous avertis que rien ne m'engagera à vous le montrer, à moins que le Roi ne me l'ordonne. Seigneur, dit alors le Prince à son pere, d'un air un peu confus & presque la larme à l'œil, ordonnez-lui donc qu'il me le rende. Moi, Prince, lui répartit le Roi ; faites-vous réflexion à ce que vous me demandez ? est-ce que la nature n'a point marqué votre fils ? Si rien ne vous l'indique ici, si vous ne pouvez le retrouver sans que je m'en mêle, eh ! que deviendra l'opinion superbe que vous avez de votre sang ? Il faudra donc renoncer à croire qu'il est d'une autre sorte

que celui des autres, & convenir que la nature, à cet égard, n'a rien fait de particulier pour nous!

THÉODOSE.

Il avoit plus d'esprit que moi, s'il répondit à cela.

THÉOPHILE.

L'Histoire nous rapporte qu'il parut rêver un instant, & qu'ensuite il s'écria tout-d'un-coup: Je me rends, Seigneur, c'en est fait; vous avez trouvé le secret de m'éclairer; la nature ne fait que des hommes & point de princes; je conçois maintenant d'où mes droits tirent leur origine; je les fesois venir de trop loin, & je rougis de ma fierté passée. Aussitôt le vieux Seigneur alla prendre le petit Prince qu'il présenta à son pere, après avoir tiré, de dessous les linges qui l'enveloppoient, un billet que le Roi lui-même y avoit mis pour le reconnoître. Le Prince, en pleurant de joie, embrassa son fils, remercia mille fois le vieux Seigneur qui avoit aidé le Roi dans cet innocent artifice, & voulut tout de suite qu'on lui apportât l'enfant esclave dont on s'étoit servi pour l'instruire, & qu'il embrassa à son tour comme en reconnoissance du trait de lumiere qui venoit de le frapper. Je t'affranchis, lui dit-il, en le pressant entre ses bras; on t'élevera avec mon fils; je lui apprendrai ce que je te dois; tu lui serviras de

leçon comme à moi, & tu me feras toujours cher, puisque c'est par toi que je suis devenu raisonnable.

THÉODOSE.

Votre Prince me fait pleurer.

THÉOPHILE.

Ah! mon fils, s'écria lors le Roi, pénétré d'attendrissement, que vous êtes bien digne aujourd'hui d'etre l'héritier d'un empire! que tant de raison & tant de grandeur vous vengent bien de l'erreur où vous étiez tombé!

THÉODOSE.

Ah! que je suis content de votre Histoire! me voilà bien raccommodé avec la comparaison du valet-de-pied; je lui ai autant d'obligation que le Prince en avoit au petit esclave. Mais, dites-moi, Théophile, ce que vous venez de dire, & qui est si vrai, tout le monde le sçait-il comme il faut le sçavoir? Je cherche un peu à m'excuser: la plupart de nos jeunes gens ne s'y trompent-ils pas? je vois bien qu'ils me mettent au-dessus d'eux; mais il me semble qu'ils ne croient pas que tout homme, dans la nature, est leur semblable: ils s'imaginent qu'elle a aussi un sang à part pour eux: il n'est ni si beau, ni si distingué que le mien,

mais il n'eſt pas de l'eſpece de celui des autres ; qu'en dites-vous ?

THÉOPHILE.

Que non-ſeulement ces jeunes-gens ne ſçayent pas que tout eſt égal à cet égard, mais que des perſonnages très-graves, & très-ſenſés l'oublient : je dis qu'ils l'oublient, car il eſt impoſſible qu'ils l'ignorent ; & ſi vous leur parlez de cette égalité, ils ne la nieront pas : mais ils ne la ſçavent que pour en diſcourir, & non pas pour la croire ; ce n'eſt pour eux qu'un trait d'érudition, qu'une morale de converſation, & non pas une vérité d'uſage.

THÉODOSE.

J'ai encore une queſtion à vous faire ; ne dit-on pas ſouvent, en parlant d'un homme qu'on eſtime, c'eſt un homme qui ſe reſſent de la nobleſſe de ſon ſang ?

THÉOPHILE.

Oui ; il y a des gens qui s'imaginent qu'un ſang tranſmis par un grand nombre d'ayeux nobles, qui ont été élevés dans la fierté de leur rang ; ils s'imaginent, dis-je, que ce ſang, tout venu qu'il eſt d'une ſource commune, a acquis, en paſſant, de certaines impreſſions qui le diſtinguent d'un ſang reçu de beaucoup d'ayeux d'une petite con-

dition ; & il se pourroit bien effectivement que cela fît des différences : mais ces différences sont-elles avantageuses ? produisent-elles des vertus ? contribuent-elles à rendre l'âme plus belle & plus raisonnable ? & la nature là-dessus suit-elle la vanité de notre opinion ? Il y auroit bien de la vision à le croire, d'autant plus qu'on a tant de preuves du contraire : ne voit-on pas des hommes du plus bas étage qui sont des hommes admirables ?

THÉODOSE.

Et l'Histoire ne nous montre t-elle pas de grands Seigneurs par la naissance, qui avoient une âme indigne ? Allons, tout est dit sur cet article ; la nature ne connoît pas les nobles ; elle ne les exempte de rien ; ils naissent souvent aussi infirmes de corps, aussi courts d'esprit que les autres.

THÉOPHILE.

Ils meurent de même, sans compter que la fortune se joue de leurs biens, de leurs honneurs ; que leur famille s'éteint ou s'éclipse. N'y a-t-il pas une infinité de races, & des plus illustres, qu'on a perdu de vue ; que la nature a continuées, mais que la fortune a quittées ; & dont les descendants méconnus rampent apparemment dans la foule, labourent ou mendient, pendant que de

nouvelles races, ſorties de la pouſſiere, ſont aujourd'hui les fieres & les ſuperbes, & s'éclipſeront auſſi pour faire à leur tour place à d'autres, un peu plutôt ou un peu plus tard ? C'eſt un cercle de viciſſitudes qui enveloppe tout le monde ; ce ſont par-tout miſeres communes.

THÉODOSE.

Changeons de matiere ; je me ſens trop humilié de m'être trompé là-deſſus : je n'étois guères Prince alors.

THÉOPHILE.

En revanche, vous l'êtes aujourd'hui beaucoup.

LE MIROIR.

SI vous aimez, Monſieur, les aventures un peu ſingulieres, en voici une qui a de quoi vous contenter. Je ne vous preſſerai point de la croire ; vous pouvez la regarder comme un pur jeu d'eſprit, elle a l'air de cela ; cependant c'eſt à moi qu'elle eſt arrivée.

Je ne vous dirai point au reſte dans quel endroit de la terre j'ai vu ce que je vais vous dire. C'eſt un pays dont les Géographes n'ont jamais fait mention : non qu'il ne ſoit très-fréquenté ; tout le monde y va, vous y avez ſouvent voyagé vous-même, & c'eſt l'envie de m'y amuſer qui m'y a inſenſiblement conduit. Commençons.

Il y avoit trois ou quatre jours que j'étois à ma campagne, quand je m'aviſai un matin de me promener dans une *allée* de mon Parc ; retenez bien cette allée, car c'eſt de-là que je ſuis parti pour le voyage dont j'ai à vous entretenir.

Dans cette allée je lisois un livre qui me jetta dans de profondes réflexions sur les hommes.

Et de réflexions en réflexions, toujours marchant, toujours allant, je marchai tant, j'allai tant, je réfléchis tant, & si diversement, que sans prendre garde à ce que je devenois, sans observer par où je passois, je me trouvai insensiblement dans le pays dont je parlois tout-à-l'heure, où j'achevai de m'oublier, pour me livrer tout entier au plaisir d'examiner ce qui s'offroit à mes regards, & en effet, le spectacle étoit curieux. Il me sembla donc: mais je dis mal, il ne me sembla point; je vis sûrement une infinité de fourneaux plus ou moins ardents, mais dont le feu ne m'incommodoit point, quoique j'en approchasse de fort près.

Je ne vous dirai pas à présent à quoi ils servoient; il n'est pas encore temps.

Ce n'est pas là tout; j'ai bien d'autres choses à vous raconter. Au milieu de tous les fourneaux étoit une personne, ou, si vous voulez, une Divinité, dont il me seroit inutile d'entreprendre le portrait; aussi n'y tâcherai-je point.

Qu'il vous suffise de sçavoir que cette personne, ou cette Divinité, qui en gros me parut avoir l'air jeune, & cependant antique, étoit dans

un mouvement perpétuel, & en même temps si rapide, qu'il me fut impossible de la considérer en face.

Ce qui est de certain, c'est que dans le mouvement qui l'agitoit, je la vis sous tant d'aspects, que je crus voir successivement passer toutes les physionomies du monde, sans pouvoir saisir la sienne, qui apparemment les contenoit toutes.

Ce que je démêlai le mieux, & ce que je ne perdis jamais de vûe, malgré son agitation continuelle, ce fut une espece de bandeau, ou de diadême, qui lui ceignoit le front, & sur lequel on voyoit écrit *LA NATURE*.

Ce bandeau étoit large, élevé, & comme partagé en deux miroirs éclatants, dans l'un desquels on voyoit une représentation inexplicable de l'étendue en général, & de tous ses mysteres, je veux dire des vertus occultes de la matiere, de l'espace qu'elle occupe, du ressort qui la meut, de sa divisibilité à l'infini; en un mot de tous ses attributs dont nous ne connoissons qu'une partie.

L'autre miroir qui n'étoit séparé du premier que d'une ligne extrêmement déliée, représentoit un être encore plus indéfinissable.

C'étoit comme une image de l'âme ou de la

penſée en général ; car j'y vis toutes les façons poſſibles de penſer & de ſentir des hommes, avec la ſubdiviſion de tous les degrés d'eſprit & de ſentiment, de vices & de vertus, de courage & de foibleſſe, de malice & de bonté, de vanité & de ſimplicité que nous pouvons avoir.

Enfin, tout ce que les hommes ſont, tout ce qu'ils peuvent être, & tout ce qu'ils ont été, ſe trouvoit dans cet exemplaire des grandeurs & des miſeres de l'âme humaine.

J'y vis, je ne ſçais comment, tout ce qu'en fait d'ouvrages, l'eſprit de l'homme avoit juſqu'ici produit ou rêvé ; c'eſt à-dire, j'y vis depuis le plus mauvais Conte de Fée juſqu'aux Syſtêmes anciens & modernes le plus ingénieuſement imaginés ; depuis le plus plat Écrivain juſqu'à l'Auteur des Mondes : c'étoit y trouver les deux extrémités. J'y remarquai l'obſcure Philoſophie d'Ariſtote ; & , malgré ſon obſcurité, j'en admirai l'Auteur dont l'eſprit n'a point eu d'autres bornes que celles que l'eſprit humain avoit de ſon temps ; il me ſembla même qu'il les avoit paſſées.

J'y obſervai l'incompréhenſible & merveilleux tour d'imagination de ceux qui durant tant de ſiècles ont cru non ſeulement qu'Ariſtote avoit

tout connu, tout expliqué, tout entendu, mais qui ont encore cru tout comprendre eux-mêmes, & pouvoir rendre raison de tout d'après lui.

J'y trouvai cette idée du Pere Mallebranche, ou, si vous voulez, cette vision aussi raisonnée que subtile & singuliere, & qui n'a pu s'arranger qu'avec tant d'esprit, qui est que nous voyons tout en Dieu.

Le Systême du fameux Descartes, cet homme unique, à qui tous les hommes des siècles à venir auront l'éternelle obligation de sçavoir penser, & de penser mieux que lui; cet homme qui a éclairé la terre, qui a détruit cette ancienne idole de l'ignorance; je veux dire le tissu de suppositions, respecté depuis si long-temps, qu'on appelloit Philosophie, & qui n'en étoit pas moins l'ouvrage des meilleurs génies de l'antiquité; cet homme enfin, qui, même en s'écartant quelquefois de la vérité, ne s'en écarte plus en enfant, comme on fesoit avant lui, mais en homme, mais en Philosophe, qui nous a appris à remarquer quand il s'en écarte; qui nous a laissé le secret de nous redresser nous-mêmes; qui d'enfants que nous étions, nous a changés en hommes à notre tour; & qui, n'eût-il fait qu'un excellent Roman, comme quelques-uns le disent,

nous a du moins mis en état de n'en plus faire.

Le système du célebre, du grand Newton, & par la sagacité de ses découvertes, peut-être plus grand que Descartes même, s'il n'avoit pas été bien plus aisé d'être Newton après Descartes, que d'être Descartes sans le secours de personne, & si ce n'étoit pas avec les forces que ce dernier a données à l'esprit humain, qu'on peut aujourd'hui surpasser Descartes même. Aussi voyois-je qu'il y a des génies admirables, pourvû qu'ils viennent après d'autres, & qu'il y en a de faits pour venir les premiers. Les uns changent l'état de l'esprit humain, ils causent une révolution dans les idées : les autres, pour être à leur place, ont besoin de trouver cette révolution toute arrivée; ils en corrigent les Auteurs, & cependant ils ne l'auroient pas faite.

J'observai tous les Poëmes qu'on appelle Épiques, celui de l'Iliade dont je ne juge point, parce que je n'en suis pas digne, attendu que je ne l'ai lu qu'en François, & que ce n'est pas là le connoître; mais qu'on met le premier de tous; & qui auroit bien de la peine à ne pas l'être, parce qu'il est *Grec*, & le plus ancien. Celui de l'Énéide qui a tort de n'être venu que le second,

& dont j'admirai l'élégance, la ſageſſe & la majeſté; mais qui eſt un peu long.

Celui du Taſſe qui eſt ſi intéreſſant, qui eſt un ouvrage ſi bien fait, qu'on lit encore avec tant de plaiſir dans la derniere traduction françoiſe qu'un habile Académicien en a faite, qui y a conſervé tant de grâce; qui ne vous enleve pas, mais qui vous mene avec douceur par un attrait moins apperçu que ſenti; enfin, qui vous gagne, & que vous aimez à ſuivre en François comme en Italien, malgré quelques petits concetti qu'on lui reproche, & qui ne ſont pas fréquents.

Celui de Milton, qui eſt peut-être le plus ſuivi, le plus contagieux, le plus ſublime écart de l'imagination qu'on ait jamais vu juſqu'ici.

J'y vis le Paradis terreſtre, imité de Milton, par Madame Du.....Bo.....Ouvrage dont Milton même eût infailliblement adopté la ſageſſe & les corrections, & qui prouve que les forces de l'eſprit humain n'ont point de ſexe: ouvrage enfin fait par un Auteur qui par-tout y a laiſſé l'empreinte d'un eſprit à ſon tour créateur de ce qu'il imite, & qui tient en lui, quand il voudra, de quoi mériter l'honneur d'être imité lui-même.

Celui de la Henriade, ce Poëme ſi agréable-

ment irrégulier, & qui, à force de beautés vives, jeunes, brillantes & continues, nous a prouvé qu'il y a une magie d'esprit, au moyen de laquelle un ouvrage peut avoir des défauts sans conséquence.

J'oubliois celui de Lucain qui mérite attention, & où je trouvai une fierté tantôt Romaine & tantôt Gasconne, qui m'amusa beaucoup.

Je n'aurois jamais fait, si je voulois parler de tous les Poëmes que je vis; mais j'avoue que je considérai quelque temps celui de Chapelain, cette Pucelle si fameuse & si admirée avant qu'elle parût, & si ridicule dès qu'elle se montra.

L'esprit que Chapelain avoit eu de son vivant, étoit là aussi bien que son Poëme, & il me sembla que le Poëme étoit bien au-dessus de l'esprit.

J'examinai en même temps d'où cela venoit, & je compris, à n'en pouvoir douter, que, si Chapelain n'avoit sçu que la moitié de la bonne opinion qu'on avoit de lui, son Poëme auroit été meilleur ou moins mauvais.

Mais cet Auteur, sur la foi de sa réputation, conçut une si grande & si sérieuse vénération pour lui-même, se crut obligé d'être si merveilleux, qu'en cet état il n'y eut point de vers sur lequel il ne s'appesantît gravement pour le mieux

faire, point de rafinement difficile & bisarre dont il ne s'avisât; & qu'enfin il ne fit plus que des efforts de misérable pédant, qui prend les contorsions de son esprit pour de l'art; son froid orgueil pour de la capacité, & ses recherches hétéroclites pour du sublime.

Et je voyois que tout cela ne lui seroit point arrivé, s'il avoit ignoré l'admiration qu'on avoit eue d'avance pour sa pucelle.

Je voyois que Chapelain moins estimé en seroit devenu plus estimable; car dans le fond il avoit beaucoup d'esprit, mais il n'en avoit pas assez pour voir clair à travers tout l'amour-propre qu'on lui donna; & ce fut un malheur pour lui d'avoir été mis à une si forte épreuve que bien d'autres que lui n'ont pas soutenue.

Il n'y a gueres que les hommes absolument supérieurs qui la soutiennent & qui en profitent, parce qu'ils ne prennent jamais de ce sentiment d'amour-propre, que ce qu'il leur en faut pour encourager leur esprit.

Aussi le Public peut-il présumer de ceux-là tant qu'il voudra, il n'y sera point trompé, & ils n'en seront que mieux. Ce n'est qu'en les admirant un peu d'avance, qu'il les met en état de devenir admirables; ils n'oseroient pas l'être

ſans cela, ou peut-être ignoreroient-ils combien ils peuvent l'être.

Voici encore des hommes d'une autre eſpece à cet égard-là, & que je vis auſſi dans la glace. L'eſtime du Public perdit Chapelain, elle fut cauſe qu'il s'excéda pour s'élever au-deſſus de la haute idée qu'on avoit de lui, & il en périt. Ceux-ci au contraire ſe relâchent en pareil cas; dès que le Public eſt prévenu d'une certaine maniere en leur faveur, ils ôſent en conclure qu'il le ſera toujours, & qu'ils ont tant d'eſprit, que même en ſe laiſſant aller cavalierement à ce qui leur en viendra, ſans tant ſe fatiguer, ils ne ſçauroient manquer d'en avoir aſſez & de reſte, pour continuer de plaire à ce Public déjà ſi prévenu. Là-deſſus ils ſe négligent & ils tombent. Ce n'eſt pas là tout. Veulent-ils ſe corriger de cet excès de confiance qui leur a nui, je compris qu'ils s'en corrigent tant, qu'après cela ils ne ſçavent plus où ils en ſont. Je vis que dans la peur qui les prend de mal faire, ils ne peuvent plus ſe remettre à cet heureux point de hardieſſe & de retenue où ils étoient avant leur chûte, & qui a fait le ſuccès de leurs premiers Ouvrages. C'eſt comme un équilibre qu'ils ne trouvent plus, & quand ils le retrouveroient, le Public

ne s'en apperçoit pas d'abord : il renonce difficilement à se moquer d'eux : il aime à prendre sa revanche de l'estime qu'il leur a accordée ; leur chûte est une bonne fortune pour lui.

Il faut pourtant faire une observation : c'est que, parmi ceux dont je parle, il y en a quelques-uns que leur disgrâce scandalise plus qu'elle ne les abât ; & qui, ramassant fierement leurs forces, lancent, pour ainsi dire, un Ouvrage qui fait taire les rieurs, & qui rétablit l'ordre.

En voilà assez là-dessus : je me suis peut-être un peu trop arrêté sur cette matiere ; mais on fait volontiers de trop longues relations de choses qu'on a considérées avec attention.

Venons à d'autres objets : j'en remarquai quatre ou cinq qui me frapperent, & qui, chacun dans leur genre, étoient d'une beauté sublime.

C'étoit l'inimitable élégance de Racine, le puissant génie de Corneille, la sagacité de l'esprit de La Motte, l'emportement admirable du sentiment de Rhadamiste, & le charme des grâces de l'Auteur de Zaïre.

Je m'attendrissois avec Racine, je me trouvois grand avec Corneille ; j'aimois mes foiblesses avec l'un, elles m'auroient déshonoré avec l'autre.

L'auteur de Zaïre ennoblissoit mes idées, celui

de Rhadamiste m'inspiroit des passions terribles, il sondoit les profondeurs de mon âme ; & je pensois avec La Motte.... Permettez-moi de m'arrêter un peu sur ce dernier.

C'étoit un excellent homme, quoiqu'il ait eu tant de contradicteurs : on l'a mis au-dessous de gens qui étoient bien au-dessous de lui, & le Miroir m'a appris d'où cela venoit en partie.

C'est qu'il étoit bon à tout, ce qui est un grand défaut ; il vaut mieux, avec les hommes, n'être bon qu'à quelque chose ; & La Motte avoit ce tort.

Qu'est-ce que c'est qu'un homme qui ne se contente pas d'être un des meilleurs esprits du monde en Prose, & qui veut encore faire des Opéra, des Tragédies, des Odes pindariques, anacréontiques, des Comédies même, & qui réussit en tout ce que je dis-là, qui p'us est ? Cela est ridicule.

Il faut prendre un état dans la République des Lettres, & ce n'est pas y en avoir un que d'y faire le métier de tout le monde : aussi ses Critiques ont-ils habilement découvert que La Motte, avec toute sa capacité prétendue, n'étoit qu'un Philosophe adroit qui sçavoit se déguiser en ce qu'il vouloit être, au point que, sans son

excellent eſprit qui le trahiſſoit quelquefois, on l'auroit pris pour un très-bel eſprit : c'étoit comme un ſage qui auroit très-bien contrefait le Petit-Maître.

On dit que la premiere Tragédie, dont on ignoroit qu'il fût l'Auteur, paſſa d'abord pour être un Ouvrage poſthume de Racine.

Dans ſes Fables mêmes, qu'on a tant décriées, il y en a quelques-unes où il abuſe tant de ſa ſoupleſſe, que des gens d'eſprit qui les avoient lues ſans plaiſir dans le Recueil, mais qui ne s'en reſſouvenoient plus, & à qui un mauvais plaiſant, quelque temps après, les récitoit comme de La Fontaine, les trouverent admirables, & crurent en effet que c'étoit La Fontaine qui les avoit faites. Voilà le plus ſouvent comme on juge, & cependant on croit juger. Car pourquoi leur avoient-elles paru mauvaiſes, la premiere fois qu'ils les avoient lues ? C'eſt que la mode étoit que l'Auteur ne réuſsît pas ; c'eſt qu'ils ſçavoient alors que La Motte en étoit l'Auteur : c'eſt qu'à la tête du Livre ils avoient vu le nom d'un homme qui vouloit avoir trop de ſortes de mérites à la fois, qui effectivement les auroit eus, ſi on n'avoit pas empêché le Public de s'y méprendre ; & qui même n'a pas laiſſé de les avoir à travers les con-

tradictions qu'il a éprouvées : car on l'a plus perfécuté que détruit, malgré l'efpece d'Oftracifme qu'on a exercé contre lui & qu'il méritoit bien.

Il faut pourtant convenir qu'on lui fait un reproche affez jufte, c'eft qu'il remuoit moins qu'il n'éclairoit, qu'il parloit plus à l'homme intelligent qu'à l'homme fenfible ; ce qui eft un défavantage avec nous, qu'un Auteur ne peut affectionner ni rendre attentifs à l'efprit qu'il nous préfente, qu'en donnant, pour ainfi dire, des chairs à fes idées. Ne nous donner que des lumieres, ce n'eft encore embraffer que la moitié de ce que nous fommes, & même la moitié qui nous eft la plus indifférente : nous nous foucions bien moins de connoître que de jouir ; & en pareil cas, l'âme jouit quand elle fent.

Mais je fais une réflexion ; je vous ai parlé de La Motte, de Corneille, de Racine, des Poëmes d'Homere, de Virgile, du Taffe, de Milton, de Chapelain, des Syftêmes des Philofophes paffés, & il n'y a point de mal à cela.

Beaucoup de gens, je penfe, ne feront pas de l'avis du Miroir, & je m'y attends, fi par hafard vous montrez mes relations, comme je vous permets de le faire.

Mais en ce cas, je vous fupplie, fupprimez-

en tout ce qui regardera les Auteurs vivans. Je connois ces Meſſieurs-là, ils ne ſeroient pas même contents des éloges que j'ai trouvés pour eux.

Je veux pourtant bien qu'ils ſçachent que je les épargne, & qu'il ne tiendroit qu'à moi de rapporter leurs défauts qui ſe trouvoient auſſi ; qu'à la vérité j'ai vu moins diſtinctement que leurs beautés, parce que je n'ai pas voulu m'y arrêter, & que je n'ai fait que les appercevoir.

Mais c'eſt aſſez d'appercevoir des défauts, pour les avoir bien vus : on a, malgré ſoi, de ſi bons yeux là-deſſus ! Il n'y a que le mérite des gens qui a beſoin d'être extrêmement conſidéré pour être connu ; on croit toujours s'être trompé, quand on ne fait que le voir.

Quoi qu'il en ſoit, j'ai remarqué les défauts de nos Auteurs, & je m'abſtiens de les dire : il me ſemble même les avoir oubliés ; mais ce ſont encore de ces choſes qu'on oublie toujours aſſez mal ; & je me les rappellerois bien, s'il le falloit : qu'on ne me fâche pas.

A propos d'Auteurs ou de Poëtes, j'apperçus un Poëme intitulé le *Bonheur*, qui n'a point encore paru, & qui vient d'un génie qui ne s'eſt point encore montré au Public, qui s'eſt formé

dans le ſilence, & qui menaceroit nos plus grands Poëtes de l'apparition la plus brillante; il iroit de pair avec eux, ou, pour me ſervir de l'expreſſion de Racine, il marcheroit du moins leur égal, ſi le plaiſir de penſer philoſophiquement en Proſe ne le débauche pas comme j'en ai peur.

Il étoit ſur la ligne des meilleurs eſprits; il y occupoit même une place à part, & étoit-là comme en reſerve ſous une très-aimable figure, mais en même temps ſi modeſte, qu'il ne tint pas à lui que je ne le viſſe point.

Mais venons à dautres objets; je parle des génies du temps paſſé ou de ceux d'aujourd'hui, ſuivant que leur article ſe préſente à ma mémoire: ne m'en demandez pas davantage. Il y en aura béaucoup d'autres, tant Auteurs tragiques que comiques, dont je ferai mention dans la ſuite de ma relation.

Entre ceux de l'antiquité qu'on admire encore, & par l'excellence de leurs talents, & par une ancienne tradition d'eſtime qui s'eſt conſervée pour eux: enfin, par une ſage précaution contre le mérite des Modernes; car il entre de tout cela dans cette perpétuité d'admiration qui ſe ſoutient en leur faveur; entre tant de beaux génies, dis-

je, Euripide & Sophocle furent de ceux que je diſtinguai le plus dans le Miroir.

Je les conſidérai donc fort attentivement & avec grand plaiſir, ſans les trouver, je l'avoue, auſſi inimitables qu'ils le ſont dans l'opinion des partiſans des Anciens. L'idée qui me les a montrés n'eſt d'aucun parti; elle leur fait auſſi beaucoup plus d'honneur que ne leur en font les partiſans des Modernes.

Il eſt vrai que le ſentiment de ceux-ci ne ſera jamais le plus généralement applaudi; car ils diſent qu'on peut valoir les Anciens, ce qui eſt déjà bien hardi: ils diſent qu'on peut valoir mieux, ce qui eſt encore pis.

Ils ſoutiennent que des gens de notre nation, que nous avons vus ou que nous aurions pu voir; en un mot, que des Modernes qui vivoient il n'y a gueres plus d'un demi-ſiècle, les ont ſurpaſſés: voilà qui eſt bien mal entendu.

Car cette poſſibilité de les valoir, & même de valoir mieux, une fois bien établie, & tirée d'après des Modernes qui vivoient il n'y a pas long-temps, pourquoi nos illuſtres Modernes d'aujourd'hui ne pourroient-ils pas à leur tour leur être égaux, & même leur être ſupérieurs? Il ne ſeroit pas ridicule de le penſer, il ne le

feroit pas même de regarder la chofe comme arrivée ; mais ce qui eft ridicule & même infenfé, à ce que marque la Glace, c'eft defpérer que cette poffibilité & fes conféquences puffent jamais paffer.

Quoi ! nous aurons parmi nous des hommes qu'il feroit raifonnable d'honorer autant & plus que d'anciens Grecs ou d'anciens Romains ?

Eh mais ! que feroit-on d'eux dans la Société ? & quel fcandale ne feroit-ce point-là ?

Comment ! des hommes à qui on ne pourroit plus faire que de très-humbles repréfentations fur leurs Ouvrages, & non pas des critiques de pair à pair, comme en font tant de gens du du monde, qui, pour n'être point Auteurs, ne prétendent pas en avoir moins d'efprit que ceux qui le font, & qui ont peut-être raifon.

Des hommes vis-à-vis de qui tant de fçavans Auteurs & Traducteurs des Anciens ne feroient plus rien, & perdroient leur état ; car ils en ont un très-diftingué, & qu'ils méritent, à l'excès près des priviléges qu'ils fe donnent. Un Sçavant eft exempt d'admirer les plus grands génies de fon temps : il tient leur mérite en échec, il leur fait face, il en a bien vu d'autres.

Des hommes enfin qui romproient tout équi-

libre dans la République des Lettres; qui faisseroient une distance trop décidée entr'eux & leurs Confreres; distance qui a toujours plus l'air d'une opinion que d'un fait.

Non, Monsieur, jamais il n'y eut de pareils Modernes, & il n'y en aura jamais.

La Nature elle-même est trop sage pour avoir permis que les grands-hommes de chaque siècle assistâssent en personne à la plénitude des éloges qu'ils méritent, & qu'on pourra leur donner quelque jour; il seroit indécent pour eux & injurieux pour les autres qu'ils en fussent témoins.

Aussi dans tous les âges ont-ils affaire à un Public fait exprès pour les tenir en respect, & dont je vais, en deux mots, vous définir le caractere.

Je commence par vous dire que c'est le Public de leur temps : voilà déjà la définition bien avancée.

Ce Public tout à la fois juge & partie de ces grands-hommes qu'il aime, & qu'il humilie; ce Public tout avide qu'il est des plaisirs qu'ils s'efforcent de lui donner, & qu'en effet ils lui donnent, est cependant assez curieux de leur voir

manquer leur coup, & l'on diroit qu'il manque le ſien, quand il eſt content deux.

Au ſûrplus, la Glace m'a convaincu d'une choſe; c'eſt que la Poſtérité, ſi nos grands hommes parviennent juſqu'à elle, ne ſçaura, ni ſi bien, ni ſi exactement ce qu'ils valent, que nous le pouvons ſçavoir aujourd'hui. Cette Poſtérité, faite comme toutes les Poſtérités du monde, aura infailliblement le défaut de les trop louer, elle voudra qu'ils ſoient incomparables; elle s'imaginera ſentir qu'ils le ſont, ſans ſe douter que ce ne ſera là qu'une malice de ſa part, pour mortifier ſes illuſtres Modernes, & pour ſe diſpenſer de leur rendre juſtice. Or, je vous le demande, dans de pareilles diſpoſitions, pourra-t-elle apprécier nos Modernes qui ſeront ſes Anciens? Le mérite imaginaire qu'elle voudra leur trouver, ne l'empêchera-t-il pas de diſcerner le mérite réel qu'ils auront! Qui eſt-ce qui pourra démêler alors à quel dégré d'eſtime on s'arrêteroit pour eux, ſi on n'avoit pas envie de les eſtimer tant? Au-lieu qu'aujourd'hui je ſçais à peu-près au juſte la véritable opinion qu'on a deux; & je ſuis sûr que je le ſçais, car le Public me l'a dit.

Je pourrois m'y tromper, ſi je n'en croyois que la diverſité des diſcours qu'il tient; mais il

ſe hâte d'acheter & de lire leurs Ouvrages; mais il court aux parodies qu'on en fait; mais il eſt avide de toutes les critiques bien ou mal tournées qu'on répand contr'eux; & qu'eſt ce que tout cela signifie? ſinon beaucoup d'eſtime qu'on ne veut pas déclarer franchement.

Eh! ne ſommes-nous pas toujours de cette humeur-là? n'aimons nous pas mieux vanter un étranger qu'un compatriote? un homme abſent qu'un homme préſent? Prenez-y garde, avons-nous deux citoyens également illuſtres: celui dont on eſt le plus voiſin eſt celui qu'on loue le plus ſobrement.

Si Euripide & Sophocle, ſi Virgile & le divin Homere lui même revenoient au monde, je ne dis pas avec l'eſprit de leur temps, car il ne ſuffiroit peut-être pas aujourd'hui pour nous; mais avec la même capacité d'eſprit qu'ils avoient, préciſément avec le même cerveau qui ſe rempliroit des idées de notre âge; ſi, ſans nous avertir de ce qu'ils ont été, ils devenoient nos contemporains, dans l'eſpérance de nous ravir & de nous enchanter encore, en s'adonnant au même genre d'Ouvrage auquel ils s'adonnerent autrefois, ils ſeroient bien étourdis de voir qu'il faudroit qu'ils s'humiliâſſent devant ce qu'ils furent;

qu'ils ne pourroient plus entrer en comparaiſon avec eux-mêmes, à quelque ſublimité d'eſprit qu'ils s'élevâſſent; bien étourdis de ſe trouver de ſimples Modernes apparemment bons ou excellens, mais cependant des Poëtes médiocres, auprès de l'Euripide, du Sophocle, du Virgile & de l'Homere d'autrefois, qui leur paroîtroient, ſuivant toute apparence, bien inférieurs à ce qu'ils ſeroient alors. Car comment, diroient-ils, ne ſerions-nous pas à préſent plus habiles que nous ne l'étions? Ce n'eſt pas la capacité qui nous manque; on n'a rien changé à la tête excellente que nous avions, & qui fait dire à nos partiſans qu'il n'y en a plus de pareilles. L'eſprit humain, dont nous avons aujourd'hui notre part, auroit-il baiſſé? Au contraire, il doit être plus avancé que jamais: il y a ſi long-temps qu'il ſéjourne ſur la terre, & qu'il y voyage, & qu'il s'y inſtruit; il y a vu tant de choſes, & il s'y eſt fortifié de tant d'expériences, diroient-ils.... Vous riez, Monſieur, voilà pourtant ce qui leur arriveroit & ce qu'ils diroient. Je vous parle d'après la Glace, d'où je recueille tout ce que je vous dis-là.

Il ne faut pas croire que les plus grands hommes de l'Antiquité aient joui dans leur temps de cette admiration que nous avons pour eux, & qui

est devenue avec justice comme un dogme de Religion littéraire. Il ne faut pas croire que Démosthene & Ciceron (& c'est ce que nous avons de plus grand) n'aient pas sçu à leur tour ce que c'étoit que d'être Modernes, & n'aient pas essuyé les contradictions attachées à cette condition-là? Figurez-vous, Monsieur, qu'il n'y a pas un homme illustre à qui son siècle ait pardonné l'estime & la réputation qu'il y a acquises; & qu'enfin jamais le mérite n'a été impunément contemporain.

Quelques vertus, quelques qualités qu'on ait; par quelques talents qu'on se distingue, c'est toujours en pareil cas un grand défaut que de vivre.

Je ne sçache que les Rois, qui, de leur temps même, & pendant qu'ils regnent, aient le privilége d'être d'avance un peu anciens; encore l'hommage que nous leur rendons alors est-il bien inférieur à celui qu'on leur rend cent ans après eux. On ne sçauroit croire jusqu'où va là-dessus la force, le bénéfice & le prestige des distances.

Leur effet s'étend si loin, qu'il n'y a point aujourd'hui de femme qu'on n'honorât, qu'on ne parût flatter en la comparant à Hélene; & je vous garantis sur la fois de la Glace, qu'Hélene,

dans son temps, fut extrêmement critiquée, & qu'on vantoit alors quelque ancienne beauté qu'on mettoit bien au-dessus d'elle, parce qu'on ne la voyoit plus, & qu'on voyoit Hélene. Je vous assûre que nous avons actuellement d'aussi belles femmes que les plus belles de l'antiquité; mais fussent-elles des anges de leur sexe, (& je ris moi-même de ce que je vais dire) ce sont des anges qui ont le tort d'être visibles, & qui, dans notre opinion jalouse, ne sçauroient approcher des Beautés anciennes que nous ne sesions qu'imaginer, & que nous avons la malice ou la duperie de nous représenter comme des prodiges sans retour.

Revenons à Sophocle & à Euripide dont j'ai déjà parlé, & achevons d'en rapporter ce que le Miroir m'en a appris.

C'est qu'ils ont été pour le moins les Corneille, les Racine, les Crébillon & les Voltaire de leur temps, & qu'ils auroient été tout cela du nôtre; de même que nos Modernes, à ce que je voyois aussi, auroient été à-peu-près les Sophocle & les Euripide du temps passé.

Je dis à-peu-près, car je ne veux blasphêmer dans l'esprit d'aucun amateur des Anciens. Il est vrai que ce n'est pas-là ménager les Moder-

nes ; mais je ne fais pas tant de façon avec eux qu'avec les partiſans des Anciens, qui n'entendent pas raillerie ſur cet article-ci : au-lieu que les autres, en leur qualité de Modernes & de gens moins favoriſés, ſont plus accommodants, & le prennent ſur un ton moins fier.

J'avouerai pour-tant que la Glace n'eſt pas de l'avis des premiers ſur le prétendu affoibliſſement des eſprits d'aujourd'hui.

Non, Monſieur, la Nature n'eſt pas ſur ſon déclin : du moins ne reſſemblons-nous gueres à des vieillards ; & la force de nos paſſions, de nos folies, & la médiocrité de nos connoiſſances, malgré les progrès qu'elles ont faits, devroient nous faire ſoupçonner que cette Nature eſt encore bien jeune en nous.

Quoi qu'il en ſoit, nous ne ſçavons pas l'âge qu'elle a ; peut-être n'en a-t-elle point, & le Miroir ne m'a rien appris là-deſſus.

Mais ce que j'y ai remarqué, c'eſt que depuis les temps ſi renommés de Rome & d'Athènes il n'y a pas eu de ſiècle où il n'y ait eu d'auſſi grands eſprits qu'il en fut jamais ; où il n'y ait eu d'auſſi bonnes têtes que l'étoient celles de Cicéron, de Démoſthene, de Virgile, de Sophocle, d'Euripide, d'Homere même, de cet homme

divin, que je suis comme effrayé de ne pas voir excepté dans la Glace, mais enfin qui ne l'est point.

Voilà qui est bien fort, m'allez-vous dire? comment donc votre Glace l'entend-elle?

Où sont ces grands esprits comparables à ceux de l'antiquité? & depuis les Grecs & les Romains, où prendrez-vous ces Cicéron, ces Démosthene, *&c.* dont vous parlez?

Sera-ce dans notre Nation, chez qui, pendant je ne sçais combien de siècles, & jusqu'à celui de Louis XIV, il n'a paru en fait de Belles-Lettres, que de mauvais Ouvrages, que des Ouvrages ridicules.

Oui, Monsieur, vous avez raison, très-ridicules, & le Miroir lui-même en convient, & n'en fait pas plus de cas que vous; & cependant il assûre qu'il y eut alors des génies supérieurs, des hommes de la plus grande capacité.

Que firent-ils donc? De mauvais Ouvrages aussi, tant en Vers qu'en Prose; mais des ouvrages infiniment moins mauvais, (pesez ce que je vous dis-là) infiniment moins ridicules que ceux de leurs contemporains.

Et la capacité qu'il fallut avoir alors, pour n'y laisser que le degré de ridicule dont je parle,

auroit suffi dans d'autres temps pour les rendre admirables.

N'imputez point à leurs Auteurs ce qu'il y reste de vicieux ; prenez-vous-en aux siècles barbares où ces grands esprits arriverent, & à la détestable éducation qu'ils y reçurent en fait d'Ouvrages d'esprit. Ils auroient été les premiers esprits d'un autre siècle, comme ils furent les premiers esprits du leur : il ne falloit pas pour cela qu'ils fussent plus forts ; il falloit seulement qu'ils fussent mieux placés.

Cicéron aussi mal élevé, aussi peu encouragé qu'eux, né comme eux dans un siècle grossier, où il n'auroit trouvé ni cette Tribune aux Harangues, ni ce Sénat, ni ces Assemblées du Peuple, devant qui il s'agissoit des plus grands intérêts du monde, ni enfin toute cette forme de Gouvernement qui soumettoit la fortune des Nations & des Rois au pouvoir & à l'autorité de l'éloquence, & qui déferoit les honneurs & les dignités à l'Orateur qui sçavoit le mieux parler ; Cicéron, privé des ressources que je viens de dire, ne s'en seroit pas mieux tiré que ceux dont il est ici question ; & quoiqu'infailliblement il eût été l'homme le plus éloquent de son temps, l'homme le plus éloquent de ce temps-là ne seroit pas au-

jourd'hui l'objet de notre admiration ; il nous paroîtroit bien étrange que la Glace en fît un homme supérieur ; & ce seroit pourtant Cicéron, c'est-à-dire un des plus grands hommes du monde, que nous n'estimerions pas plus que ceux dont nous parlons, & à qui, comme je l'ai dit, il n'a manqué que d'avoir été mieux placés.

Quand je dis mieux placés, je n'entends pas que l'esprit manquât dans les siècles que j'appelle barbares. Jamais encore il n'y en avoit eu tant de répandu ni d'amassé parmi les hommes, comme j'ai remarqué que l'auroient dit Euripide & Sophocle que j'ai fait parler plus bas.

Jamais l'esprit humain n'avoit encore été le produit de tant d'esprits ; c'est une vérité que la Glace m'a rendu sensible.

J'y ai vu que l'accroissement de l'esprit est une suite infaillible de la durée du monde ; & qu'il en auroit toujours été une suite, à la vérité plus lente, quand l'Écriture d'abord, & ensuite l'Imprimerie n'auroient jamais été inventées.

Il seroit en effet impossible, Monsieur, que tant de générations d'hommes eussent passé sur la terre, sans y verser de nouvelles idées, & sans y en verser beaucoup plus que les révolutions, ou d'autres accidents n'ont pu en anéantir ou en dissiper.

Ajoutez que les idées qui se dissipent ou qui s'éteignent, ne sont pas comme si elles n'avoient jamais été ; elles ne disparoissent pas en pure perte ; l'impression en reste dans l'Humanité, qui en vaut mieux seulement de les avoir eues, & qui leur doit une infinité d'idées qu'elle n'auroit pas eues sans elles.

Le plus stupide ou le plus borné de tous les Peuples d'aujourd'hui, l'est beaucoup moins que ne l'étoit le plus borné de tous les Peuples d'autrefois.

La disette d'esprit dans le monde connu, n'est nulle part à présent aussi grande qu'elle l'a été : ce n'est plus la même disette.

La Glace va plus loin. Par-tout où il y a des hommes bien où mal assemblés, quelqu'inconnus qu'ils soient au reste de la terre, ils se suffisent à eux-mêmes pour acquérir des idées ; ils en ont aujourd'hui plus qu'ils n'en avoient il y a deux-mille ans ; l'esprit n'a pu demeurer chez eux dans le même état.

Comparez, si vous voulez, cet esprit à un infiniment petit, qui par un accroissement infiniment lent, perd toujours quelque chose de sa petitesse.

Enfin, je le répete encore, l'Humanité en gé-

néral reçoit toujours plus d'idées qu'il ne lui en échappe, & ses malheurs mêmes lui en donnent souvent plus qu'ils ne lui en enlevent.

La quantité d'idées qui étoient dans le monde avant que les Romains l'eussent soumis, & par conséquent tant agité, étoit bien au-dessous de la quantité d'idées qui y entra par l'insolente prospérité des vainqueurs, & par le trouble & l'abaissement du monde vaincu.

Chacun de ces états enfanta un nouvel esprit, & fut une expérience de plus pour la terre.

Et de même qu'on n'a pas encore trouvé toutes les formes dont la matiere est susceptible, l'âme humaine n'a pas encore montré tout ce qu'elle peut être; toutes ses façons possibles de penser & de sentir ne sont pas épuisées.

Et de ce que les hommes ont toujours les mêmes passions, les mêmes vices & les mêmes vertus, il ne faut pas en conclure qu'ils ne font plus que se répeter.

Il en est de cela comme des visages; il n'y en a pas un qui n'ait un nez, une bouche & des yeux; mais aussi pas un qui n'ait tout ce que je dis-là avec des différences & des singularités qui l'empêchent de ressembler exactement à tout autre visage.

Mais revenons à ces eſprits ſupérieurs de notre Nation, qui firent de mauvais Ouvrages dans les ſiècles paſſés.

J'ai dit qu'ils y trouverent plus d'idées qu'il n'y en avoit dans les précédents; mais malheureuſement ils n'y trouverent point de goût: de ſorte qu'ils n'en eurent que plus d'eſpace pour s'égarer.

La quantité d'idées en pareil cas, Monſieur, eſt un inconvénient & non pas un ſecours; elle empêche d'être ſimple, & fournit abondamment les moyens d'être ridicule.

Mettez beaucoup de richeſſes entre les mains d'un homme qui ne ſçait pas s'en ſervir, toutes ſes dépenſes ne ſeront que des folies.

Et les Anciens n'avoient pas de quoi être auſſi fous, auſſi ridicules qu'il ne tient qu'à nous de l'être.

En revanche, jamais ils n'ont été ſimples avec autant de magnificence que nous; il en faut convenir. C'eſt du moins le ſentiment de la Glace, qui, en louant la ſimplicité des Anciens, dit qu'elle eſt plus littérale que la nôtre, & que la nôtre eſt plus riche: c'eſt ſimplicité de grand Seigneur.

Attendez, me direz-vous encore, vous parlez de ſiècles où il n'y avoit point de goût, quoiqu'il y eût plus d'eſprit & plus d'idées que jamais;

cela n'implique-t-il pas quelque contradiction ?

Non, Monſieur, ſi j'en crois la Glace : une grande quantité d'idées & une grande diſette de goût dans les Ouvrages d'eſprit, peuvent fort bien ſe rencontrer enſemble, & ne ſont point du tout incompatibles.

L'augmentation des idées eſt une ſuite infaillible de la durée du monde : la ſuite de cette augmentation ne tarit point, tant qu'il y a des hommes qui ſe ſuccedent, & des aventures qui leur arrivent.

Mais l'art d'employer les idées pour des Ouvrages d'eſprit peut ſe perdre : les Lettres tombent, la critique & le goût diſparoiſſent, les Auteurs deviennent ridicules ou groſſiers, pendant que le fond de l'eſprit humain va toujours croiſſant parmi les hommes.

RÉFLEXIONS SUR LES HOMMES.

En général il peut y avoir un degré d'ignorance meurtriere parmi les hommes en fait de morale.

Il y a un degré de connoiſſance qui leur nuit peut-être encore davantage.

Il y a une médiocrité de connoiſſance dont ils ſe trouveroient mieux, & qui eſt le point où il faudroit qu'ils fuſſent.

Dans ce degré médiocre, ils en ſçauroient aſſez pour ſçavoir ſe rendre ſuffiſamment heureux; mais ils n'en ſçauroient pas aſſez pour ſçavoir échapper aux reproches d'être méchants.

Plus les hommes, par la fineſſe de leur eſprit, connoiſſent d'iniquités de cœur, & plus ils commettent de crimes.

En vain cette même fineſſe leur apprend-elle de nouvelles vertus, ils s'en tiennent à les ſça-

voir, & ne les exercent pas; mais pour des crimes, malheur à toute société d'hommes dans laquelle il y a assez d'esprit & d'expérience pour sçavoir en combien de façons fines, secrettes & impunies, on peut manquer d'honneur, de justice & de vertu.

Il faudroit donc, pour le bonheur des hommes, qu'ils ne fussent ni trop ignorants ni trop avancés.

Trop d'ignorance leur donne des mœurs barbares; le trop d'expérience leur en donne d'habilement scélérates.

La médiocrité de connoissances leur en donneroit de plus douces.

Une des plus fortes raisons des conquêtes & de la supériorité des Romains sur toutes les Nations, c'étoit la fierté qu'un Romain recevoit avec son éducation.

C'étoit cette opinion superbe qu'il avoit de la dignité de son nom; c'étoit l'opinion que les autres peuples en avoient eux-mêmes.

Ce nom de Romain assujettissoit leur imagination, c'étoit un titre sous lequel elle plioit: la haine même qu'on avoit pour les Romains, tiroit son origine de l'épouvante & du respect qu'ils inspiroient.

Aujourd'hui cette haute opinion qu'un peuple auroit de lui-même, celle que les autres peuples en auroient, ne feroient plus tant de fracas.

Les hommes ne sont plus susceptibles de cet abattement, ni de ce tour d'imagination en faveur d'une autre Nation. On s'est trop éprouvé de part & d'autre, & l'orgueil d'une Nation n'en imposeroit pas jusques-là.

Mais cet orgueil, malgré le médiocre effet qu'il produiroit aujourd'hui, en produiroit encore un assez grand, pour rendre une Nation extrêmement respectable, pour faire chez elle d'excellents soldats, qu'on regarderoit comme excellents ailleurs.

Enfin, ce seroit en tout temps un furieux avantage pour un peuple, que cette idée altiere qu'il auroit de lui-même : c'est une espece d'arme qui ajouteroit à sa force, & qui feroit une partie de la foiblesse des autres.

Il est, pour ainsi dire, heureux de battre les esprits, avant que de battre les corps.

Combien y a-t-il de Sylla, de Crassus, de Marius, de César même, étouffés sous un Gouvernement monarchique ?

Eh ! tant mieux : ces gens-là ne sont bons que dans l'histoire, où pourtant nous aurions intérêt

de ne les pas mettre; mais où nous avons la cruauté, je dirois volontiers la duperie, de nous amuser des spectacles sanglants qu'ils ont donnés; & si jamais les hommes deviennent sages, leur histoire n'amusera gueres.

Toutes les fois qu'un grand-homme, un grand politique, a besoin d'un crime pour réussir dans son entreprise, dressez-lui des statues, s'il ne le commet pas.

Voilà l'homme digne d'exciter le sentiment de notre excellence à le proclamer grand.

Mais quand nous admirons des hommes qui auroient mérité d'expier dans des supplices les moyens dont ils se sont servis pour arriver au succès: des hommes qui ont prostitué leur âme au besoin qu'ils avoient d'un crime, qui n'ont pas eu la force de se refuser aux expédients de ces scélérats qu'on extermine, notre admiration ici n'est plus qu'une démence.

Les discours d'enthousiaste & d'inspiré, que Cromwel tenoit souvent dans l'armée, & qui auroient dû le ruiner de crédit, lui qui n'étoit encore qu'Officier Général; la réussite de ces mêmes discours; la continuation de sa faveur auprès de tant de bons esprits, ses camarades: tout cela marque que dans de

longs démêlés, & qu'à force de partis, de raiſonnements & de cabales dans une grande affaire; tout cela marque, dis-je, qu'il ſe fait une telle fermentation dans les meilleurs eſprits, qu'ils s'écartent tant de la raiſon & du bon-ſens, qu'ils s'en éloignent par un écart ſi inſenſible, quoique journalier, qu'on peut aſſurer que la tête des hommes en cet état, n'eſt plus la tête qu'ils avoient avant leurs débats; qu'elle eſt totalement altérée, & à leur inſçu : ce ne ſont plus les mêmes hommes; & ceux qui gardent tout leur eſprit, qui reſtent comme ils étoient auparavant, & avec le même flegme, ſont des hommes vraiment ſupérieurs aux autres, mais peut-être par-là même bien plus hors de ſervice alors, que ces vigoureuſes imaginations, comme étoit celle de Cromwel, de qui les eſprits, dans l'état où ils étoient, relevoient bien plus qu'ils n'euſſent relevé d'une raiſon ſagement ſublime, mais trop peu ardente pour eux.

A l'égard de Cromwel, on dira qu'il jouoit ſes inſpirations; ſoit : mais il falloit une furieuſe ardeur d'imagination, pour eſpérer quelque ſuccès de ces ridicules inſpirations, & pour être délivré de la pudeur qui les lui auroit défendues : il ne ſe croyoit pas inſpiré, il n'avoit pas cette folie-

là ; mais il avoit le degré d'emportement qu'il falloit, pour oser espérer qu'il réussiroit, s'il se disoit inspiré.

Cet emportement, par l'évènement, a passé pour une politique prudente ; mais n'importe ; tant de chaleur ne va pas sans quelques grains de fine extravagance, qui donne le courage de hasarder certains moyens.

Il y a des ressources d'une politique sensément profonde.

Il y a des ressources d'une politique excessivement hardie & presque impudente, à force d'audace & de grossiéreté dans ses moyens : il faut quelquefois de ces ressources-là ; c'est-à-dire, que, dans de certaines occasions, il faut des fous d'un puissant esprit.

Un sage, avec les lumieres les plus sublimes, périroit là ; un fou d'un puissant esprit, périroit ailleurs.

A quoi bon faire des livres pour instruire les hommes ; les passions n'ont jamais lu ; il n'y a point d'expérience pour elles, elles se lassent quelquefois, mais elles ne se corrigent gueres ; & voilà pourquoi tant d'évènements se répetent.

Entre gens de même profession, de même métier ou de même talent, toute la justice que les

hommes peuvent ſe rendre, c'eſt d'eſtimer très-ſobrement ceux qui ſont très-eſtimables.

Ils ne s'avouent pas entr'eux plus d'eſtime que cela : ce qu'ils en doivent de plus eſt dans le fond de leur conſcience, où ils ne veulent pas la voir. Leur amour-propre fait ſi bien, qu'il ne la ſçait pas lui-même, quoiqu'il ait toujours beſoin de ſe perſuader qu'il l'ignore.

Qu'on demande par quel art ce que je dis-là peut ſe paſſer dans l'eſprit, & comment il eſt poſſible qu'un homme connoiſſe une vérité, & en même temps ſe garde le ſecret de la connoiſſance qu'il en a.

C'eſt ce qui ſeroit ſi difficile à expliquer qu'on ne s'entendroit pas.

SUITE DES RÉFLEXIONS SUR LES HOMMES.

Dire d'un homme qu'il a trop de prudence, trop de sagesse, trop de bonté, trop de courage, trop d'esprit, ce n'est point dire qu'il a une prudence, un esprit, un courage infini; de toutes les qualités dont je parle là, on n'en a jamais trop, quand on n'en a qu'infiniment; & jamais on n'en a infiniment, quand on en a trop.

La trop grande prudence va pourtant bien loin, mais trop loin, & d'un loin qui sort de la ligne de l'infinité de prudence, infinité qui ne signifie autre chose qu'une justesse infinie de vue; une prudence infinie n'est jamais excessive, elle n'a pas ce défaut-là; la justesse infinie de vue l'en garantit: trop de prudence fait qu'on en manque, comme trop de finesse fait qu'on n'est plus fin.

Être toujours infiniment prudent, c'est ne l'ê-

tre jamais plus qu'il ne faut: une prudence infinie vous apprend jusqu'à quel point vous devez porter vos mesures en tel ou tel cas; vous fait sentir que vous les trahiriez, si vous les portiez plus loin, & que vous les trahiriez par telle ou telle raison.

Ainsi voir les raisons qui doivent vous empêcher de porter vos précautions plus loin; voir celles qu'il faut négliger, celles qu'il faut cacher ou montrer; voilà ce qu'on appelle voir avec justesse infinie; & c'est en tout cela que consiste l'infinité de prudence.

Trop de courage fait le téméraire, avec trop de courage on se perd; avec un courage infini on se sauve, ou l'on triomphe; on fait tout ce qu'il est possible de faire, on ne s'arrête qu'à l'impossible. Il n'y a jamais de qualité infinie qui ne soit sage; point de qualité excessive qui ne soit folle. Quelque quantité de vues que fournisse le trop de prudence, il n'y en a pas une qui soit une conséquence nécessaire de l'autre; ce sont autant de vues imperceptiblement détachées.

Où le trop d'une qualité commence, la qualité finit & prend un autre nom. Ainsi le trop libéral n'est qu'un prodigue, dont on aime la prodigalité, sans pouvoir la trouver raisonnable.

Le trop courageux n'eſt qu'un furieux, qu'un téméraire qui peut tout perdre : le trop prudent, qu'un rêveur, qui paſſe toujours le but de la prudence qu'il faut ; qui ajoûte à la difficulté de ſes entrepriſes, par la multiplicité des précautions qu'il prend mal-à-propos, & qui ſe cache en tant d'endroits, qu'à la fin on le découvre.

Le trop ſage, n'eſt qu'un homme hétéroclite, qu'un fou grave : l'ami exceſſif, qu'un homme ſouvent nuiſible, auſſi dangereux qu'un ennemi même : le trop ſpirituel, qu'un homme qui n'a pas aſſez d'eſprit pour contenir le ſien, pour ne pas noyer la force ou la fineſſe de ſes idées dans l'abondance de ſes idées mêmes ; qui n'a jamais aſſez d'eſprit pour ſçavoir la juſte meſure qu'il en faut avoir, & d'où dépend en toute occaſion le ſuccès de l'eſprit.

FRAGMENT

D'un Ouvrage qui a pour titre :

Réflexions sur l'Esprit Humain, à l'occasion de Corneille & de Racine.

IL y a deux sortes de grands-hommes à qui l'Humanité doit ses connoissances & ses mœurs, & sans qui le passage de tant de Conquérants auroit condamné la terre à rester ignorante & féroce : deux sortes de grands-hommes qu'on peut appeller les bienfaiteurs du monde, & les réparateurs de ses vraies pertes.

J'entends par les uns, ces hommes immortels qui ont pénétré dans la connonoissance de la vérité, & dont les erreurs mêmes ont souvent conduit à la lumiere : ces Philosophes, tant ceux de l'Antiquité dont les noms sont assez connus, que ceux de notre âge, tels que Descartes, Newton, Mallebranche, Locke, &c.

J'entends par les autres, ces grands génies

qu'on appelle quelquefois beaux-Esprits, ces Critiques sérieux ou badins de ce que nous sommes: ces Peintres sublimes des grandeurs & des miseres de l'âme humaine, & qui même, en nous instruisant dans leurs Ouvrages, nous persuadent à force de plaisir, qu'ils n'ont pour objet que de nous plaire & de charmer notre loisir ; & je mets Corneille & Racine dans ce qu'il y a de plus respectable dans l'ordre de ceux-ci, sans parler de ceux de nos jours qu'il n'est pas temps de nommer en public, que la postérité dédommagera du silence qu'il faut qu'on observe aujourd'hui sur eux, & dont l'envie contemporaine qui les loue à sa maniere, les dédommage dès-à-présent en s'irritant contr'eux.

Communément dans le monde, ce n'est qu'avec une certaine admiration qu'on parle de ceux que je nomme Philosophes: on va jusqu'à la vénération pour eux, & c'est un hommage qui leur est dû.

On ne va pas si loin pour ces génies entre lesquels j'ai compté Corneille, & Racine : on leur donne cependant de très-grands éloges; on a même aussi de l'admiration pour eux, mais une admiration bien moins sérieuse, bien plus familiaire, qui les honore beaucoup moins que

celle dont on eſt pénétré pour les Philoſophes. Et ce n'eſt pas là leur rendre juſtice; s'il n'y avoit que la raiſon qui ſe mêlât de nos jugements, elle déſavoueroit cette inégalité de partage que les Philoſophes mêmes, tout Philoſophes qu'ils ſont, ne rejettent pas, qu'il leur ſiéroit pourtant de rejetter, & qu'on ne peut attribuer qu'à l'ignorance du commun des hommes.

Ces hommes, en général, ne cultivent pas les ſciences; ils n'en connoiſſent que le nom qui leur en impoſe, & leur imagination, reſpectueuſement étonnée des grandes matieres qu'elles traitent, acheve de leur rendre ces matieres encore plus inacceſſibles.

De-là vient qu'ils regardent les Philoſophes comme des intelligences qui ont approfondi des myſteres, & à qui ſeuls appartient de nous donner le merveilleux ſpectacle des forces & de la dignité de l'Eſprit humain.

A l'égard des autres grands génies, pourquoi les met-on dans un ordre inférieur? pourquoi n'a-t-on pas la même idée de la capacité dont ils ont beſoin?

C'eſt que leurs Ouvrages ne ſont une énigme pour perſonne; c'eſt que le ſujet ſur lequel ils

travaillent, a le défaut d'être à la portée de tous les hommes.

Il ne s'y agit que de nous, c'est-à-dire de l'âme humaine que nous connoissons tant par le moyen de la nôtre, qui nous explique celle des autres.

Toutes les âmes, depuis la plus foible jusqu'à la plus forte, depuis la plus vile jusqu'à la plus noble, toutes les âmes ont une ressemblance générale; il y a de tout dans chacune d'elles; nous avons tous des commencements de ce qui nous manque, par où nous sommes plus ou moins en état de sentir & d'entendre les différences qui nous distinguent.

Et c'est-là ce qui, nous procurant quelques lumieres communes avec les génies dont je parle, nous mene à penser que leur science n'est pas un grand mystere, & n'est dans le fond que la science de tout le monde.

Il est vrai qu'on n'a pas comme eux l'heureux talent d'écrire ce qu'on sçait; mais à ce talent près, qui n'est qu'une maniere d'avoir de l'esprit, rien n'empéche qu'on n'en sçache autant qu'eux; & on voit combien ils perdent à cette opinion-là.

Aussi tout Lecteur ou tout Spectateur, ayant

qu'il les admire, commence-t-il par être leur juge & preſque toujours leur critique, & de pareilles fonctions ne diſpoſent pas l'admirateur à bien ſentir la ſupériorité qu'ils ont ſur lui; il a fait trop de comparaiſon avec eux pour être fort étonné de ce qu'ils valent; & d'ailleurs de quoi les loue-t-il? ce n'eſt pas de l'inſtruction qu'il en tire; elle paſſe en lui ſans qu'il s'en apperçoive: c'eſt de l'exrême plaiſir qu'ils lui font, & il eſt sûr que ce plaiſir-là leur nuit encore; ils en paroiſſent moins importants: il n'y a point de dignité à plaire; c'eſt bien le mérite le plus aimable: mais, en général, ce n'eſt pas le plus honoré.

On voit même des gens qui tiennent au-deſſous d'eux de s'occuper d'un ouvrage d'eſprit qui plaît; c'eſt à cette marque-là, qu'ils le dédaignent comme frivole; & nos grands-hommes pourroient bien devoir à tout ce que je viens de dire, le titre familier & ſouvent moqueur, de Beaux-Eſprits qu'on leur donne pendant qu'ils vivent, qui, à la vérité, s'ennoblit beaucoup, quand ils ne ſont plus; & qui, d'ordinaire, ſe convertit en celui de grands génies, qu'on ne leur diſpute pas alors.

Non qu'ils aient enrichi le monde d'aucune

découverte, ce n'est pas-là ce qu'on entend; les belles choses qu'ils nous disent ne nous frappent pas même comme nouvelles; on croit toujours les reconnoître; on les avoit déjà entrevues : mais jusqu'à eux on en étoit resté-là, & jamais on ne les avoit vues d'assez près, ni assez fixément pour pouvoir les dire : eux-seuls ont sçu les saisir & les exprimer avec une vérité qui nous pénètre, & les ont rendues conformément aux expériences les plus intimes de notre âme; ce qui fait un accident bien neuf & bien original : voilà ce qu'on leur attribue.

Ainsi ils ne sont sublimes que d'après nous, qui le sommes foncierement autant qu'eux, & c'est dans leur sublimité que nous nous imaginons comtempler la nôtre.

Ainsi ils ne nous apprennent rien de nous qui nous soit inconnu; mais le portrait le plus frappant qu'on nous ait donné de ce que nous sommes, celui où nous voyons le mieux combien nous sommes grands dans nos vertus, terribles dans nos passions; celui où nous avons l'honneur de démêler nos foiblesses avec la sagacité la plus fine & par conséquent la plus consolante; celui où nous nous sentons le plus suberbement étonnés de l'audace & du courage, de

la

la fierté, de la sagesse, j'ôse dire aussi de la redoutable iniquité dont nous sommes capables; (car cette iniquité, même en nous faisant frémir, nous entretient encore de nos forces;) enfin le portrait qui nous peint le mieux l'importance & la singularité de cet être qu'on appelle homme, & qui est chacun de nous, c'est à eux que nous le devons.

Ce sont eux, à notre avis, qui nous avertissent de tout l'esprit qui est en nous, qui y reposoit à notre insçu, & qui est une secrette acquisition de lumiere & de sentiment que nous croyons avoir faite & dont nous ne jouissons qu'avec eux : voilà ce que nous en pensons.

De sorte que ce n'est pas précisément leur esprit qui nous surprend, c'est l'industrie qu'ils ont de nous rappeller le nôtre : voilà en quoi ils nous charment.

C'est-à-dire que nous les chérissons, parce qu'ils nous vantent; ou que nous les admirons, parce qu'ils nous valent : au-lieu que nous respectons les Philosophes, parce qu'ils nous humilient.

Et je n'attaque point ce respect-là; il n'est pas d'ailleurs si humiliant qu'il le paroît.

Ce n'est pas précisément devant les Philosophes que nous nous humilions, il ne faut pas qu'ils

l'entendent ainſi; c'eſt à l'eſprit humain dont chacun de nous a ſa portion, que nous entendons rendre hommage.

Nous reſſemblons à ces cadets, qui, quoique réduits à une légitime, s'enorgueilliſſent pourtant dans leurs aînés de la grandeur & des richeſſes de leurs maiſons.

Mais les autres grands génies ſont-ils moins dans ce ſens nos aînés que les Philoſophes? &, pour quitter toute comparaiſon, ſont-ils en effet partagés d'une capacité de moindre valeur, ou d'une eſpece inférieure?

Nous le croyons; j'ai déjà dit en paſſant ce qui nous mene à le croire; ne ſerions-nous pas dans l'erreur? Il y a des choſes qui ont un air de vérité, mais qui n'en ont que l'air, & il ſe pourroit bien que nous fiſſions injure au don d'eſprit peut-être le plus rare, au genre de penſée qui caractériſe le plus un être intelligent.

Je doute du moins que le vrai Philoſophe, & je ne parle point du pur Géomètre ou du ſimple Mathématicien, mais de l'homme qui penſe, de l'homme capable de meſurer la ſublimité de ces deux différents ordres deſprit: je doute que cet homme fut de notre ſentiment.

Au défaut des réflexions qu'il feroit là-deſſus,

tenons-nous-en à celles que le bon sens peut dicter, & que je vais rapporter après avoir encore une fois établi bien exactement la question.

Une science, je dis celle de nos grands génies, où nous sommes tous, disons-nous, plus où moins initiés ; qui n'est une énigme pour personne, pas même dans ses profondeurs, qu'on ne nous apprend point, qu'on ne fait que nous rappeller comme sublimes quand on nous les présente, & jamais inconnues ; une science au moyen de laquelle on peut bien nous charmer, mais non pas nous instruire ; une science qu'on apprend sans qu'on y pense, sans qu'on sçache qu'on l'étudie, ne le cede-t-elle pas à des sciences si difficiles, que le commun des hommes est réduit à n'en connoître que le nom, qui donnent à ceux qui les sçavent des connoissances d'une utilité admirable ; à des sciences apparemment plus étrangeres à l'esprit humain en général, puisqu'il faut expressément & péniblement les apprendre pour les sçavoir, & que peu de gens, après une étude même assidue, y font du progrès.

Voilà des objections qui paroissent fortes, & c'est leur force apparente qui fait qu'on s'y repose & qu'on s'y fie.

Tâchons d'en démeler la valeur.

Le vrai Philoſophe dont je parlois tout-à-l'heure, ne voudroit pas qu'on s'y trompât même en ſa faveur : une impoſture de notre imagination, ſi ce que nous penſions en eſt une, n'eſt pas digne de lui.

A l'égard de ces hommes qui nous abandonneroient volontiers à notre illuſion là-deſſus, pour profiter de l'injuſte & faux honneur qu'elle leur feroit, ils ne méritent pas qu'on les ménage. Examinons donc.

La ſcience du cœur humain, qui eſt celle des grands génies, appellés d'abord Beaux-Eſprits, n'eſt, dit-on, une énigme à perſonne; tout le monde l'entend, & qui plus eſt, on l'apprend ſans qu'on y penſe : d'accord.

Mais de ce qu'il nous eſt plus aiſé de l'apprendre que les autres ſciences, en doit-on conclure qu'elle eſt par elle-même moins difficile ou moins profonde que ces autres ſciences? non, & c'eſt ici où eſt le ſophiſme.

Car cette facilité que nous trouvons à l'apprendre plus ou moins, & qui nous diſſimule ſa profondeur, ne vient point de ſa nature, mais bien de la nature de la ſociété que nous avons enſemble.

Ce n'eſt pas que cette ſcience ſoit effective-

ment plus aiſée que les autres; c'eſt la maniere dont nous l'apprenons qui nous la fait paroître telle, comme nous le verrons dans un moment.

D'un autre côté, il faut étudier très-expreſſément & très-péniblement les autres ſciences pour les ſçavoir : d'accord auſſi.

Mais ce n'eſt pas non plus qu'à force de profondeur elles aient par elles-mêmes le privilége particulier, & comme excluſif, d'être plus difficiles que la ſcience de nos grands génies. C'eſt encore la nature de notre ſociété qui produit cette difficulté accidentelle & le travail ſolitaire & aſſidu qu'elles exigent; on pourroit les acquérir à moins de frais.

En un mot, c'eſt cette ſociété qui nous oblige à de très-grands efforts pour les ſçavoir, & qui ne nous ouvre point d'autre voie.

C'eſt auſſi cette ſociété qui nous diſpenſe de ces mêmes efforts pour ſçavoir l'autre, & je vais m'expliquer.

Figurons-nous une ſcience d'une pratique ſi urgente qu'il faille abſolument que tout homme, quel qu'il ſoit, la ſçache plus ou moins & de très-bonne heure, ſous peine de ne pouvoir être admis à ce concours d'intérêts, de relations & de beſoins réciproques qui nous uniſſent les uns & les autres.

Mais en même temps figurons-nous une science que par bonheur tous les hommes apprennent inévitablement entr'eux.

Telle est la science du cœur humain, celle des grands hommes dont il est question.

D'une part, la nécessité absolue de la sçavoir; de l'autre, la continuité inévitable des leçons qu'on en reçoit de toutes parts, font qu'elle ne sçauroit rester une énigme pour personne.

Comment, en effet, seroit-il possible qu'on ne la sçût pas plus ou moins?

Ce n'est pas dans les livres qu'on l'apprend; c'est elle au contraire qui nous explique les livres, & qui nous met en état d'en profiter; il faut d'avance la sçavoir un peu pour les entendre.

Elle n'a pas non plus ses Professeurs à part; à peine suffiroient-ils pour vous en donner la plus légere idée, & rien de ce que je dis-là n'en feroit une connoissance inévitable. C'est la société, c'est toute l'Humanité même qui en tient la seule école qui soit convenable; école toujours ouverte, où tout homme étudie les autres & en est étudié à son tour, où tout homme est tour-à-tour écolier & maître.

Cette science réside dans le commerce que nous avons tous, & sans exception, ensemble.

Nous en commençons l'insensible & continuelle étude presqu'en voyant le jour.

Nous vivons avec les sujets de la science, avec les hommes qui ne traitent que d'elle, avec leurs passions qui l'enseignent aux nôtres, & qui même en nous trompant nous l'enseignent encore; car c'est une instruction de plus que d'y avoir été trompé: il n'y a rien à cet égard là de perdu avec les hommes.

Voilà donc tout citoyen du monde, né avec le sens commun, l'esprit le plus simple & le plus médiocre, le voilà presque dans l'impossibilité d'ignorer totalement la science dont il est question, puisqu'il en reçoit des leçons continuelles, puisqu'elles le poursuivent, & qu'il ne peut les fuir.

Ce n'est pas-là tout; c'est qu'à l'impossibilité comme insurmontable de ne pas s'instruire plus ou moins de cette science, qui n'est que la connoissance des hommes, se joint pour lui une autre cause d'instruction que je crois encore plus sûre, & c'est une nécessité absolue d'être attentif aux leçons qu'on lui en donne.

Car où pourroit être sa place? & que deviendroit-il dans cette Humanité assemblée, s'il n'y pouvoit ni concourir, ni correspondre à rien de

ce qui s'y passe, s'il n'entendoit rien aux mœurs de l'âme humaine, ni à tant d'intérêts sérieux ou frivoles, généraux ou particuliers, qui, tour-à-tour, nous unissent ou nous divisent?

Que deviendroit-il, si, faute de ces notions de sentiment que nous prenons entre nous & qui nous dirigent, si dans l'ignorance de ce qui nuit ou de ce qui sert dans le monde, & si par conséquent exposé à n'agir presque jamais qu'à contre-sens, il alloit misérablement heurtant tous les esprits, comme un aveugle va heurtant tous les corps?

Il faut donc nécessairement qu'il connoisse les hommes; il ne sçauroit se soutenir parmi eux qu'à cette condition-là.

Il y va de tout pour lui d'être à certain point au fait de ce qu'ils sont, pour sçavoir y accommoder ce qu'il est, pour juger d'eux, sinon finement, du moins au degré suffisant de justesse qui convient à son état, & à la sorte de liaison ordinaire ou fortuite qu'il a avec eux.

Il y va toujours de sa fortune, toujours de son repos, souvent de son honneur, quelquefois de sa vie; quelquefois du repos, de la fortune & de la vie des autres.

RÉFLEXIONS
DIVERSES
SUR LES ROMAINS.

IL n'y a point eu d'Empire avant celui des Romains, qui ait été si difficile à s'établir que le leur. Aussi n'y a-t-il point eu de peuple qui ait été préparé de si longue main pour devenir le maître du monde.

Ce qui mit autrefois les Perses en état de fonder leur Monarchie, ce fut l'éducation austere qu'ils recevoient chez eux; &, pour parler plus exactement, ce fut une grande place, où, suivant les âges & dans différentes classes, on les accoutumoit à une vie sobre, à des exercices qui les rendoient sains & robustes, où on leur inspiroit du courage, de l'honneur & de la soumission à leurs chefs, où on leur apprenoit à dire la vérité & à détester l'ingratitude; ce qui donne en effet à l'âme un caractere mâle & généreux: & ce fut de cette place que sortirent les vain-

queurs de l'Asie ; ce fut-là qu'ils se formerent ; il ne leur fallut pas davantage alors pour être supérieurs à toutes les Nations qu'ils attaquerent. Lorsqu'ensuite les Macédoniens vinrent renverser leur Empire, ils eurent besoin à leur tour d'être plus formés & plus avancés que ne l'avoient été les Perses. Il n'étoit plus si aisé de soumettre le monde : il avoit déjà éprouvé plusieurs dominations, & il devoit être capable de plus de résistance, parce qu'il avoit été plus agité.

Il est vrai que les Perses, depuis la fondation de leur Empire, étoient devenus bien efféminés & bien mous, & on en concluroit que dans cet état on pouvoit les subjuguer aussi aisément qu'ils avoient subjugué les autres ; mais il faut observer que leur mollesse n'étoit plus qu'un abus de la puissance & de la prospérité qu'ils avoient acquises, que c'étoit la mollesse d'une Nation plus instruite & moins neuve.

Ils avoient le ressouvenir orgueilleux de leurs conquêtes passées, aussi-bien que l'histoire de tous les évènements qui les avoient précédés, & ce sont-là des lumieres & même de vraies forces.

Ajoutez-y leurs fréquents démêlés avec les Grecs, les révoltes de leurs propres Satrapes,

qu'ils étoient obligés de réduire, & tout cela ensemble en fesoit une Nation plus superbe, qui se croyoit plus respectable, qui avoit le secours de plus de connoissances, & dont la défaite devoit coûter plus de peine.

Ainsi, ces leçons domestiques, de courage & de vigueur, qui avoient autrefois suffi aux Perses pour s'établir, n'auroient pas suffi aux Macédoniens pour les vaincre.

Aussi en reçurent-ils de bien plus sûres & de bien plus instructives.

Ce fut dans les combats, & pendant plus de vingt ans d'exercice, qu'ils apprirent à devenir soldats sous les meilleurs maîtres de ce temps-là, sous Philippe qui les commandoit, qui étoit le premier homme de son siecle, & on peut dire aussi sous les Grecs à qui Philippe avoit le plus souvent à faire, & qui étoient alors la seule Nation du monde qui entendît la guerre, & qui pouvoit, par conséquent, en donner les meilleures leçons à ses ennemis mêmes.

Du temps des premiers Empereurs de Rome, on ne pouvoit pas dire que l'Etat eût un Maître, eût un Gouvernement assuré : tout y étoit une espece de fiction de République & de Monarchie.

En voici la preuve ; c'eſt que depuis Céſar, qui lui-même avoit affecté de gouverner avec le Sénat, Auguſte, qui lui ſuccéda, ne ſe diſoit pas le Maître, ou du moins ſe feſoit conſerver ſa charge de Maître par le Sénat, de qui il feignoit de recevoir ſon pouvoir, à chaque fois qu'il paroiſſoit expirer.

Enfin, c'eſt que Tibere en fit autant, de façon qu'il n'y avoit rien de moins établi, rien de moins décidé dans les eſprits que les droits d'un vrai Maître.

Et à quoi pouvoit aboutir un pareil Gouvernement, où le citoyen n'étoit ni ſujet ni libre, où il n'y avoit que de lâches eſclaves, qui affectoient une liberté qu'ils n'avoient plus, & un Maître hypocrite, qui affectoit d'obſerver une égalité dont il ne laiſſoit que la chimere ?

Pourquoi ſoutenoit-on le menſonge de part & d'autre ? pour ne pas ſupporter l'idée que la République étoit toujours la Maitreſſe ; & cette idée, quoique réduite à n'etre que cela, ſauvoit la fierté du nom Romain, & diſſimuloit l'inſolence du nom de Maitre.

RÉFLEXIONS

SUR

THUCYDIDE.

IL n'eſt point queſtion ici d'un Ouvrage régulierement ſuivi ; il ne s'agit pas non plus de penſées détachées : celles-ci ont toujours une certaine liaiſon les unes avec les autres ; elles vont toutes au méme but : je dis ſeulement qu'elles n'y vont pas avec autant d'ordre, avec autant d'exactitude qu'un plus habile homme que moi auroit pu y en mettre.

Auſſi ne leur ai-je point donné d'autre titre que celui de Réflexions ; chacune d'elles en a inſenſiblement fait naître une autre, & tout cela avec ſi peu de deſſein de ma part, que, lorſque la

premiere me vint dans l'esprit, je ne sçavois pas moi-même qu'elle en ameneroit une seconde. En effet, comment aurois-je soupçonné qu'une simple observation sur une remarque de d'Ablancourt, me meneroit si loin? Voici ce que c'est.

D'Ablancourt, en commençant sa Traduction de Thucydide, au lieu de dire littéralement comme l'Auteur Grec, *Thucydide, Athénien, écrit la guerre*, &c. le fait commencer ainsi: *J'entreprends d'écrire l'Histoire*, &c.

Et dans ses Remarques sur sa Traduction, il dit pour raison du changement qu'il fait, qu'une Traduction plus littérale seroit plate, & feroit tort à Thucydide.

Mais par-là, peut-on lui répondre, vous nous faites tort à nous Lecteurs, qui serions charmés de connoître Thucydide tel qu'il est. Nous croyons voir l'Auteur Grec, l'Auteur ancien avec le tour d'esprit qu'on avoit de son temps, & vous le travestissez, vous lui ôtez son âge; ce n'est plus là Thucydide. Il seroit plat, dites-vous, si vous ne le corrigiez pas: eh! qu'importe? nous aimerions mieux sa platitude même que vos corrections que nous ne demandons point dans cette occasion ci.

Quand vous travaillerez sur un sujet que vous

aurez imaginé, ôtez les platitudes qui vous seront échappées, vous ferez fort bien, & nous ne les regretterons point; elles ne pourroient etre que des platitudes de notre siècle, & celles là nous les connoissons, nous n'en sommes pas curieux.

Mais de celles de Thucydide ou de tout autre Auteur d'une antiquité aussi reculée, il n'en est pas de même. En les retranchant, vous nous privez d'un spectacle qui seroit neuf pour nous, car il y a apparence qu'elles ne ressemblent point aux nôtres, & supposé qu'elles y ressemblassent, ce seroit encore une singularité que nous verrions avec plaisir.

En un mot, c'est l'Histoire de l'Esprit humain que vous nous dérobez dans cette partie-là. Nous n'en avons que la moitié, quand vous ne nous rendez que les beautés des Anciens, & que vous supprimez leurs défauts.

C'est pour l'honneur des Anciens que vous prenez cette précaution-là, dites-vous; mais dans le fond leur honneur doit nous être assez indifférent: il nous seroit aussi agréable de les connoître, que de les estimer plus qu'ils ne valent.

Votre maniere de traduire Thucydide & votre attention pour sa gloire, dites-vous, n'ôtent rien à

l'hiſtoire des faits qu'il raconte : je n'en ſçais rien. On peut encore vous arrêter là-deſſus. S'il eſt vrai qu'il y ait un rapport entre les évènements, les mœurs, les coutumes d'un certain temps, la maniere de penſer, de ſentir & de s'exprimer de ce temps-là ; ce rapport que je crois indubitable ſe trouve aſſurément dans ce que Thucydide a penſé, a ſenti, a exprimé.

Vous ne pouvez donc altérer ſa façon de raconter, ſans nuire à ce rapport, ſans altérer ces faits mêmes, ſans changer un peu la ſorte d'impreſſion qu'ils nous feroient. Je ſerois tenté de croire qu'ils perdent quelque choſe de leur air étranger, & que vos tours modernes en affoibliſſent le caractere.

Je n'inſiſte pourtant pas ſur ce que je dis-là ; je me contente de penſer qu'on peut le dire. Je veux bien auſſi que d'Ablancourt ait eu raiſon d'en uſer comme il a fait dans ſon Thucydide. Une Traduction trop littérale, en pareil cas, rebuteroit peut-être la plupart des Lecteurs : on auroit beau leur conſerver une ſimplicité à la grecque, ils ne ſe ſoucieroient guères de ſes trois-mille ans d'antiquité, & ne la trouveroient pas meilleure qu'une ſimplicité de nos jours. Je dis ici ſimplicité, & non pas platitude ; car je ne ſuis

pas

pas du ſentiment de d'Ablancourt ſur l'endroit de Thucydide qu'il a corrigé.

Thucydide, Athénien, écrit la guerre, ne me paroît point plat; je n'y vois que du ſimple & du naïf: à la vérité, ce n'eſt ni le ſimple ni le naïf de notre temps, & il ſeroit preſque impoſſible que ce fût là même choſe.

Voyons les raiſons de cette impoſſibilité; elles ne ſeront pas difficiles à ſentir, quoiqu'elles demandent un peu d'attention.

Sans remonter plus haut que Thucydide, le Monde, depuis cet Auteur Grec juſqu'à nous, a ſi ſouvent changé de face; les paſſions des hommes, leurs vices & leurs vertus ſe ſont déployés en tant de manieres différentes; les hommes ont ſucceſſivement paſſé par tant d'eſpeces de corruption, de ſageſſe & de folie; ils ont été tant de fois & ſi différemment polis & groſſiers, bons & méchants, ſociables & féroces, ſi différemment raiſonnables & ſots, ſi différemment hommes & enfants; ils ſe ſont vus par tant de côtés, qu'il doit aujourd'hui leur en reſter un fonds d'idées conſidérablement augmenté.

En un mot, l'eſprit que nous avons à préſent nous vient de trop loin; il a trop fermenté avant

que d'arriver juſqu'à nous, pour n'être pas très-différent de ce qu'il a été.

Je ne parle pas ſeulement de ce qu'on appelle bel-Eſprit, de l'Eſprit de Belles-Lettres, mais de l'Eſprit des Nations en général.

Tous les pays du monde, à cet égard, ſe reſſentent de la durée & des évènements de l'Humanité, de la diverſité des loix, des coutumes & des Gouvernements qu'elle a éprouvés, du nombre infini de guerres, de ravages & d'invaſions qu'elle a eſſuyés. Séſoſtris, Cyrus, Alexandre, les Succeſſeurs de ce dernier, & ſur-tout les Romains mêmes, n'ont pu troubler ni agiter la terre, ni lui donner de ſi violentes ſecouſſes, ſans y jetter de nouvelles idées, ſans cauſer de nouveaux développements dans la capacité de penſer & de ſentir des hommes.

Je ne compte pas une infinité de moindres évènements qui ſe ſont paſſés dans l'intervalle de ces grandes révolutions, mais qui inſenſiblement ont porté coup, & dont l'impreſſion, quoique plus lente, eſt encore venue accroître, nourrir ce fonds d'idées dont je parle, & n'a peut être nulle part laiſſé les hommes dans un état d'eſprit & de mœurs uniforme.

Il eſt vrai que nous n'avons pas toute la ſuite des idées des hommes ; le fonds qui nous en reſte eſt bien au-deſſous de ce qu'il pourroit être ; chaque révolution arrivée ſur la terre, en y excitant de nouvelles idées, en a diſſipé, éteint, & comme anéanti beaucoup de celles qui y étoient.

Les Conquérants que nous venons de citer & les Peuples conquis, les uns avant que de ſoumettre, les autres avant que d'être ſoumis, avoient eu des mœurs, des coutumes & des façons de penſer différentes de celles qu'ils eurent après.

Les vainqueurs en prirent de conformes à l'orgueil & à la proſpérité de leur état ; les vaincus en reçurent de conformes à leur abaiſſement, & à la volonté de leurs nouveaux maîtres : & de ces loix, tant anciennes que nouvelles, de ces mœurs, de ces coutumes, & du tour d'imagination qui en réſultoit, nous n'en avons pas, je l'avoue, une connoiſſance bien complette ; mais enfin tout n'en a pas été perdu ; la Tradition, les Monuments & l'Hiſtoire nous en ont conſervé d'aſſez amples détails, & quelquefois la plus grande partie.

Comparons ce qui nous reſte à de ſimples débris. Jamais l'amas de ces débris n'a été ſi grand

qu'il l'eſt aujourd'hui, à compter depuis les Grecs, ou même depuis les Aſſyriens juſqu'à nous.

Nous avons donc plus de relations de l'Humanité, que les Aſſyriens, les Grecs & les Romains n'en avoient, & par conſéquent auſſi un plus grand fonds d'idées qu'eux tous, & un fonds en vertu duquel nous ne devons être ni naïfs, ni ſimples, ni plats, comme on l'étoit autrefois. Ce que je dis-là ne paroît pas douteux. Voici cependant ce qu'on peut m'objecter; c'eſt que les faits ne s'accordent pas avec mon raiſonnement.

Jettons les yeux ſur les Nations les plus célebres, me dira-t-on: les Grecs, & parmi eux les Athéniens, lorſqu'ils commencerent à s'aſſembler, dûrent, ſelon vous, trouver un aſſez grand fonds d'eſprit & d'idées déjà tout amaſſé; car ſans doute le monde avoit déjà éprouvé beaucoup d'aventures que nous ne ſçavons pas.

Ce même fonds d'idées devoit être conſidérablement groſſi, quand il parvint aux Romains; il a dû être immenſe quand nous l'avons reçu.

Cependant voyons l'avantage que les premiers Athéniens & les premiers Romains en retirerent, & à quoi il nous a ſervi à nous-mêmes.

Qu'eſt ce que c'étoient que les Athéniens, malgré

les avantages que vous leur supposez ? des sauvages, des hommes brutes & féroces, qui sçûrent à peine se bâtir des cabanes, & à qui il fallut que Cécrops, Égyptien, apprît à avoir des Loix & des Dieux.

Reconnoissez-vous à cela des hommes qui devoient avoir hérité de cette succession d'idées dont vous parlez ? Et ces Aventuriers qui fonderent Rome, qui n'ont d'abord ni Loix civiles, ni Magistrats, qui font brutalement consister tout leur mérite à être féroces & braves, sont-ils ce qu'ils doivent être dans les temps où ils arrivent ? Diroit-on, à les voir, que la sagesse d'Égypte, & même l'esprit d'Athenes, ont déjà paru sur la terre ?

Nous-mêmes qui sommes venus bien plus tard; nous à qui l'Univers agité depuis long-temps devoit avoir transmis une si vaste & si profonde expérience; quel usage avons-nous fait de cette prodigieuse collection d'idées qui, selon vous, nous étoit échue en partage ? Nos commencements sont-ils dignes de tout l'esprit que le Monde avoit avant nous ? Se ressent-il, comme vous le dites, de la durée de l'Humanité, & du passage des Égyptiens, des Grecs & des Romains ? En avons-nous

100411

eu moins de barbarie dans nos mœurs, moins d'ignorance, moins de grossiereté dans nos préjugés?

S'il a donc fallu que les hommes recommençassent à se former sur nouveaux frais; si tout le développement de l'esprit, qui s'étoit fait avant eux, ne les a sauvés nulle part de la nécessité d'essuyer la même enfance & les mêmes miseres d'esprit, il faut bien que ce fonds d'esprit venu de si loin, que cette succession d'idées que les hommes se transmettent, à ce que vous prétendez, ne soit pas vraie, & qu'en tout temps les révolutions l'aient rendu impossible.

Elle n'est pas même plus sensible dans nos progrès que dans nos commencements. Notre esprit est bien inférieur à ce qu'il devroit être; il n'y a point de proportion entre ce que nous en avons & ce que nous en aurions reçu, si cette succession étoit vraie. N'y cherchons donc point tant de mystere, & convenons que les hommes en tout pays se forment eux-mêmes; qu'ils peuvent bien recevoir quelque chose de leurs voisins ou de leurs contemporains; mais qu'à cela près, ils tirent tout de la société qui les unit, & du commerce que les esprits mis en commun y ont ensemble.

Ainsi l'École d'une Nation, c'est la Nation même ; ainsi chaque peuple a la sienne, où il fait d'âge en âge plus ou moins de progrès, où il acquiert plus ou moins d'idées, de finesse & de goût, suivant qu'il sort plus ou moins de lumiere de la totalité des esprits qui forment son École.

Car c'est de ce nombre infini de jugements, de réflexions, d'idées folles & sensées, que la totalité des esprits répand dans la Nation ; c'est de la diversité d'opinions vraies ou fausses qu'elle y verse, que chaque particulier tire la matiere des nouvelles idées qu'il a lui-même, & qui vont à leur tour s'ajoûter à la source dont elles lui viennent.

Oui, vous dites vrai ; l'École d'une Nation en fait d'esprit, est la Nation même : mais cette succession d'idées dont nous parlons n'en est pas moins sûre. Car le choc continuel des esprits qui composent cette Nation, suffiroit seul pour accroître insensiblement la mesure d'esprit qui s'y trouve ; suffiroit, de votre propre aveu, pour y jetter la matiere de nouvelles idées, pour y produire de nouveaux accidents de lumiere & de connoissance ; mais ce n'est pas-là tout.

Cette Nation n'eſt pas ſéparée des autres par des barrieres impénétrables, & ce que vous appellez ſon École, ſe fortifie continuellement de ce que des hommes d'une autre Nation y portent, & s'augmente encore de la différence de l'eſprit étranger qui vient ſe mêler au ſien.

COMPLIMENT

A M. LE CHANCELIER.

MONSEIGNEUR, il y a des respects réservés pour les dignités éminentes, des respects accompagnés d'éclat & de cérémonies, mais qui ne sont souvent qu'extérieurs, qui n'ont pas besoin d'être sentis pour être rendus, & qui par-là ne sçauroient flatter qu'une âme vaine.

Il y en a de libres, d'indépendants, & d'intérieurs qui ne se joignent pas toujours aux premiers, & que nulle loi, nulle police d'état ne peut exiger pour aucune dignité, pour aucun rang du monde, qui se refusent à la force même, & que l'estime publique n'a jamais gardés que pour la vertu.

Qu'il est doux, Monseigneur, de pouvoir, dans un même instant, les rendre & les unir ensemble! Que l'union de ces deux sortes de res-

pects fait un spectacle touchant ! Et voilà l'instant où nous sommes ; tel est le spectacle que l'Académie Françoise vous présente, & dont elle jouit actuellement elle-même.

Non seulement c'est au Chef de la Justice, au premier Magistrat du Royaume, revêtu de la premiere Dignité de l'État; c'est aussi au Magistrat éclairé, issu d'un sang illustre qu'il ennoblit encore ; c'est à l'Ami éprouvé de la Justice; c'est à l'homme choisi par son Roi pour la protéger; c'est à l'objet de la vénération publique, que nous adressons notre hommage.

AUTRE

A M. LE GARDE-DES-SCEAUX.

MONSEIGNEUR, voici le moment de nous livrer à tout l'empressement de nos respects, & à tous les motifs qui nous les inspirent: cependant nous n'en jouïrons qu'avec la modération qui vous convient. L'Académie Françoise a résolu de vous plaire, & ce ne seroit pas le moyen d'y parvenir de céder à l'extrême envie qu'elle a de vous louer. On doit même ce respect à vos pareils, de ne jamais les confronter, pour ainsi dire, avec les vérités qui les louent; ils y voient toujours je ne sçais quelle image de flatterie qui les rebute, & qui répugne à la noble, à la modeste & fiere simplicité de leur âme,

D'ailleurs, quel éloge pourrions-nous faire de vous, qui ne soit déjà fait dans tous les esprits, & que le Roi lui-même n'ait confirmé par l'éminente Dignité dont il vous honore?

Il ne faut pas le dissimuler, Monseigneur; vous êtes aujourd'hui l'objet intéressant des attentions

du Public ; vous éprouverez le ſort de ces Miniſtres que l'admiration & l'envie ont loués chacune à leur maniere ; de ces Miniſtres que leurs lumieres ſupérieures , que leur fermeté pour les intérêts de l'État , que leur invariable amour pour l'ordre , que leur zele ardent pour la grandeur de leur maître , & que leur illuſtre naiſſance ont conſacrés à l'Hiſtoire.

Il nous ſied bien de vous le dire , à nous que regarde principalement le ſoin de tranſmettre à la poſtérité , & la gloire du Roi , & les grandes qualités des Miniſtres qui auront illuſtré ſon Regne , & par conſéquent les vôtres.

Voilà , Monſeigneur , le ſeul mot d'éloge qui nous échappe , & que vous voudrez bien nous pardonner.

DIALOGUE DE SYLLA, ET D'EUCRATE.

QUELQUES jours après que Sylla se fut démis de la Dictature, j'appris que la réputation que j'avois parmi les Philosophes, lui fesoit souhaiter de me voir. Il étoit à sa maison de Tibur, où il jouïssoit des premiers momens tranquilles de sa vie. Je ne sentis point devant lui le désordre où nous jette ordinairement la présence des grands hommes. Et, dès que nous fûmes seuls, Sylla, lui dis-je, vous vous êtes donc mis vous-même dans cet état de médiocrité qui afflige presque tous les Humains? Vous avez renoncé à cet empire que votre gloire & vos vertus vous don-

noient sur tous les hommes. La fortune semble être génée de ne plus vous élever aux honneurs.

Eucrate, me dit-il, si je ne suis plus en spectacle à l'univers, c'est la faute des choses humaines qui ont des bornes, & non pas la mienne. J'ai cru avoir rempli ma destinée, dès que je n'ai plus eu à faire de grandes choses. Je n'étois point fait pour gouverner tranquillement un Peuple esclave. J'aime à remporter des victoires, à fonder ou détruire des Etats, à faire des ligues, à punir un usurpateur; mais, pour ces minces détails de gouvernement où les génies médiocres ont tant d'avantages, cette lente exécution des Loix, cette discipline d'une Milice tranquille, mon âme ne sçauroit s'en occuper.

Il est singulier, lui dis-je, que vous ayez porté tant de délicatesse dans l'ambition. Nous avons bien vu de grands-hommes peu touchés du vain éclat & de la pompe qui entourent ceux qui gouvernent; mais il y en a bien peu qui n'aient été sensibles au plaisir de gouverner, & de faire rendre à leur fantaisie le respect qui n'est dû qu'aux Loix.

Et moi, me dit-il, Eucrate, je n'ai jamais été si peu content, que lorsque je me suis vu maître absolu dans Rome, que j'ai regardé autour de moi, & que je n'ai trouvé ni rivaux ni ennemis.

J'ai cru qu'on diroit quelque jour, que je n'avois châtié que des esclaves. Veux-tu, me suis-je dit, que, dans ta patrie, il n'y ait plus d'hommes qui puissent être touchés de ta gloire? Et, puisque tu établis la tyrannie, ne vois-tu pas bien qu'il n'y aura point, après toi, de Prince si lâche, que la flatterie ne t'égale, & ne pare de ton nom, de tes titres, & de tes vertus même?

Seigneur, vous changez toutes mes idées, de la façon dont je vous vois agir. Je croyois que vous aviez de l'ambition, mais aucun amour pour la gloire. Je voyois bien que votre âme étoit haute, mais je ne soupçonnois pas qu'elle fût grande. Tout, dans votre vie, sembloit me montrer un homme dévoré du desir de commander, & qui, plein des plus funestes passions, se chargeoit avec plaisir de la honte, des remords, & de la bassesse même, attachés à la tyrannie. Car enfin, vous avez tout sacrifié à votre puissance;

vous vous êtes rendu redoutable à tous les Romains ; vous avez exercé sans pitié les fonctions de la plus terrible Magistrature qui fut jamais. Le Sénat ne vit qu'en tremblant un défenseur si impitoyable. Quelqu'un vous dit : Sylla, jusqu'à quand répandras-tu le sang Romain ? Veux-tu ne commander qu'à des murailles ? Pour lors vous publiâtes ces Tables qui décidèrent de la vie & de la mort de chaque citoyen.

Et c'est tout le sang que j'ai versé qui m'a mis en état de faire la plus grande de toutes mes actions. Si j'avois gouverné les Romains avec douceur, quelle merveille que l'ennui, que le dégoût, qu'un caprice, m'eussent fait quitter le gouvernement ! Mais je me suis démis de la Dictature, dans le temps qu'il n'y avoit pas un seul homme dans l'Univers, qui ne crût que la Dictature étoit mon seul asyle. J'ai paru, devant les Romains, citoyen au milieu de mes concitoyens, & j'ai osé leur dire : je suis prêt à rendre compte de tout le sang que j'ai versé pour la république ; je répondrai à tous ceux qui viendront me demander leur pere, leur fils ou leur frere. Tous les Romains se sont tus devant moi.

Cette belle action dont vous me parlez, me paroît bien imprudente. Il est vrai que vous avez eu pour vous le nouvel étonnement dans lequel vous avez mis les Romains. Mais comment osâtes-vous leur parler de vous justifier, & de prendre pour juges des gens qui vous devoient tant de vengeances?

Quand toutes vos actions n'auroient été que séveres, pendant que vous étiez le Maître; elles devenoient des crimes affreux, dès que vous ne l'étiez plus.

Vous appellez des crimes, me dit-il, ce qui a fait le salut de la République? Vouliez-vous que je visse tranquillement des Sénateurs trahir le Sénat, pour ce Peuple qui, s'imaginant que la liberté doit être aussi extrême que le peut être l'esclavage, cherchoit à abolir la Magistrature même.

Le Peuple, gêné par les Loix & par la gravité du Sénat, a toujours travaillé à renverser l'un & l'autre. Mais celui qui est assez ambitieux pour le servir contre le Sénat & les Loix, le fut toujours assez pour devenir son maître. C'est

ainsi que nous avons vu finir tant de Républiques dans la Grece & dans l'Italie.

Pour prévenir un pareil malheur, le Sénat a toujours été obligé d'occuper à la guerre ce Peuple indocile. Il a été forcé, malgré lui, à ravager la Terre, & à soumettre tant de Nations dont l'obéissance nous pèse. A présent que l'Univers n'a plus d'ennemis à nous donner, quel seroit le destin de la République? Et, sans moi, le Sénat auroit-il pu empêcher que le Peuple, dans sa fureur aveugle pour la liberté, ne se livrât lui-même à Marius, ou au premier tyran qui lui auroit fait espérer l'indépendance.

Les Dieux, qui ont donné à la plupart des hommes une lâche ambition, ont attaché à la liberté presqu'autant de malheurs qu'à la servitude. Mais, quel que doive être le prix de cette noble liberté, il faut bien le payer aux Dieux.

La Mer engloutit les vaisseaux, elle submerge des pays entiers, & elle est pourtant utile aux Humains.

La postérité jugera ce que Rome n'a pas encore osé examiner. Elle trouvera peut-être que je n'ai pas versé assez de sang, & que tous les partisans de Marius n'ont pas été proscrits.

Il faut que je l'avoue, Sylla, vous m'étonnez. Quoi ! c'est pour le bien de votre Patrie que vous avez versé tant de sang ? & vous avez eu de l'attachement pour elle.

Eucrate, me dit-il, je n'eus jamais cet amour dominant pour la Patrie, dont nous trouvons tant d'exemples dans les premiers temps de la République ; & j'aime autant Coriolan, qui porte la flamme & le fer jusqu'aux murailles de sa Ville ingrate ; qui fait repentir chaque citoyen de l'affront que lui a fait chaque citoyen, que celui qui chassa les Gaulois du Capitole. Je ne me suis jamais piqué d'être l'esclave ni l'idolâtre de la société de mes pareils ; & cet amour tant vanté est une passion trop populaire pour être compatible avec la hauteur de mon ame. Je me suis uniquement conduit par mes réflexions, & surtout par le mépris que j'ai eu pour les hommes. On peut juger, par la maniere dont j'ai traité le seul grand Peuple de l'Univers, de l'excès de ce mépris pour tous les autres.

J'ai cru qu'étant ſur la terre, il falloit que j'y fuſſe libre. Si j'étois né chez les Barbares, j'aurois moins cherché à uſurper le Trône pour commander, que pour ne pas obéir. Né dans une République, j'ai obtenu la gloire des Conquérants, en ne cherchant que celle des hommes libres.

Lorſqu'avec mes ſoldats je ſuis entré dans Rome, je ne reſpirois ni la fureur ni la vengeance. J'ai jugé ſans haîne, mais auſſi ſans pitié, les Romains étonnés. Vous étiez libres, ai-je dit, & vous vouliez vivre eſclaves ! Non. Mais mourez, & vous aurez l'avantage de mourir citoyens d'une Ville libre.

J'ai cru qu'ôter la liberté à une Ville dont j'étois citoyen, étoit le plus grand des crimes. J'ai puni ce crime-là, & je ne me ſuis point embarraſſé ſi je ſerois le bon ou le mauvais génie de la République. Cependant le gouvernement de nos Peres a été rétabli; le Peuple a expié tous les affronts qu'il avoit faits aux Nobles ; la crainte a ſuſpendu les jalouſies, & Rome n'a jamais été ſi tranquille.

Vous voilà instruit de ce qui m'a déterminé à toutes les sanglantes tragédies que vous avez vues. Si j'avois vécu dans ces jours heureux de la République, où les citoyens, tranquilles dans leurs maisons, y rendoient aux Dieux une âme libre, vous m'auriez vu passer ma vie dans cette retraite, que je n'ai obtenue que par tant de sang & de sueurs.

Seigneur, lui dis-je, il est heureux que le Ciel ait épargné au genre humain le nombre des hommes tels que vous. Nés pour la médiocrité, nous sommes accablés par les esprits sublimes. Pour qu'un homme soit au-dessus de l'Humanité, il en coûte trop cher à tous les autres.

Vous avez regardé l'ambition des héros comme une passion commune, & vous n'avez fait cas que de l'ambition qui raisonne. Le desir insatiable de dominer, que vous avez trouvé dans le cœur de quelques citoyens, vous a fait prendre la résolution d'être un homme extraordinaire: l'amour de votre liberté vous a fait prendre celle d'être terrible & cruel. Qui diroit qu'un héroïsme de principe eût été plus funeste qu'un héroïsme d'impétuosité ? Mais si, pour vous empêcher

d'être esclave, il vous a fallu usurper la Dictature, comment avez-vous osé la rendre? Le Peuple Romain, dites-vous, vous a vu désarmé, & n'a point attenté sur votre vie? C'est un danger auquel vous avez échappé; un plus grand danger peut vous attendre. Il peut vous arriver de voir quelque jour un grand criminel jouïr de votre modération, & vous confondre dans la foule d'un peuple soumis.

J'ai un nom, me dit-il; & il me suffit pour ma sûreté & celle du Peuple Romain. Ce nom arrête toutes les entreprises; & il n'y a point d'ambition qui n'en soit épouvantée. Sylla respire; & son génie est plus puissant que celui de tous les Romains. Sylla a autour de lui Chéronnée, Orchomene & Signion. Sylla a donné à chaque famille de Rome un exemple domestique & terrible; chaque Romain m'aura toujours devant les yeux; &, dans ses songes mêmes, je lui apparoîtrai couvert de sang; il croira voir les funestes tables, & lire son nom à la tête des proscrits. On murmure en secret contre mes loix; mais elles ne seront pas effacées pas des flots même de sang Romain. Ne suis-je pas au milieu de Rome? Vous trouverez encore chez moi le

javelot que j'avois à Orchomene, & le bouclier que je portai ſur les murailles d'Athènes. Parce que je n'ai point de Licteurs, en ſuis-je moins Sylla? J'ai pour moi le Sénat, avec la Juſtice & les Loix; le Sénat a pour lui mon génie, ma fortune & ma gloire.

J'avoue, lui dis-je, que, quand on a une fois fait trembler quelqu'un, on conſerve preſque toujours quelque choſe de l'avantage qu'on a pris.

Sans doute, me dit-il: j'ai étonné les hommes, & c'eſt beaucoup. Repaſſez dans votre mémoire l'hiſtoire de ma vie; vous verrez que j'ai tout tiré de ce principe, & qu'il a été l'âme de toutes mes actions. Reſſouvenez-vous de mes démêlés avec Marius: je fus indigné de voir un homme ſans nom, fier de la baſſeſſe de ſa naiſſance, entreprendre de ramener les premieres familles de Rome dans la foule du peuple: & dans cette ſituation, je portois tout le poids d'une grande âme. J'étois jeune, & je réſolus de me mettre en état de demander compte à Marius de ſes mépris. Pour cela, je l'attaquai avec ſes propres armes, c'eſt-à-dire, par des victoires contre les ennemis de la République.

Lorsque, par le caprice du sort, je fus obligé de sortir de Rome, je me conduisis de même; j'allai faire la guerre à Mithridate, & je crus détruire Marius, à force de vaincre l'ennemi de Marius. Pendant que je laissai ce Romain jouïr de son pouvoir sur la populace, je multipliois ses mortifications, & je le forçois tous les jours d'aller au Capitole rendre grâces aux Dieux des succès dont je le désespérois. Je lui fesois une guerre de réputation, plus cruelle cent fois que celle que mes légions fesoient au Roi barbare. Il ne sortoit pas un seul mot de ma bouche, qui ne marquât mon audace; & mes moindres actions, toujours superbes, étoient pour Marius de funestes présages. Enfin, Mithridate demanda la paix: les conditions étoient raisonnables; & si Rome avoit été tranquille, ou si ma fortune n'avoit pas été chancelante, je les aurois acceptées. Mais le mauvais état de mes affaires m'obligea de les rendre plus dures. J'exigeai qu'il détruisît sa flotte, & qu'il rendît aux Rois ses voisins tous les États dont il les avoit dépouillés. Je te laisse, lui dis-je, le Royaume de tes Peres, à toi qui devrois me remercier de ce que je te laisse la main avec laquelle tu as signé l'ordre de faire mourir en un jour cent mille Romains. Mithridate resta im-

mobile; & Marius, au milieu de Rome, en trembla.

Cette même audace, qui m'a si bien servi contre Mithridate, contre Marius, contre son fils, contre Théléfinus, contre le Peuple; qui a soutenu ma Dictature, a aussi défendu ma vie, le jour que je l'ai quittée; & ce jour assûre ma liberté pour jamais.

Seigneur, lui dis-je, Marius raisonnoit comme vous, lorsque, couvert du sang de ses ennemis & de celui des Romains, il montroit cette audace que vous avez punie. Vous avez bien pour vous quelques victoires de plus, & de plus grands excès: mais, en prenant la Dictature, vous avez donné l'exemple du crime que vous avez puni. Voilà l'exemple qui sera suivi, & non pas celui d'une modération qu'on ne fera qu'admirer.

Quand les Dieux ont souffert que Sylla se soit impunément fait Dictateur dans Rome, ils y ont proscrit la liberté pour jamais. Il faudroit qu'ils fissent trop de miracles, pour arracher à présent du cœur de tous les Capitaines Romains l'ambition de regner. Vous leur avez appris qu'il y avoit une voie bien plus sûre pour aller à la tyran-

nie, & la garder ſans péril. Vous avez divulgué ce fatal ſecret, & ôté ce qui fait ſeul les bons citoyens d'une République trop riche & trop grande, le déſeſpoir de pouvoir l'opprimer.

Il changea de viſage, & ſe tut un moment. Je ne crains, me dit-il avec émotion, qu'un homme dans lequel je crois voir pluſieurs Marius. Le haſard, ou bien un deſtin plus fort, me l'a fait épargner. Je le regarde ſans ceſſe; j'étudie ſon âme; il y cache des deſſeins profonds. Mais, s'il ôſe jamais former celui de commander à des hommes que j'ai fait mes égaux, je jure par les Dieux que je punirai ſon inſolence.

HISTOIRE

De Mademoiselle Goton & de M. Legris, racontée à Mademoiselle Thèrese, son amie, par Mademoiselle Goton elle-même.

Vous sçavez, ma chere Mademoiselle Thèrese, quelle étoit ma situation quand nous logions auprès de Monsieur votre pere. Je n'ai ni pere ni mere depuis long-temps, & je demeurois avec ma grand'mere, ma chere tante, & mon frere aîné, le Maître de Mathématique, & sa femme.

Vous sçavez que ma grand'maman est une bonne femme de soixante ans, fort aisée à conduire, parce qu'elle est toujours de l'avis de celui qui lui parle le dernier : on ne sait rien faire à ma tante qu'en la contredisant & en marquant que l'on souhaite tout le contraire de ce que l'on veut en effet qui arrive. Mon frere est un homme qui croit toujours tout sçavoir & qui devine toujours mal, & ma belle-sœur peut s'appeller une jeune femme d'un parfait mérite, excepté qu'elle cherche trop à se

moquer de ſon mari. Pour moi, ſans me vanter, j'ai toujours eu du génie & des ſentiments que j'ai tâché de former par la lecture & par l'uſage du monde ; je ne m'en repens pas, puiſque cela m'a conduite à la fortune où vous me voyez.

Je connoiſſois, lorſque je quittai votre rue, M. de David qui ſe deſtinoit aux emplois, & qui, en effet, en paroiſſoit très-capable; il avoit une fort belle main, ſçavoit bien les comptes; il étoit toujours proprement mis, & ſembloit même avoir quelqu'argent devant lui; mais ſon caractere n'étoit pas digne de moi, comme vous l'allez connoître, & cependant c'eſt lui qui, ſans le ſçavoir, a achevé de faire mon bonheur.

Etant un jour allé avec M. de David & ma chere tante à une aſſemblée de danſe chez un Procureur, (car j'ai toujours vu fort bonne compagnie) j'y vis pour la premiere fois M. Legris, & il ſembla qu'une ſympathie naturelle nous joignit l'un à l'autre. Je danſai pluſieurs fois avec lui. M. de David en fut jaloux, & il n'avoit pas tout-à-fait tort; c'eſt cette après-dînée qui me fit appercevoir que je ne l'aimois pas véritablement.

A neuf heures du ſoir la danſe finit; M. de David s'empara de mon bras, que je ne voulus

pas lui refuser de peur de faire de l'éclat, & M. Legris qui, comme un homme d'esprit, avoit connu que ma chere tante étoit d'avec moi, lui donna la main & nous accompagna jusques chez nous. Il ne monta pas cette premiere fois : mais en homme poli il demanda à ma tante la permission de venir nous voir, que nous lui accordâmes.

Il y avoit plus d'un mois qu'il nous rendoit visite, & M. de David venoit aussi assidûment. La jalousie mutuelle qui règne toujours entre deux rivaux ne fesoit que les rendre plus assidus & augmentoit leur soumission : ainsi je triomphois & je jouïssois du plaisir le plus flatteur pour une Demoiselle qui sçait ménager les sentiments, quand un contre-temps funeste vint troubler cette félicité.

Nous avions à la maison une fille de vingt-un ans, qui servoit de fille-de-chambre à ma belle-sœur & à moi, & qui du reste fesoit la cuisine. Il faut avouer qu'elle étoit jolie. M. de David fit la lâcheté de lui en conter, & un matin que j'étois allée en emplettes, mon frere, le Maître de Mathématique, la trouva dans ma chambre avec M. de David. Elle étoit placée de façon que mon frere ne pouvoit voir qui c'étoit ; il s'imagina que c'étoit moi ; &, s'étant retiré sans bruit, il assem-

bla ma grand'mere, ma chere tante & ma belle-sœur, & surprit en leur présence Madelon (c'est le nom de cette fille) avec M. de David.

Mon frere fut bien en colere : il mit Madelon à la porte, & ordonna à M. de David de ne jamais rapprocher du logis ; &, lorsque je fus rentrée, il me défendit, avec menaces, de le revoir.

Je me trouvai prête à lui obéir, & je me déterminai aisément à l'oublier. Je fis cependant semblant du contraire ; car il faut que vous appreniez, ma chere Mademoiselle Thérese, qu'une Demoiselle d'esprit doit se cacher toujours de ses parents & de ceux de qui elle dépend, & qu'elle doit feindre d'être triste lorsqu'elle est contente, & affecter de se montrer satisfaite quand elle enrage au fond du cœur.

La perte de M. de David ne m'affligeoit pas beaucoup ; elle étoit bien réparée par la tendresse & par les manieres de M. Legris. Il venoit presque tous les matins à ma toilette, & tous les soirs il m'accompagnoit ou dans les compagnies de notre quartier, ou dans les assemblées ; (car vous sçavez que je danse assez bien ; & c'est la raison pourquoi j'aime la danse avec passion :) nous nous conduisions avec tant de finesse que personne ne

ſe doutoit ſeulement de notre inclination; dans les compagnies je prévenois indifféremment chacun de politeſſe, & M. Legris en agiſſoit de même; nous avions ſeulement une délicateſſe qui feſoit que je ne m'attachois qu'aux hommes mariés, & lui qu'aux femmes, pour nous égargner l'un à l'autre ces petits mouvements de jalouſie qui accompagnent toujours le véritable amour.

Mais tandis que nous paſſions des jours ſi charmants, & que M. Legris me renouvelloit ſans ceſſe les ſerments qu'il m'avoit déjà faits de m'épouſer, dès qu'il ſeroit arrangé d'une façon convenable, il ſe préparoit un otage qui a penſé faire tout notre malheur. Mon frere apprit que M. Legris étoit de la Religion. En effet il eſt Anglois, & a été élevé dans des principes contraires aux nôtres. Je lui en avois parlé pluſieurs fois, & il ne m'avoit pas paru éloigné de ſe rendre; mais mon frere, ſans autre éclairciſſement, le congédia un matin qu'il étoit venu pour me faire ſa cour, & lui défendit de revenir à la maiſon. Il fallut obéir. Vous ſçavez combien mon frere eſt obſtiné, & qu'il prétend avoir le droit d'ordonner, parce qu'il gagne plus de ſeize-cents livres ſur le pavé de Paris, & que c'eſt ſur lui que roule la plus grande partie du ménage.

Je feignis encore dans cette occasion, & je parus plus contente que je n'étois auparavant. L'amour de M. Legris sembloit s'augmenter par les difficultés que nous trouvions à nous voir. Il m'écrivoit tous les jours; &, s'il m'avoit paru charmant dans la conversation, il étoit adorable dans ses lettres. Je lui répondois exactement; & il m'a dit depuis, qu'il mettoit mes sentiments & mon style bien au-dessus de ceux de l'illustre Madame de Sévigné, qui n'aimoit que la Lune & sa chere fille; & entre nous, il ne seroit pas étonnant que je l'eusse emporté sur elle; vous sentirez quelque jour, ma chere amie, que le cœur s'exprime bien autrement que l'esprit.

Enfin, au bout de quinze jours, je reçus une lettre que je baisai cent fois pour la bonne nouvelle qu'elle m'annonçoit. M. Legris m'apprenoit qu'il s'étoit rendu. Dans l'instant je montai à la chambre de ma grand'mere que j'instruisis de tout, & que je priai à genoux de consentir à notre mariage; mais sur-tout de n'en rien dire à personne.

Les femmes sont beaucoup plus sensibles que les hommes; &, à quelqu'âge qu'elles soient, elles s'intéressent bien plus volontiers aux petites inclinations des jeunes gens. Ma grand'mere entra dans

nos

nes peines avec tant de bonté qu'elle ne put s'empêcher de se déchaîner même contre son petit-fils qu'elle aimoit par-dessus tout. Enfin elle me promit son consentement pour cette union qui fesoit l'objet de tous mes voeux. Je mandai aussitôt ce succès favorable à M. Legris qui avoit déjà fait toutes les démarches nécessaires pour les dispenses des bans, & obtenu de M. le Curé une permission de nous marier dans une autre Paroisse que la nôtre.

Mais ce n'étoit pas ma grand'mere qui étoit la plus difficile à gagner; il s'agissoit, si nous voulions balancer les refus de mon frere, d'avoir l'agrément de ma chere tante. C'est, commme je vous l'ai dit, une personne qui passe avec raison pour avoir beaucoup de mérite, mais qui ne peut se résoudre à rien finir, & qui dit sans cesse; *pour moi je n'agirois pas comme cela; croyez-moi, faites autrement;* sans sçavoir, ou du moins sans dire comment il faut faire. Je persuadai à ma grand'mere de ne lui parler de nos affaires que lorsque tout seroit prêt à se terminer. Pour cela, un jour que nous avions projetté de conclure, je proposai à ma chere tante d'aller voir les Danseurs de corde à la Foire Saint-Laurent, avec ma belle-soeur; ma tante voulut aller voir les Ma-

rionnettes, & que ce fût ma grand'mere qui nous accompagnât, toujours pour faire autrement. Pour moi, les Marionnettes ou les Danseurs de corde, cela m'étoit indifférent.

Nous allâmes donc au fauxbourg, & après le spectacle nous trouvâmes comme par hasard M. Legris qui nous offrit la collation chez Baucheron; ma chere tante dit qu'elle vouloit souper chez un Traiteur & que ce fût dans ce quartier-là, parce que je proposai tout exprès de retourner dans le nôtre.

Je ne vous ferai point la description du souper: il étoit digne de M. Legris: mais le dessert nous servit de signal pour nous jetter M. Legris & moi aux genoux de ma chere tante. Nous nous jurâmes à ses pieds une fidélité éternelle; & pour la conduire à notre but, nous lui déclarâmes en pleurant que nous ne nous verrions plus. Mais faites autrement, dit ma tante; au-lieu de vous faire mourir de chagrin, mariez-vous. Votre frere n'a point de raison: si j'étois à sa place, je ne me conduirois pas comme lui. Dans cet instant M. Legris lui montra la permission qu'il avoit de nous marier à minuit: je dis que je n'y consentois point, afin qu'elle en eût envie, & nous fîmes si bien qu'elle vint à l'Eglise, signa notre union, & en

un mot fit tout ce que nous voulûmes, en croyant faire à sa fantaisie.

Lorsque M. Legris & moi fûmes ainsi assurés l'un de l'autre, il retourna chez lui; & ma grand'mere me ramena à la maison; car je ne me suis jamais laissé conduire à la bagatelle.

Cependant M. Legris n'osoit paroître au logis à cause de mon frere. Il falloit pourtant bien l'instruire de tout ce qui s'étoit passé, & je n'avois pas beaucoup à craindre de lui; mon mariage étoit une chose faite & que l'on ne pouvoit plus empêcher: mais il vaut toujours mieux prendre les gens avec adresse que de les choquer ouvertement.

Tandis que j'étois dans cette espece d'embarras, j'entendis un jour mon frere qui se félicitoit avec sa femme sur ce qu'il avoit congédié M. Legris. Vous voyez, lui disoit-il, que notre sœur a repris toute sa gaieté depuis qu'elle ne le voit plus. Croyez-moi, ajoutoit-il, je connois le cœur des filles: elles se donnent les plus beaux sentiments du monde; elles se vantent d'une fidélité à l'épreuve: mais quand elles ont perdu de vue l'objet qu'elles s'imaginoient aimer, elles l'ont bientôt oublié. Ma belle-sœur prit un peu là-dessus le parti du sexe; mais mon frere lui répéta

d'un air de confiance qu'il connoiſſoit le cœur, & que tout cela étoit comme il le diſoit. A ces mots il prit ſon chapeau & ſa canne à pomme d'or, & s'en-alla à ſes affaires.

Je le laiſſai partir, bien contente d'avoir une ſi belle occaſion de m'ouvrir avec ſa femme. J'entrai en riant, & je dis à ma belle-ſœur : Il faut avouer que mon frere devine bien juſte ; voilà un joli ſujet de le railler un peu. J'ai entendu ce qu'il vient de vous dire ſur mes ſentiments à l'égard de M. Legris. Eh ! bien, ma chere ſœur, apprenez que nous ſommes mariés enſemble il y a quinze jours, du conſentement de ma grand'mere, & de ma tante qui a ſigné notre acte de mariage. Ah ! ma bonne amie, me dit ma belle-ſœur en m'embraſſant, que je vais bien m'amuſer, quand nous ſerons a dîner. Quoi ! M. Legris vous a épouſée ? je le vois bien ; c'eſt ce qui vous rend ſi contente. Et mon mari dit que le ſexe eſt volage ; qu'il connoît le cœur.... allons, il n'a pas bien combiné tout cela. Ah ! dis-je à ma ſœur, n'allez pas l'entreprendre d'abord : il ne faut pas qu'une femme adroite ſe moque à découvert de ſon mari, lorſqu'elle peut faire autrement. Elle doit, quand cela ſe rencontre, le laiſſer railler par les autres, & lui dire ſimplement qu'elle n'eſt point en faute

n'elle ne peut avec honneur prendre ſon parti. Laiſſez-moi conduire tout cela. Au deſſert, parlez ſeulement de mariage, & vous verrez que tout ira bien.

Je quittai ma belle-ſœur pour arranger toutes mes affaires, & je me mis à la fenêtre pour épier l'inſtant où mon frere rentreroit. En montant, il trouva à ſes pieds une ancienne lettre que M. de David m'avoit écrite, où il me parloit de *flâmes*, de *chaînes* qui nous uniſſoient, de *nœuds* éternels & d'autres belles choſes comme cela; & une autre lettre cachetée qui paroiſſoit une réponſe de moi, dans laquelle le nom d'époux lui étoit donné. Je les avois jetées dans le moment qu'il étoit prêt à entrer, comme ſi elles fuſſent tombées par hazard. Je vis du haut de la montée mon frere les râmaſſer & les lire d'un air peu ſatisfait On n'attendoit que lui & l'on ſe mit à table. Ma ſœur brûloit de parler. Elle répétoit ſans ceſſe que ce qui rendoit les filles contentes, c'étoit d'être mariées, & non pas d'oublier *un quelqu'un*. Enfin mon frere ne put tenir plus long temps, & nous dit: croyez-vous que je ne ſçache pas toutes vos affaires, & ce que vous voulez dire? Mademoiſelle eſt mariée. Avec qui? je le ſçais encore; mais un Couvent me vengera de ſon procédé. Com-

ment ! un homme qui m'a obligé de mettre Made-
lon à la porte ! ne croyez pas que je le pardonne
jamais. Encore, (ajouta-t-il, & c'est où je l'at-
tendois) si c'étoit M. Legris, c'est un honnête
garçon, sage, rangé dans ses affaires : pour celui-
là, je le passerois. Ma grand'mere, ma chere
tante, ma belle-sœur & moi, nous lui dîmes tou-
tes en même temps : eh bien ! c'est lui : allons,
calmez votre colere. Mon frere n'en voulut rien
croire, afin d'être toujours fâché. On lui montra
tous les papiers nécessaires pour le convaincre ;
& comme il avoit mal deviné, il ne trouva plus le
petit mot à dire.

M. Legris, que j'instruisis de tout, vint dès
l'après-dîner, & fut reçu au mieux : il apprit avec
des transports d'admiration la maniere dont j'a-
vois conduit toute cette grande affaire ; &, son
appartement étant meublé, il emmena toute la
famille souper chez nous, & j'y demeurai.

LA
VOITURE
EMBOURBÉE.

PRÉFACE.

LES premieres lignes que j'adreſſe à mon ami, en commençant cette Hiſtoire, devroient m'épargner une Préface ; mais il en faut une : un Livre imprimé, relié ſans Préface, eſt-il un Livre ? Non ſans doute : il ne mérite point encore ce nom ; c'eſt une maniere de Livre, Livre ſans brevet, Ouvrage de l'eſpece de ceux qui ſont Livres, Ouvrage candidat, aſpirant à le devenir, & qui n'eſt digne de porter véritablement ce nom, que revétu de cette derniere formalité ; alors le voilà complet. Qu'il ſoit plat, médiocre, bon ou mauvais, il porte avec ſa Préface le nom de Livre dans tous les endroits où il

court : une ſeule épithète le différencie de ſes pareils, *bon* ou *mauvais*. A l'égard de l'Épître dédicatoire, c'eſt une formalité qu'il eſt libre de retrancher ou d'ajouter. Or donc, Lecteur, puiſqu'il faut une Préface, en voici une.

Je ne ſçais ſi ce Roman plaira ; la tournure m'en paroît plaiſante, le comique divertiſſant, le merveilleux aſſez nouveau, les tranſitions aſſez naturelles ; & le mélange biſarre de tous ces différents goûts lui donne totalement un air extraordinaire, qui doit faire eſpérer qu'il divertira plus qu'il n'ennuîra ; & .... Mais il me ſemble que je commence bien mal ma Préface ; il n'y a qu'à ſuivre mes concluſions : c'eſt un Livre dont le comique eſt plaiſant, les tranſitions naturelles, le merveilleux nouveau ; ſi cela eſt, l'Ouvrage eſt beau : mais, qui le dit ? c'eſt moi, c'eſt

l'Auteur. Ah ! dira-t-on, que ces Auteurs ſont comiques avec leurs Préfaces qu'ils rempliſſent de l'éloge de leurs Livres ! Mais vous-même, Lecteur, que vous êtes biſarre ! Vous voulez une Préface abſolument, & vous vous révoltez, parce que l'Auteur dit de ſon Livre ce qu'il penſe : vous devez concevoir que, ſi ce Livre ne lui paroiſſoit bon, il ne le produiroit pas. Je conviens, direz-vous, qu'il ne le met au jour, que parce qu'il l'en croit digne ; mais un ſentiment de modeſtie, d'humilité même doit, quand il annonce ſon Livre, jetter, pour ainſi dire, un rideau ſur l'opinion bien ou mal fondée qu'il a que ſon Livre eſt bon. Qu'il ſoit vain, téméraire, je le veux ; penſer mal de ce qu'on a fait, & le produire, ſont deux choſes impoſſibles, à moins que d'un dérangement de cerveau : mais penſer bien de ſon Ouvrage,

l'annoncer modeſtement, voilà la conduite d'un prudent Auteur, qui, ne pouvant s'empêcher d'être vain ſur ſon Livre, ſe ſauve par un maſque adroit de modeſtie, du ridicule de le paroître.

Eh! bien, oui; je conviens que j'ai tort: j'ai dit trop naturellement ce que je penſois; je vais donc me maſquer.

Or, Lecteur, ſçachez donc qu'en vous donnant cette Hiſtoire, je n'ai point la vanité de penſer que je vous offre rien de beau; quelques amis, ſans doute flatteurs, m'ont, par leurs importunités, obligé de la produire; mais.... Mais finiſſez, s'écriera peut-être un chagrin Miſanthrope; ſi vous ſçavez qu'en offrant votre Livre, vous n'offrez rien de beau, pourquoi le produire? Des amis flatteurs vous y ont forcé, dites-vous: eh! bien, il falloit rompre avec eux; ce ſont vos ennemis: ou bien,

puiſqu'ils vous preſſoient tant, n'aviez-vous pas le ſecours du feu, qui pouvoit faire évanouir le mauvais ſujet de leurs importunités ? Belle excuſe que ces inſtances ! Je ne puis ſouffrir cette humilité fardée, ce mélange ridicule d'hypocriſie & d'orgueil de preſque tous Meſſieurs les Auteurs ; j'aimerois mieux un ſentiment de préſomption déclaré, que les détours de mauvaiſe foi.

Et moi, Monſieur le Miſanthrope, j'aime mieux faire un Livre ſans Préface, que de ſuer pour ne contenter perſonne. Sans l'embarraſſant deſſein de faire cette Préface, j'aurois parlé de mon Livre en termes plus naturels, plus juſtes, ni humbles, ni vains : j'aurois dit qu'il y avoit de l'imagination ; que je n'oſois décider ſi elle étoit bonne ; qu'au reſte, je m'étois véritablement diverti à le com-

poſer, & que je ſouhaitois qu'il divertît aussi les autres : mais le deſſein de Préface eſt venu guinder mon eſprit, de maniere que j'ai briſé aux deux écueils ordinaires.

Dieu ſoit béni, me voilà délivré d'un grand fardeau ; & j'avoue que je ris du perſonnage que j'allois faire, ſi j'avois été obligé de ſoutenir ma Préface. Adieu ; j'aime mieux mille fois couper court, que d'ennuyer par trop de longueur. Paſſons à l'Ouvrage.

LA VOITURE EMBOURBÉE.

ENFIN, mon cher, je vous tiens parole; voici le récit de la petite Hiſtoire que je vous avois promiſe: ce récit ſera fidele, & je vous le donne tel que je l'ai entendu faire, & tel que je l'ai fait moi-même; car vous ſçavez que j'étois du nombre de ceux qui l'ont récité: mais pour vous mettre encore mieux au fait, & pour donner à ceux qui liront ceci raiſon des goûts différents dont cette Hiſtoire ſera écrite, je vais commencer par les choſes qui l'ont occaſionnée.

Je partis de Paris il y a quinze jours, par le carroſſe de voiture, pour me rendre à Nemours

où j'avois affaire. Comme je fesois ce petit voyage, deux jours après la fin du carnaval, la fatigue des veilles & des plaisirs étoit encore si récente, que je m'endormis dans le carrosse la premiere matinée, sans avoir eu la curiosité de regarder mes compagnons de voyage: je me réveillai une demi-heure avant d'arriver à la dînée; &, après m'être bien frotté les yeux, m'être étendu entre cuir & chair, bâillé sous ma main trois ou quatre fois, je tirai ma tabatiere de ma poche, pour chasser par un peu de tabac les restes importuns de mon assoupissement. Je la refermois, quand une Dame passablement belle, ni jeune, ni âgée, mais assez raisonnablement l'un & l'autre pour justifier l'amour ou l'indifférence qu'on auroit eue pour elle; quand cette Dame, dis-je, d'un air doux & d'un geste de main assorti, y puisa une prise de tabac; je lui demandai assez inutilement excuse de ne lui en avoir point présenté; à peine achevois-je mon compliment, qu'un Cavalier de notre voiture me pria de lui en donner. Celui-ci donna aux autres l'envie d'en prendre aussi; chacun puisa: notre cocher qui marchoit auprès de la portiere, avança sa main pour en recevoir; le postillon le suivit; de sorte qu'à mon réveil je régalai tous les nez de la voiture. Le tabac, comme on sçait, met

met en train dans l'occasion aussi-bien que le vin; on se parla, l'on s'envisagea, & nous arrivâmes à la dînée les meilleurs amis du monde, au moyen d'une petite demi-heure de connoissance.

Nous étions au nombre de cinq; la Dame dont j'ai parlé; un Cavalier d'environ trente-cinq ans, qui me parut Bel-esprit; un vieillard réjoui, de bonne complexion; & autant qu'il m'a paru, encore assez verd d'esprit & de cœur; une jeune Demoiselle de quinze ans, très-vive; & moi qui ne suis point endormi.

Je vous ferai bientôt le petit portrait de tous nos Voyageurs; passons au dîner que j'attendois avec impatience. On servit; nous nous mîmes à table où chacun mangea comme à l'envi l'un de l'autre. En route, le repas que l'on prend & la conversation ne se mêlent guères ensemble; le premier soin est de manger; on ne s'en distrait que pour demander à boire, ce qui pour quelques-uns est une occupation pour le moins aussi sérieuse.

Après le dîner on s'approcha d'un grand feu; quand on n'a plus de faim, qu'il fait froid, & qu'au sortir de table on trouve un bon feu, on aime à causer: nous l'aurions bien fait aussi; mais un impitoyable fouet que le cocher fit entendre

dans la cour, & qu'il accompagna d'un *allons, Messieurs*, ressemblant à un mugissement, nous obligea tous de nous arracher d'un endroit où nous commencions à goûter la douce volupté de causer & de nous chauffer à notre aise; je dis volupté, car c'en est une, ou du moins je le sentis de même.

Notre Hotesse, femme d'assez bonne mine, vint pour compter; nous lui demandâmes ce qu'il lui falloit: *ce qu'il vous plaira*, répondit-elle; nous offrîmes tant.... dispute alors de part & d'autre: bref, le *ce qu'il vous plaira* se termina pour nous à vouloir ce qu'il lui plut; chacun après, chargé de son petit paquet, monta dans la fatigante voiture.

Je ne vous ferai point un détail exact de la conversation de notre après-dînée; tout cela ne fait rien à notre Histoire; qu'il vous suffise de sçavoir que la tendresse & l'amour furent les sujets que nous traitâmes; que la Dame en parla en Héroïne de Roman; que le Bel-esprit pointilla successivement, & enjamba son discours de mille fins de Vers; qu'il prit souvent l'imagination pour le cœur; que le vieillard radota, cependant avec un sentiment que lui inspiroit le voisinage de la fille de quinze ans, auprès de laquelle il étoit assis,

& qu'enfin la jeune fille, par des saillies vives & naïves, fit de ces passions le portrait le plus juste & le plus naturel: pour moi, je brochai sur le tout; &, sans contredire personne, je parus favoriser les sentiments de chacun en particulier, avec cette exception pour les deux Dames, que je jettois de temps en temps des regards obligeants sur elles d'une maniere assez coquette, pour qu'aucune des deux ne s'apperçût du partage adroit que j'en fesois. Voilà l'homme; vous me reconnoissez à ce trait, sans doute, & je souhaite que vous m'y reconnoissiez toujours.

J'examinai dans cette conversation les différents caracteres de nos voyageurs; car il faut mettre tout à profit: il me parut que la Dame étoit de ces femmes qui, naturellement tendres jusqu'à l'excès, je dis de cette belle tendresse le partage des Héros & des Héroïnes, avoit aidé sa disposition naturelle de la lecture des Romans les plus touchants; toutes ses expressions sentoient l'aventure; elle y méloit par-ci par-là des exclamations soutenues de regards élevés; joignez à cela toute l'attitude d'une Amante de haut goût, & digne pour le moins de tous les travaux de *Coriolan*; sa bouche, ses yeux, son geste de tête, enfin la moindre de ses actions étoit une image vivante

de la figure qu'Amour prenoit autrefois dans ces fameuſes Aventurieres.

A l'égard de la jeune Demoiſelle qui étoit ſa fille, ſon cœur & ſes ſentiments avoient plus de proportion avec le goût du ſiècle ; il me paroiſſoit, à vue de pays, qu'elle n'eût point été tendre ſans être amoureuſe, & voilà juſtement la véritable tendreſſe ; &, n'en déplaiſe aux heritieres du ſentiment des antiques Héroïnes, le reſte eſt ſimplement imagination. Pour le Chevalier de trente-cinq ans que j'ai déjà appellé Bel-eſprit, il eſt inutile de vous en faire le portrait ; vous ſçavez mieux que moi ce que ſont la plupart de ces originaux ; c'étoit un homme qui parloit beaucoup, qui s'admiroit à chaque fin de phrâſe, dont le geſte brilloit d'une vivacité plus préſomptueuſe que raiſonnable, qui pouſſoit la délicateſſe juſqu'aux eſpaces imaginaires, qui la perdoit de vue & la feſoit perdre aux autres ; & qui, malgré le néant ſur lequel il parloit, trouvoit le ſecret de ne point tarir ſon diſcours.

Notre vieillard étoit un bon-homme que la ſuite de la converſation nous fit connoître pour Financier ; le grand commerce qu'il avoit avec l'argent, lui donnoit des idées communes, mais aiſées & familieres : il badinoit beaucoup avec la

jeune fille; son discours étoit goguenard: un peu d'amour, que lui inspiroit sa voisine, y repandoit un air de tendresse surannée, mais risible & divertissante.

A mon égard, j'étois tel que vous sçavez; je ne ferai point mon portrait, il seroit ou trop beau ou trop froid; car les hommes sur eux-mêmes, grâce à l'amour-propre, ne sçavent pas saisir le point de justesse, & l'on aime bien mieux en dire infiniment moins, que de n'en pas dire trop; ou bien en dire trop, que de n'en pas dire assez. Revenons à nos personnages.

La conversation sur l'Amour étoit fort échauffée, quand, par l'imprudence des Cochers, qui vuidoient derriere nous une bouteille de grais, nos chevaux, sans guides, enfilerent un chemin plein d'un limon gras, où les malheureux animaux s'enfoncerent aussi-bien que les roues de la pesante voiture qui resta comme immobile. Les Cochers s'apperçurent de l'arrêt des chevaux; ils s'approcherent avec des *dia*, *hue*, & maints claquements de fouet: les chevaux avertis s'efforcent, suent & se renfoncent davantage: les Cochers épuisent, enrouent leur alteré gosier, fouettent comme des Chartiers; inutiles efforts: déjà les chevaux souffrent, reniflent; nos Phaétons jurent, & rien ne

s'avance ; nous descendons de carrosse ; ils redoublent & les coups & les jurements, & la Bastille n'est pas plus ferme sur ses fondements, que nos roues le sont sur la funeste boue.

Cependant la nuit chasse le jour ; il nous reste encore deux lieues à faire ; bientôt nous ne voyons plus goute ; les Cochers n'ont plus de ressource que le ciel, qu'ils implorent trop tard, & qui ne les écoute pas, à cause du mélange affreux & continuel qu'ils font de vœux & de jurements ; enfin tout espoir est perdu de déraciner la machine immobile : quel parti prendre ? Il s'en présente deux, le premier est de se coucher sur l'herbe sans souper, le second de gagner à travers champs, buissons, fossés, marais & boues, un petit Village composé de quatre ou cinq chaumieres dont on entend les cloches percer modestement les airs ; ce dernier parti semble le moins mauvais. Quelle chûte, grand Dieux ! de la conversation la plus aimable, à cette triste extrémité ! Amour ! Amour ! voilà ton portrait ; tu nous séduis par de doux commencements ; mais toujours d'affreuses catastrophes sont le nœud des appas flatteurs dont tu nous as trompés.

Pardon, mon cher, si j'interromps ma narration par cette parenthese ; mais notre situation alors

étoit si triste, que le simple portrait que j'en fais m'en inspire encore des réflexions mélancoliques.

Nous nous déterminons donc à gagner le petit Village; le seul Postillon reste pour garder le carrosse, & le Cocher nous suit pour amener des chevaux qui devoient aider les nôtres à se débarrasser des boues.

Cette aventure inspira à la Dame, dont le hasard alors me donna la conduite, mille imprécations contre le sort; mais il me sembloit qu'elle étoit ravie d'avoir occasion de placer ces imprécations. Comme j'avois pénétré son caractere, vous pouvez vous imaginer que je m'y conformai, & que je lui répondis d'un langage assorti au sien. Nous marchions avec peine; les ronces & les épines nous accrochoient de temps en temps; quelquefois l'eau du fossé nous surprenoit jusqu'aux jambes; pour guide nous avions le Bel-esprit, qui, par un enthousiasme d'imagination, né de la fatalité de notre situation, tâchoit de nous dérober la fatigante attention que chacun de nous donnoit à ses maux. A mon égard j'entretenois, comme je vous ai dit, la Dame d'un style tendre, merveilleux tout ensemble & grand; & cette conformité dont j'usois avec ses idées, lui arrachoit, malgré elle, les réponses les plus

comiques, par le tour doux & fier qu'elle leur donnoit: c'étoit dommage que cette petite teinture romanesque se répandît dans tout ce qu'elle disoit, car je lui remarquai beaucoup d'esprit.

Pour notre vieillard, il donnoit la main à la jeune Demoiselle, qui rioit de tout son cœur de l'embarras où nous étions tous; plus il s'offroit de difficultés pour parvenir jusqu'au Village, plus la friponne avoit de joie, & sa malice s'accordoit fort bien avec celle du hasard. Le vieux Financier par complaisance tâchoit de rire aussi, mais nous l'entendions souffler de vingt pas, & faire un hélas! à chaque pied qu'il tiroit de la boue. A force de marcher, enfin nous arrivâmes au petit Village; un Cabaret, dont l'Enseigne étoit un guenillon, nous servit de retraite. Notre Hoteſſe (car il n'y avoit qu'une Veuve) ne sçavoit que penser en nous voyant; si elle avoit sçu la Fable, peut-être nous eût-elle pris pour des Immortels qui voyageoient; notre Cocher la mit au fait au moment que son étonnement la rendoit comme immobile. *Auriez-vous, par un bon souper, de quoi nous consoler de nos malheurs*, lui dit le Bel-esprit, d'un ton bruyant? *Hélas! Messieurs*, répondit la bonne-femme, *j'ai du lard, du lait caillé & des pommes cuites au four, avec une demi-*

douzaine d'œufs. Quoi! répliqua-t-il, *point de poulets, point de dindons? Non, Monsieur; il y a dans le pré voisin une demi-douzaine de petits poussins qui sont avec la poule & le coq; voilà tout*, dit-elle; *mais je vous donnerai de l'excellent vin de Brie. Il ne manquoit plus que cette liqueur*, s'écria notre Bel-esprit, *pour achever le tableau de notre misere.*

Après ces mots, la bonne-femme, assistée de huit ou dix enfants & de sa vachere, nous conduisit dans une chambre à deux lits, tapissée d'images roussies, meublée de bancs & d'escabeaux; on y voyoit une grande cheminée décarrelée; on se hâta de nous faire du feu, qui s'alluma au vent des enfants, de la mere & de la vachere, qui tous, les genoux à terre, tâchoient, à force de s'enfler les joues, de suppléer au défaut des soufflets. A vous dire le vrai, mon cher, ils allumerent le feu, & le vent fut si prodigué, que toute la compagnie en eut une part dont nous nous serions fort bien passés.

Après quoi, tous huchés sur des bancs ou escabeaux, nous commençâmes des plaintes contre le sort, qu'un service de lard jaune dans un plat de terre ébreché, interrompit. Ce service étoit suivi de cinq assiettes de bois, dont on nous dis-

tribua à chacun une; deux enfants morveux & échevelés nous apportoient ces mêts. *Mangez, mangez toujours, Messieurs*, nous dirent-ils après; *notre mere vous frit des œufs avec de la ciboule; Jacot va vous apporter du caillé & des pommes cuites, avec un pot plein de vin.*

A peine avoient-ils promis ce second service, qu'effectivement Jacot arriva, chargé du caillé, des pommes & du pot de vin : il succomboit presque sous sa charge ; il roula une pomme à terre du plat où elles étoient; les enfants la ramassèrent avec vitesse, & la remirent dans le plat avec les autres, barbouillée de cendre & de poussiere.

La Dame, auprès de qui j'étois, mouroit de soif, & demanda un verre ; aussitôt un de nos valets partit, qui revint chargé de trois gobelets de terre à qui le vin avoit fait une croûte de tartre au-dedans. *Ah!* dit alors la Dame, *je ne boirai jamais là-dedans, le cœur me bondit. Ma foi, Madame*, lui dis-je, *je vous offre mon chapeau, si vous le trouvez moins rebutant. Ah!* répondit-elle, *Monsieur, je vous avoue que je le préfere.* Aussitôt dit, aussitôt fait : j'allai d'abord rincer mon chapeau; & lui fesant prendre la figure qu'il falloit pour le faire servir de tasse, je le présentai à la Dame, plein d'eau. Cette ma-

niere de boire originale, fit rire la compagnie; la Dame après avoir bu, en rit elle-même, & la bonne humeur enfin succéda à la tristesse où nous avoit mis la pauvreté du gîte.

J'oublie de vous dire que les œufs frits avec de la ciboule arriverent; mais ce mêts succulent fut réservé pour les Dames, elles en souperent. Notre repas ne fut pas long; les enfants vinrent desservir, & mangerent en chemin le reste des mêts que notre appétit avoit respectés.

Nous nous approchâmes auprès du feu; le Cocher entra, qui nous apprit que deux de ses chevaux étoient malades, qu'une des roues du malheureux carrosse étoit rompue, & que nous ne devions nous attendre à partir qu'à quatre heures du matin, parce que le Postillon qu'il avoit envoyé à la Ville prochaine, pour remédier à tous ces accidents, ne devoit être de retour qu'à cette heure; il étoit alors approchant onze heures du soir, c'étoit encore cinq grandes heures qui nous restoient à attendre. L'aspect des lits étoit un vrai remède contre le sommeil; il ne tenta pas un de nous; notre aventure étoit si plaisante, qu'elle nous avoit égayés; notre vieillard Financier étoit auprès de la jeune Demoiselle qui n'avoit pu l'éviter; j'étois entr'elle & sa mere, &

notre Bel-esprit fesoit le coin : l'amoureux vieillard se tuoit d'inventer des compliments glacés pour la jeune Demoiselle ; à l'entendre parler, eût-il été dans le fumier jusqu'au cou, son bonheur auroit encore été trop grand, s'il avoit eu cette jeune fille auprès de lui : son amoureux & burlesque langage nous remit insensiblement à la conversation que nous fesions dans le carrosse ; & le peu d'apparence que nous pussions dormir, me fit imaginer une sorte d'amusement qui pouvoit nous conduire jusqu'au moment du départ. Je proposai à la compagnie, pour nous divertir, d'inventer un Roman que chacun de nous continueroit à son tour. Je le commencerai, dis-je, si l'on veut ; Madame continuera, Mademoiselle sa fille après, & les deux autres Cavaliers acheveront. Mon imagination réveilla celle du Bel-esprit, qui, charmé d'avoir de quoi briller, applaudit à ma proposition ; la Dame y consentit d'autant plus volontiers, qu'elle étoit assez conforme à son goût ; la jeune Demoiselle dit en riant qu'elle tiendroit bien sa partie, & qu'elle s'attendoit à nous bien faire rire ; & le vieillard amoureux, en se tournant de son côté, lui dit que, l'amour fesant le sujet d'un Roman, il ne pouvoit manquer de réussir, puisqu'on étoit au-

près d'elle. Au reſte, dis-je, comme il ne s'agit ici que de nous réjouïr, rendons l'Hiſtoire divertiſſante ; & pour cela, j'imagine un ſujet qui pourra fournir des traits aſſez plaiſſants ; chacun à ſon tour pourra continuer le Roman ſuivant ſon goût ; il ſera ſuſceptible de comique, de tendre, de merveilleux, & même ſi l'on veut, de tragique. C'eſt bien dit, répondit la Dame ; car chacun a ſon caractere. Morbleu ! répliqua le Financier, il eſt bien fâcheux que le plaiſir de nous réjouïr par une invention plaiſante ne ſoit pas joint à celui d'avoir du moins de quoi nous rafraîchir agréablement. Monſieur, me dit-il en continuant, vous avez imaginé le Roman pour nous amuſer, & moi j'imagine quelque choſe pour boire & pour manger ; car franchement, il y a loin d'ici à quatre heures du matin : nous avons beſoin d'eſprit & d'attention, & l'un & l'autre nous manqueroient peut-être, faute d'avoir de quoi faire digeſtion. Oh ! c'eſt à quoi j'ai ſongé. Ah ! Monſieur le Financier, dit le Bel-eſprit alors, vos pareils ne connoiſſent pas la diette. Ils ont raiſon, répondis-je, & tous les hommes, généralement parlant, ne ſe remuent que pour ne la point connoître. Je conviens, dit le Financier, que nous ne l'aimons gueres, & en revan-

che nous connoiſſons bien ſon contraire; mais il ne s'agit pas de cela, revenons à ce que j'avois imaginé.

Or, Meſſieurs, je penſe, pour l'honneur du Village, que dans ces lieux il y a une Égliſe, & par conſéquent un Curé; peut-être ce Curé a-t-il chez lui quelque choſe de bon, & que ſon vin eſt meilleur que le nôtre: mon ſentiment eſt donc que nous allions le trouver, un de ces Meſſieurs & moi, que nous lui expoſions l'extrémité fâcheuſe dans laquelle nous ſommes, & que... Ah! c'eſt bien dit, s'écria le Bel-eſprit, en l'interrompant, nous irons quêter enſemble: je lui parlerai de ces Dames, des boues & des crottes qu'elles ont été obligées de traverſer, du pitoyable état de leurs bas & de leurs ſouliers, après quoi je citerai notre repas; je mettrai la nappe ſur une table ſoutenue de quatre trettaux; j'y expoſerai les triſtes mêts dont notre mortelle fatigue a été allégée, & je lui peindrai notre conſternation d'une maniere ſi touchante, que les larmes en viendront aux yeux du bon Curé & de ſa Ménagere: & fiez-vous à moi, je promets de mettre à profit la compaſſion pour nous.

Là-deſſus le Bel-eſprit, ſans attendre qu'on lui répondît, prit le Financier pas le bras, & ils deſ-

cendirent enſemble, éclairés d'un peu de paille qu'un fils de l'hoteſſe portoit devant eux. La Villie du Bel-eſprit nous parut inutile; il étoit onze heures du ſoir, & il n'y avoit point d'apparence que le Curé d'un petit Village ne fût pas à ces heures à ronfler dans ſon lit; à moins que, contre l'ordinaire, la lecture ou l'étude ne fît veiller celui-ci : mais le haſard, qui nous avoit maltraités, en cette occaſion nous fut favorable. Le Financier & le Bel-eſprit trouverent Monſieur le Curé encore à table avec deux Bourgeois de ſon Village; le nombre des bouteilles qu'ils avoient déjà vuidées, les avoit mis dans une ſituation d'eſprit très-réjouie. Ils ſe divertiſſoient en honnêtes gens, éclairés d'un chandelier de deux pieds de haut, dont ils mouchoient de temps en temps la chandelle avec leurs doigts; ils étoient au deſſert, compoſé d'un gros morceau de fromage, dont l'odeur un peu forte avertiſſoit de loin de quelle ſorte de mêts on ſe régaloit dans la chambre. Nos deux députés ſurprirent la gouvernante de Monſieur le Curé, qui, dans ſa cuiſine, frottoit ſon pain d'une grande couenne de lard qu'elle tenoit entre ſes mains. C'étoit une fille d'environ ſoixante ans, qui s'étoit miſe depuis dix années chez Monſieur le Curé, pour trouver dans

la regle de sa maison un port assûrré contre les tentations du mariage : à droite elle avoit un escabeau qui lui servoit de table, où elle mettoit son lard & son pain, quand elle avoit mordu une bouchée de l'un & de l'autre ; à gauche étoit un banc d'environ trois pieds, chargé de l'attirail de son humble toilette : attirail composé de deux gros peignes, dont l'antiquité & les cheveux avoient entierement changé la couleur jaune en noire.

Ce fut-là l'état où la surprirent nos députés. Elle mangeoit successivement & se peignoit pour se coiffer de nuit ; ses cheveux étoient alors épars. Au bruit qu'ils firent en frappant à la porte, elle les rassembla tous avec un lien moitié ruban, moitié corde ; trois ou quatre épingles de fer ou de laiton qu'elle tenoit entre ses dents, autant à ses doigts, furent perdues par la frayeur que lui causerent nos indiscrets frapparts, qui venoient à heure indue effaroucher sa modestie. *Qui est-ce ?* s'écria-t-elle d'une voix embarrassée. *Ce sont d'honnêtes gens*, lui répondit le Bel-esprit, *qui voudroient bien parler à Monsieur le Curé. Si c'est d'honnêtes gens*, répliqua-t-elle, *Dieu le veuille. Eh ! que lui voulez-vous ? Nous le dirons mieux*, dit-il, *quand vous nous aurez ouvert. Oh ! vraiment*,

ment, répondit elle, *on n'entre point ici comme dans une grange; attendez à la porte, je m'en vais faire descendre Monsieur le Curé.*

Elle partit après ces mots pour monter à la salle des conviés. Elle entre; un des buveurs, sans attendre qu'elle parlât, en se hâtant de rincer son verre, avec un coin de sa serviette, le lui présenta plein de vin, & lui dit: *Dame Nanon, tenez, morbleu! mettez-vous cela sur la conscience, cela vaut mieux qu'une médecine.* Dame Nanon ouvroit la bouche pour informer Monsieur le Curé de ce qui se passoit, quand le verre de vin, présenté si galamment, la lui referma pour boire. *Grand bien me fasse & à vous aussi*, dit-elle, en le rendant à Maître Mathurin, qui étoit le nom de celui qui lui avoit donné à boire. Quand le verre fut rendu, Dame Nanon prononçoit les premiers mots de son discours, lorsqu'un morceau de pain & de fromage lui fit encore tendre la main & l'arrêta. *Ce n'est pas le tout que de l'huile*, lui dit un certain Maître Blaise, qui lui fesoit ce présent, *il faut du coton aussi, Madame Nanon.* Cependant notre Bel-esprit & le Financier attendoient impatiemment l'arrivée de Monsieur le Curé: personne ne venoit; ils frappent à tour de bras, & si violemment, que l'allarme est portée

jusqu'à la salle des conviés. *Que signifie cela, Nanón?* dit Monsieur le Curé. *Ah! par ma foi,* répondit la gourmande, *j'avois oublié mon message: ce sont des gens qui ont une voix d'homme, & qui veulent vous parler, Monsieur le Curé. Que veux-tu dire? qui ont une voix d'homme*, répliqua le Pasteur, qui ne comprenoit rien à cette façon de parler. *Eh! oui*, répondit Nanon; *dame! je ne sçais pas au vrai si ce sont des hommes, mais ils parlent de même. Parguienne! c'est peut-être des Esprits*, dit Maître Blaise; *descendons pour les entendre, mais ne leur parlons pas. C'est bien pensé*, répliqua le Curé. *Marchons par prévoyance*, dit Mathurin: *où est le bénitier, pour à celle fin que je m'en seigne? Allez, allez*, répondit le Pasteur, d'une voix que le bon vin rouge rendoit animée & courageuse; *je ne crois pas aux Esprits, & j'ai là-haut des livres dans mon grenier, qui disent de belles choses là-dessus, dont je ne me souviens pas; mais n'ayez point de peur avec moi; quand il y en auroit vingt régiments à ma porte, je sçaurois bien leur tenir tête; ils ne se jouent pas à nous.*

Après ces mots, en entendit frapper encore; *palsangué!* dit Mathurin, *il y a quelque chose là-dessous qui n'est pas naturel; les livres de votre*

grenier ne sçavent pas tout, Monsieur le Curé; car, marguienne! nous allons voir quelque chose de surprenant. Chut, Maître Mathurin, dit le Pasteur; *ne babillez pas tant, & suivez Nanon, qui va prendre le chandelier pour nous éclairer, Maître Blaise ira après vous, & je marcherai derriere. Oh!* dit Blaise, *ce n'est pas ici à la Procession, c'est bien une autre histoire, montrez-nous le chemin, puisque vous êtes si hardi. Voyez donc*, dit alors Dame Nanon, *vous êtes tous deux bien drôles; quand les Esprits vous emporteroient avec eux, il n'y auroit pas grand mal, le Village n'en seroit pas plus malade; mais la personne de Monsieur le Curé est de consequence. Oh! de consequence tant qu'il vous plaira*, dit brusquement Blaise, *il n'y a consequence qui tienne; pargué! la peau de Monsieur le Curé n'est pas d'une autre étoffe que la mienne, sauve qui peut; & la, la*, dit bénignement Maître. Mathurin, *ne vous fâchez point tous deux, je m'en vais vous accorder; descendons tous à la fois, & quand nous serons en-bas, Dame Nanon ira toute seule parler à ceux qui frappent, au travers la porte; cela est raisonnable. Dame Nanon, vous êtes vieille: on n'aura pas tant de regret à votre vie qu'à la nôtre, qui sommes plus jeunes; à cette heure on doit aimer*

son prochain, & faire quelque chose pour lui, quand on n'est plus bon à rien. Par Saint Jean & son Chef, répliqua Dame Nanon courroucée, *je suis bonne encore à vous torcher le musiau du chandelier que je tiens; voyez donc l'impertinent! je ne suis plus bonne à rien! vous n'avez qu'à y revenir, comme à ce matin, nous conter des contes d'amour pour me mettre à mal; si je ne prends un manche à balay pour vous rabattre votre caquet, je veux n'être bonne qu'à pendre au plancher comme un lard. Oh! par la sanguienne, la comparaison n'est pas mauvaise*, dit Mathurin, *vous n'êtes pas aussi grasse qu'un lard, mais vous êtes bien aussi rance. Monsieur le Curé*, s'écria Dame Nanon, qui se piquoit de beauté; *tenez, si vous ne mettez dehors ce cocu-là, je m'en vais ouvrir la porte aux Esprits, en arrivera ce qui pourra. Tout beau, tout beau*, dit alors gravement le Curé, qui avoit toutes les envies du monde de prendre feu pour sa gouvernante, mais que l'argent, qu'il vouloit emprunter de Mathurin, retenoit dans le respect. *Tout beau, nous voilà proche Pâques; ne faites point de scandale, je m'en vais descendre le premier, & vous me suivrez, si vous voulez.*

A peine eut-il prononcé ces mots, que le bruit

recommença à la porte, mais bien plus fort qu'on ne l'avoit encore entendu ; on se hâta donc de descendre dans la cuisine ; le Curé approcha de la porte, & les autres se tinrent un peu éloignés ; *à qui en voulez-vous ?* dit le Curé au travers de la serrure ? *Eh ! morbleu !* dit le Bel-esprit, que le retardement de Dame Nanon avoit impatienté ; *à qui nous en voulons ? on devroit du moins congédier les gens ou leur ouvrir, sans les faire attendre aussi long-temps ; faites-nous parler à Monsieur le Curé. Qu'est-ce que vous lui voulez*, répliqua le Pasteur toujours au travers de la serrure ? *Nous lui voulons dire un mot*, répondit le Financier ; *ouvrez. Parlez, parlez toujours*, dit le Curé ; *pour un mot ce n'est pas la peine d'ouvrir la porte. Parbleu !* s'écria le Bel-esprit, *voilà un obstiné portier ! dis-nous où est le Curé ? Qu'en voulez-vous faire*, répliqua le Pasteur ? *Qui êtes-vous ? êtes-vous d'ici ? voyagez-vous ? demandez-vous l'aumône ? on va vous jetter du pain par la fenêtre. Il n'y a pas moyen*, dit le Financier, de satisfaire à tant de questions à la fois. *Mais, Monsieur le portier, connoissez-vous tous les petits enfants de votre Village ? Belle demande ! je les connois tous par leur nom de baptême*, dit le Curé. *Monsieur le*

Curé connoît tous les Paroissiens, s'écria là-dessus Dame Nanon de loin ; *les grands-peres, les oncles, les cousins, les filles, les neveux, les femmes grosses, voire même celles qui ne le sont pas, les enfants ; il n'y a que ceux qui ne sont pas encore venus au monde dont il ne sçait pas le nom. Cela n'est pas difficile à croire*, répondit le Financier, qui avoit donné ocasion à des réponses aussi originales ; *vous allez bientôt sçavoir qui nous sommes ; approchez, notre conducteur*, dit-il alors au petit garçon de leur Hotesse qui les avoit éclairés ; *dites aussi au travers de la serrure qui nous sommes ; vous aurez plus de crédit que nous pour faire ouvrir la porte* : le petit garçon s'approcha, il avoit fort bien reconnu la voix du Curé. *Oh ! oh ! parlez donc, Monsieur le Curé*, dit-il ? *Quoi ! c'est toi, Jacot*, lui répondit le Pasteur ? *Eh ! oui, c'est moi-même*, dit Jacot ; *ces Messieurs sont de braves gens, au moins ; dame ! ils sont venus souper chez nous ; c'est que leur carosse est tombé dans la boue ; leurs chevaux sont estropiés itou ; il y a encore deux femmes de leur compagnie qui sont restees chez nous, & qui se chauffent auprès du feu ; les Dames sont bien jolies & bien habillées, & les hommes sont dorés comme une chasuble ; ils ont mangé une omelette, du lard, des*

pommes cuites, & un pot de notre vin qu'ils ont bu; & vous n'avez qu'à leur parler, ils vous diront bien eux-mêmes ce qu'ils veulent; car ils ne verront bientôt plus clair; je les conduis avec de la paille que j'ai pris sous le lit de notre mere, & la voilà qui finit; je m'en vais la jetter par terre, quand elle commencera à me brûler les doigts. Eh! tenez, tout en parlant, je ne l'ai plus; ouvrez, Monsieur le Curé. Es-tu bien sûr de ce que tu dis, répondit le Curé? *Tenez, Monsieur le Curé,* répliqua Jacot, *j'en suis aussi sûr que je suis sûr d'avoir vu ce matin le renard qui emportoit une de vos poules dans votre verger; je lui ai jetté des pierres, mais il étoit bien loin. La peste soit de la poule & du renard! le loup nous croquera, nous,* dit le Bel-esprit, *si Monsieur le Curé nous laisse-là. Je m'en vais ouvrir,* répondit le Curé; & puis s'adressant à Dame Nanon; *voilà ce que c'est,* lui dit-il, *que de n'avoir point de soin; je vous rabattrai cette poule-là sur vos gages. Allez, allez, Monsieur le Curé,* dit Nanon, *c'est un petit menteur, le compte de vos poules y est, s'il en manque une, je veux devenir coq; mais c'est que l'autre jour je donnai trois ou quatre taloches à ce petit fripon-là, parce qu'il jettoit des pierres sur les tuiles de notre maison. Vous en*

avez menti, respect Monsieur le Curé, dit Jacot, *c'etoit votre petit neveu qui avoit cassé une de vos vitres, & vous me battites à sa place.*

Par charité, *dit alors le Bel-esprit*, Monsieur le Curé, veuillez nous ouvrir, & puis après, Dame Nanon & Jacot auront tout le loisir de vuider leurs procès. Allons, allons, dépêchez-vous de donner la clef, *dit alors le Curé à Dame Nanon*. La voilà, *répondit-elle* : ôtez-vous que j'ouvre, pour que je donne un soufflet ou deux à ce petit bâtard-là. A ces mots, que le petit bâtard entendit, elle ouvrit, mais il s'enfuit. Le Bel esprit & le Financier embrasserent Monsieur le Curé qui leur tendoit les bras, pour leur demander pardon du long temps qu'on avoit été à leur ouvrir. Nous sommes trop bien traités, *dit le Bel-esprit*, pour des gens qui viennent demander des grâces l'argent à la main. Cependant, là-dessus il fit le détail de notre aventure, exposa le maigre repas que nous avions fait, & sçut si bien persuader Monsieur le Curé & sa gouvernante, que son discours, soutenu d'un écu qu'il tenoit en main, & dont on voyoit bien qu'il alloit payer ce qu'on lui donneroit, que son discours, dis-je, eut tout l'effet qui fut possible.

Monſieur le Curé redoubla ſes honnêtetés, & l'on étoit encore dans la cuiſine à ſe gracieuſer de part & d'autre, lorſqu'un neveu du Paſteur (car ils ont tous ou neveu ou nièce,) arriva: ce neveu venoit de ſouper de chez un des Confreres de ſon oncle, dont la Paroiſſe étoit à un quart de lieue de la ſienne; c'étoit un jeune homme d'environ vingt-deux ans, il avoit aſſez bien fait ſes études; & malgré l'éducation champêtre qu'on lui avoit donnée, au travers de la groſſiereté qu'elle avoit pu lui inſpirer, on remarquoit briller en lui une diſpoſition d'eſprit excellente, que n'avoit pu étouffer l'habitude de vivre avec des Payſans: entr'autres choſes, il avoit lu des Romans & aſſez d'autres livres. Il fut ſurpris, à ces heures, de trouver des étrangers chez ſon oncle. Ce bon Curé le mit au fait, en bredouillant trois ou quatre mots; le Bel-Eſprit & le Financier acheverent le diſcours que le Curé n'avoit fait qu'ébaucher. Ce jeune homme, qui avoit bu ſuffiſamment pour être gaillard, anima davantage ſon oncle à donner à ces Meſſieurs ce qu'il avoit chez lui de meilleur; il accabla nos députés de compliments, d'un tour original, & cependant ſpirituel; il ſe convia même de ſon

chef pour les aider à manger ce qu'ils alloient emporter.

Déjà lui-même il court remplir deux bouteilles de vin exquis; je dis exquis; car c'est la vérité; & si les mêts en bonté avoient égalé le vin, notre chere eût été excellente; mais un morceau de beurre très-frais, de la stokfiche aussi bonne que de la stokfiche le peut être, & cinq harengs sorets furent toute la ressource que nous trouvâmes dans l'inanition dont n'avoient pu nous tirer les mêts de notre auberge. Cette petite provision fut donc apportée dans la chaumiere où nous étions: le Financier en rendit en argent la valeur à dame Nanon, malgré la noble défense de rien prendre, que lui fesoit à grands cris Monsieur le Curé, qui, dans les convulsions obligeantes qu'il se donnoit pour empêcher sa gouvernante de prendre cet argent, eut le bonheur ou l'adresse de se tourner si souvent de maniere que le Financier donna ce qu'il voulut à dame Nanon, sans que le généreux Curé pût en être le témoin.

L'argent donné, l'obligeante contestation fut pacifiée. Ne querellons plus, Monsieur le Curé, *lui dit le Bel-Esprit*; allons, il ne s'agit plus de cela: faites-nous seulement l'honneur de venir

manger votre part de ce que nous emportons chez notre Hoteſſe ; vous y trouverez deux très-aimables femmes, à qui certainement vous vous ſçaurez bon gré d'avoir procuré de quoi ſe dédommager du mauvais repas qu'elles ont fait. Venez. Non, Meſſieurs, *répartit le modeſte Paſteur*: je ſuis ravi d'avoir pu vous obliger en quelque choſe, vous ferez encore bien mauvaiſe chere: mais je vous donne ce que j'ai chez moi de meilleur. A mon égard, il eſt trop tard; je dois un bon exemple à mes Paroiſſiens, & il ne ſeroit pas ſéant de ſortir à l'heure qu'il eſt pour boire & aller voir de belles Dames : nous devons nous autres avoir l'honneur & la Religion en recommandation; mais je vous laiſſe mon neveu que je charge d'aſſurer ces Dames que c'eſt bien malgré moi que je ne vais pas les ſaluer. Nous ne vous preſſons pas davantage, *répliqua le Bel-Eſprit*, puiſque Monſieur votre neveu vient avec nous, & nous vous quittons, pour vous donner la liberté de vous coucher : adieu, Monſieur. Après ces mots, le Financier & le Bel-Eſprit prirent fort honnêtement congé de Monſieur le Curé, qui ſe reſſouvint, quand ils furent éloignés de quelques pas, qu'il avoit apperçu le Financier préſentant quelque choſe à dame Nanon. Appa-

remment qu'ils vous ont donné de l'argent, *dit-il* à la gouvernante, qui s'attendoit peut-être à prendre ce que la générosité de nos députés leur avoit fait donner de trop sur la marchandise achetée; donnez, donnez, *ajouta-t-il*, puisque le voilà, le voilà. Dame Nanon, que ce compliment précipité surprit, rendit en rechignant le prix de la marchandise. Tenez, vous êtes aussi pressé qu'une femme qui accouche, *lui dit-elle*; & après ces mots, elle ferma la porte avec une rudesse & une méchante humeur que lui inspiroit le petit gain manqué.

Cependant, déjà nos gens arrivent à l'auberge; le neveu du Curé leur accourcit le chemin par mille chansons burlesques dont il les amusa, son chant que nous entendîmes d'en-haut, & la voix de nos Messieurs qu'il avoit priés de faire chorus, nous annoncerent de bonnes nouvelles. *Allegre, allegresse*, dit le Bel-Esprit en entrant, & en présentant le neveu du Pasteur : *Mesdames, je vous apporte du nectar pour boire, & de la marée pour manger. Vite, vite, alerte, notre hotesse; une poële pour frire notre marée, un plat pour mettre les harengs sorets, & l'huile de Provence que je possede.* Heureuse idée, saillie impayable qui a fait penser au digne Curé de ce Village!

c'eſt un homme charmant, il donne ſon bien pour rien, il faut que dame Nanon ſa ſervante en prenne l'argent pour lui. Meſdames, à propos de Monſieur le Curé, je vous en amene le neveu; nous devons tous le regarder comme de l'or: ſon oncle, lui, ſes neveux à lui; ſes fils, quand il en aura, les fils de ſes fils & toute ſa race: car c'eſt à un perſonnage de cette race que nous devons ce ſoir la joie où nous voilà, le plaiſir que nous aurons, & la fin de notre appétit, que je vous ſouhaite, Meſdames, toutes les fois que vous aurez faim. La peſte! dis-je alors au Bel-Eſprit, la ſaillie qui vous a conduit chez ce Curé, n'eſt pas un coup de haſard: vous y excellez.

A peine achevois-je ces mots, que le neveu du Curé s'approcha des Dames avec une perruque de côté & des révérences dont la longueur recula & fit tomber toutes les chaiſes ou eſcabeaux qui ſe trouverent en ſon chemin. C'eſt une occaſion bien fortunée pour moi, leur dit-il, que d'avoir le bonheur, mes charmantes Dames, de vous marquer combien je me réjouis de ce que mon oncle vous envoye à ſouper; ſi l'on pouvoit vous faire faire auſſi bonne chere que le méritent votre beauté & vos charmes, au lieu

de harengs & de ſtokfiches que j'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien que je vous préſente, vous verriez des lievres, des perdrix, des canards ſauvages & des bécaſſes, ſi c'étoit la ſaiſon : mais au défaut de tout ce gibier, dont la bonté ne ſeroit pas encore auſſi excellente que vos attraits ſon charmants au ſuperlatif, veuillez, belles & agréables Dames, accepter ce que je vous offre, non pas comme une choſe digne de vous, mais comme une choſe enfin..... Si elle n'eſt digne de nous, *dit la jeune Demoiſelle en l'interrompant*, elle eſt digne de notre appétit. Sans doute, *continua la mere*, nous vous avons toute l'obligation poſſible, Monſieur, & à Monſieur le Curé, & c'eſt obliger infiniment, que de donner tout ce qu'on a. Ah! ma belle Dame, *répliquoit le neveu formaliſte*, l'obligation dont vous parlez n'eſt pas une obligation. Oh! mon cher Monſieur, *dit le Bel-Eſprit en lui coupant le ſifflet*, vous avez ſoupé, vous ne demandez qu'à jaſer : mais que nous vous ayons l'obligation de vous mettre à table avec nous ſans façon, pour que nous mangions, car la ſtokfiche eſt faite, & les harengs ſorets ſont prêts. Puiſque vous voulez bien, Monſieur, & les Dames auſſi, *dit-il*, que j'aie l'honneur de boire avec vous, je m'en vais

prendre place ; je souhaiterois que ce que j'ai mangé fût sur la table, vous feriez bonne chere, & l'honneur..... Trève, trève d'honneur, *dit la jeune Demoiselle*, nous vous sommes obligés des mets que vous nous souhaitez ; mais ils sont mieux où ils sont que sur la table : mangeons toujours. Notre Campagnard voulut répliquer, mais le Bel-Esprit, en s'asseyant lui-même sur le coin d'un banc, lui ferma la bouche, tout le monde se mit à manger. Je ne vous dirai point tous les discours plaisants dont notre Campagnard nous entretint pendant le repas ; tout ce que nous remarquâmes de plus en lui, ce fut l'attention qu'il se donnoit pour avoir une propreté qui lui déroba la moitié des morceaux qu'il auroit pu manger : la symmétrie guindée dont il régloit tous les mouvements de ses mains & même de sa bouche, me donna plus d'une fois envie de rire ; je lui servis sur son assiette un morceau de stokfiche, qu'il prit bien proprement & remit dans le plat, en ajoûtant que son assiette n'avoit point la galle, & qu'il étoit saoul. Un moment ensuite, il demanda à boire ; & après avoir salué toute la compagnie, l'un après l'autre, avec un salut de tête & de chapeau qu'il adressoit à chacun de nous,

il but, son chapeau toujours à la main; &, après avoir bu, il fringua son verre qu'il fit remplir de vin, & me le présenta, *disoit-il*, en revanche du morceau que je lui avois servi; je ne suis que de la campagne, *ajouta-t-il*, mais je sçais la civilité du monde: je vais tous les ans à la foire de notre Ville.

Malgré tous ces compliments originaux, on ne laissoit pas de voir dans la suite des discours, de cet homme, qu'il avoit cependant de l'esprit. Bref, le repas finit, l'excellent vin du Curé étouffa le souvenir de nos malheurs; le bois ne manquoit point au foyer, il régnoit dans l'air, un dégré de froid assez raisonnable pour sentir toute la douceur du feu; & pour n'être point incommodés, nous nous mîmes dans une situation d'esprit gaillarde. Le Bel-Esprit n'oublia point la proposition que j'avois faite d'inventer un Roman in-promptu; nous convînmes de commencer dès le moment même; notre Campagnard loua fort l'invention que j'avois trouvée, & fit là-dessus un discours long & embrouillé, où il amena le mieux qu'il put de quoi prouver qu'il avoit du goût; & que nous aurions en lui un bon juge. Je crus, dans ce verbiage remarquer

qu'il avoit envie d'être de la partie, & comme il ne pouvoit que la rendre encore plus divertissante, par l'originalité avec laquelle il traiteroit son sujet, je lui proposai d'être des nôtres. Il rejetta mon compliment d'abord avec beaucoup d'humilité; je repartis, il se rendit enfin avec un air de confiance pour lui même qui caractérise ordinairement les ignorants. Je compris que notre petite compagnie se promettoit un plaisir bien nouveau de l'addition que le Campagnard feroit à notre Histoire; nous ne perdîmes point notre sujet de vue; c'étoit l'amour : & chacun, après avoir pris à son tour un gros bâton qui nous servoit de pincettes, & remué des tisons qui étoient bien, je commençai ainsi de l'aveu de tout le monde; & par droit d'avis, peut-être, mon cher, aurez-vous trouvé trop long le sujet qui conduit à notre Histoire; mais le sujet est une petite Histoire aussi; & comme je n'ai eu dessein que de vous divertir, peu m'a dû importer que ce soit, ou par le sujet ou par l'Histoire. Revenons au fait : car le Bel-Esprit pétille de curiosité de m'entendre entamer matiere, & d'envie de la continuer; le Campagnard ouvre de grands yeux, avec un silence respec-

tueux pour la partie ſpirituelle à laquelle il eſt aſſocié ; la Dame, par des yeux languiſſants, m'an-nonce qu'elle eſt impatiente de ſentir quelq[illegible]e ſituation touchante; la jeune Demoiſelle mo[illegible]tre un empreſſement vif & naturel, excité ſans [illegible]oute par le nom d'amour, dont l'idée la réjouit[illegible], & le vieillard....... & le vieillard tient un v[illegible]rre de vin qui s'échauffe entre ſes mains; comm[illegible]nçons, de peur qu'il ne s'aigriſſe.

LE ROMAN IN-PROMPTU,

OU

LES AVENTURES

Du fameux Amandor & de la belle & intrépide Ariobarsane.

IL y avoit à quelques lieues de Paris un Gentilhomme d'environ trente-cinq ou quarante ans, qui demeuroit dans son Château; près de ce Château, sa demeure, étoit celui d'une veuve à-peu-près du meme âge; ces deux voisins étoient amoureux l'un de l'autre; le voisinage avoit fait l'union de leurs cœurs: ajoutez à cela une certaine conformité de sentiments & de caractere. Le Gentilhomme, que je nommerai *Amandor*, avoit

été près de trois mois passionné de la veuve, sans qu'il eût osé hasarder l'aveu de sa tendresse: un air fier, une délicatesse infinie qu'il avoit remarquée dans la Dame, l'avoient toujours retenu.

Il en étoit donc au troisieme mois de son secret amoureux, quand un matin s'en-allant voir cet objet respectable de ses amours, il le rencontra dans une espece de petit bois ou garenne près de son Château. Cette Dame sembloit chercher les sentiers les plus sombres & les plus épais pour lire un livre qu'elle tenoit à la main, & dont la lecture sembloit l'affecter de beaucoup de plaisir. *Amandor* l'aborda d'un air tendre & craintif: puis-je me flatter, *lui dit-il*, d'une voix humble, que vous voudrez bien un moment vous distraire de l'occupation où vous êtes, pour me donner la douceur de votre conversation; ce compliment étoit trop respectueux pour être rebuté, aussi n'eut-il pas un si mauvais sort. Quelque agrément que je trouve à lire, j'y renonce avec plaisir pour avoir celui de m'entretenir avec vous, *répondit-elle*. Après ces mots, *Amandor* lui demanda quel étoit le livre qu'elle lisoit: c'est un Roman, *dit-elle*, dont les Amants ont des sentiments qui me charment. Ah! que l'amour est aimable de la maniere dont ils le sesoient. J'avoue qu'une

femme feroit trop heureufe, fi elle infpiroit une tendreffe du caractere de celle dont ils étoient emplis; que de précautions pour éviter de manquer de refpect! que d'aveux arrachés par un excès de langueur! que de timidité! ils n'ont pas plutôt dit qu'ils aiment, qu'ils fe croient perdus & coupables; ils fe condamnent à la mort; ils vont la chercher dans un exil éternel, fi l'on ne les retient: mais ce font de nobles criminels, qui, au milieu de la crainte, confervent une jufte fierté digne d'accompagner leur crime, fi leur aveu ne déplaît abfolument pas; s'il touche, que de raviffements! que d'extafes, d'innocentes careffes! Ah! Monfieur, vous m'en voyez encore toute pénétrée; le fiècle eft corrompu; on ne vit plus comme autrefois; la plus noble paffion aujourd'hui n'eft qu'une bagatelle; les Amants font effrontés; les Dames ont perdu leur pouvoir, & elles n'ont confervé que le droit d'enflammer, fans avoir, comme autrefois, celui de commander aux cœurs, & d'être l'arbitre de la fortune & de la deftinée de leurs Amants. Non, non, Madame, *lui répondit vivement Amandor*: il en eft encore à qui la corruption du fiècle n'a point ravi ce droit. Ce que vous me dites eft-il bien poffible? *répartit la Dame d'un air embarraffé*; (car j'ai ou-

blié de vous dire qu'elle avoit un ſecret penchant pour le Gentilhomme :) quoi ! vous connoiſſez des Dames dont le pouvoir égale celui de ces fameuſes Amantes ſur leurs Amants ! ſeriez-vous vous-même au nombre de ceux qui leur ſont ſujets ? parlez, Monſieur. Je n'ai point dit, Madame, répartit *Amandor*, que j'ai connu pluſieurs de ces Maitreſſes abſolues ; mais vous vous connoiſſez bien peu, ſi vous doutez qu'il y en ait encore. Il rougit en diſant ces mots, & ne continua pas. La Dame, que j'appellerai *Felicie*, fut quelque temps ſans répondre, & puis, prononçant ces mots avec une lenteur grave & ſage, elle répartit : je ne ſouhaite d'être telle que vous dites à l'égard de perſonne ; & quand, par un accident où ma volonté n'auroit aucune part, il ſe trouveroit effectivement quelqu'un d'aſſez hardi pour le ſentir & me le dire, je ſçaurois par une juſte fierté lui faire comprendre que je n'admire la paſſion de l'Amant le plus aimable, que quand ſon reſpect s'enſevelit dans le ſilence ; voilà le trait qui me touche le plus dans ceux dont je lis les aventures. Leurs Maitreſſes, *répondit Amandor*, ont-elles toujours ignoré leur amour ? & le ſilence le plus reſpectueux n'a-t-il pas ſon terme ? Non, *dit-elle* ; c'eſt à l'excès de l'amour à n'en

point mettre. Hélas ! puisque cela est ainsi, *repartit tristement Amandor*, je n'aurai jamais l'avantage de me condamner à un exil éternel, & de m'avouer, envers vous, coupable du plus beau & du plus noble crime qu'ait jamais commis le cœur d'un Amant.

Que *Félicie* fut intérieurement charmée d'entendre parler ainsi *Amandor* ! son cœur depuis long-temps se nourrissoit de sentiments puisés dans le Roman. Le timide *Amandor* même ne lui avoit plû, que par la conformité de son goût au sien. *Félicie* n'avoit point ignoré qu'il l'aimoit, & elle avoit cédé au penchant qui lui parloit pour lui, d'autant plus volontiers, que la peinture qu'elle s'étoit toujours faite de l'amour, étoit d'accord avec celui de ce Gentilhomme; intérieurement même elle s'étoit souvent flattée de l'espérance de ressembler, dans les effets de la passion qu'elle avoit inspirée, à ces antiques Beautés dont elle dévoroit les aventures. La maniere dont *Amandor* venoit de lui déclarer son amour, lui paroissoit si belle, si proportionnée à toutes les idées de respect, de timidité, de noble hardiesse aventuriere, qu'elle regarda secrettement ce moment comme un présage d'aventure pour le moins aussi intéressante que toutes celles qu'elle lisoit. Dès

l'inſtant, ſon âge, le goût du ſiècle, ſa fortune bornée, tout diſparut à ſes yeux : elle ne vit dans *Amandor*, qu'un Amant de la plus haute eſpece ; & dans elle-même, que le noble ſujet déſormais d'une paſſion d'éclat, dont les commencemens annonçoient quelle en devoit être la fin.

Vous attendez ſans doute impatiemment la réponſe qu'elle fit à la déclaration d'amour d'*Amandor*; mais il falloit vous mettre au fait du caractere de ſon eſprit, pour que vous goûtaſſiez dans les ſuites toutes ſes réparties.

Je ne ſçais, *répondit-elle au diſcours d'Amandor*, ce qui a pu m'attirer de votre part un compliment auſſi hardi ; ſans doute l'exil dont vous parlez, devroit être le prix dont il faudroit payer votre témérité : mais, croyez-moi, condamnez-vous-y le premier, ſans attendre que ma colere vous y engage. Eh ! bien, Madame, *dit l'Amant, qui n'eſpéroit point de plus douce réponſe*, eh ! bien, vous ſerez contente ; je mérite ſans doute le mépris que vous faites de ma flamme, en ne daignant ſeulement pas la punir de votre colere ; mais vous avouerez, par la maniere dont je m'en punirai moi-même, que jamais cœur ne fut plus digne d'aimer que le mien, puiſque je n'oublierai rien pour me rendre auſſi malheureux que je

mérite de l'être, après vous avoir déplû.

Après ces mots, *Amandor* quitta brusquement *Felicie*, qui n'attendoit plus que cette repartie, pour avoir le plaisir de comparer le goût de cet aveu à celui des Romans qu'elle avoit lus; rien n'y manquoit effectivement : Césarion ressuscité n'eût pas mieux déclaré son feu; la déclaration étoit suivie du bannissement. Amandor ne s'étoit point démenti; il avoit soutenu le malheur d'être mal reçu en homme digne de tenir place parmi les Héros d'amour les plus célebres; & dorénavant *Félicie* pouvoit marcher de pair avec l'illustre Cléopâtre même: cependant Amandor s'étoit retiré pour, apparemment, ne pas revenir sitôt. Ce Gentilhomme étoit mille fois plus enchanté de la cruauté de *Félicie*, qu'un Amant ordinaire ne l'est de la douceur de sa Maitresse. Il y avoit plus de dix ans qu'il passoit son temps, aussi-bien que cette veuve, à chercher des Romans & à les lire: la conformité du caractere de *Félicie* avec le sien, l'avoit tout-d'un-coup déterminé à l'aimer; il s'étoit fort bien apperçu qu'elle avoit démêlé son amour dans ses actions; & l'indifférence qu'elle avoit affectée là dessus, n'avoit servi qu'à l'engager davantage, par le plaisir qu'il sentoit d'aimer une personne dont les manieres

avoient tant de rapport à celles des Héroïnes de ses Romans.

Cependant le voilà disgracié, le voilà dans une situation égale à tant d'illustres criminels dont la tendre audace avoit été punie comme la sienne: *Felicie* est irritée, & ce courroux de fierté est pour ce Gentilhomme une source de plaisirs inexprimables.

Felicie de son côté, l'aimable *Felicie*, gemit en secret de la cruauté d'un devoir qui l'oblige à désespérer un Amant qu'elle adore; son cœur, gonflé de soupirs, se reproche une barbarie qui cependant a des charmes pour elle : il fuit, disoit-elle; *Amandor* est résolu de m'éviter. Cruel devoir! pourquoi t'opposes-tu au doux penchant dont mon cœur est prévenu pour lui? hélas! ce devoir, tout cruel qu'il est, est pour elle un tyran charmant.

Amandor médite déjà d'abandonner son Château; les commodités de sa basse-cour, son labourage; la chasse, les lievres, les perdrix, ces aimables mêts n'ont plus pour lui d'appas. *Amandor*, désormais, n'est plus qu'un misérable Chevalier qui va devenir le jouet du sort le plus affreux; il manquoit à la régularité de sa flamme un confident, dans le sein duquel il puisse ré-

pandre les larmes que ses yeux verseront. Il jette sa vue sur le fils d'un riche paysan du Village prochain : ce jeune homme étoit âgé de vingt-deux ans ; il avoit assisté à toutes les lectures des Romans d'Amandor ; & son cerveau, disposé à recevoir le poison contagieux de ces lectures, étoit monté à un degré de folie suffisant, pour le rendre digne du choix qu'on va faire de lui. Cette folie, à la vérité, n'étoit pas aussi rafinée que celle d'Amandor ; l'impression qu'il en avoit reçue étoit proportionnée à la grossiereté de son éducation ; il en avoit l'extravagance, sans en avoir la délicatesse ; mais qu'importe dans un siècle aussi ingrat que le nôtre pour ces sortes de sujets ? Amandor étoit encore trop heureux d'en rencontrer un tel que *Pierrot*, qui étoit le nom du paysan.

Pierrot arriva dans le temps que ce Gentilhomme alloit l'envoyer chercher. Quelques larmes qui couloient des yeux du malheureux Amandor, quelques soupirs qui lui échappoient, annoncerent à Pierrot que ce Gentilhomme avoit du chagrin. Hélas ! Monsieur, qu'avez-vous donc, *dit ce paysan en l'abordant*, & d'un air à demi-digne des anciens confidents ? Vous pleurez comme Adame, il me semble le voir ; je lisois tantôt le livre qui parle de lui. Pendant que vous pleurez,

venez vous mettre au pied d'un chêne, je m'asſeérai auprès de vous, & vous me conterez vos chagrins. Car voilà comme il étoit, & ſon confident auſſi. Amandor, ſans lui répondre que par un profond ſoupir, marche nonchalamment, traverſe ſa baſſe-cour, & va s'aſſeoir au pied d'un noyer qui étoit auprès du Château: Pierrot le ſuit ſans rien dire, & ſe met à ſes pieds, quand il eſt aſſis.

Le malheur de cet Amant pouvoit-il être mieux allégé que par de pareilles circonſtances? En cette poſture il redouble ſes ſoupirs, il leve ſouvent les yeux au ciel; & Pierrot, pour lui marquer la part qu'il prend à ſes chagrins, l'imite dans ſes gémiſſements, par des plaintes de goſier les plus touchantes.

Cependant ce confident exact s'apperçoit que c'eſt aſſez ſoupirer. Trop eſt trop, *dit-il au triſte Amandor*; il eſt heure de parler maintenant; racontez-moi votre Hiſtoire. O Ciel! que je ſuis à plaindre, *s'écrie Amandor à ce diſcours!* Je ſuis perſuadé, *répliqua Pierrot*, que vous ne l'êtes point encore autant qu'Artame; car quand il pleuroit au pied d'un chêne, il eſt dit qu'il y avoit deux jours qu'il n'avoit mis bien de Dieu entre ſes dents, & c'eſt encore une grande conſolation pour vous,

que d'être auprès d'une basse-cour bien fournie qui vous appartient. O Ciel ! que me dis-tu là, *répondit Amandor ?* Oh ! Monsieur, je n'avance rien qui ne soit vrai, *dit Pierrot*, & j'ai le livre sur moi. Ce n'est point là ce dont je parle, *repartit Amandor*, je ne songe plus à soutenir une vie infortunée, que la cruauté de Félicie me condamne à finir. Ah ! l'ingrate, *s'écria Pierrot* ; j'aurois toujours juré qu'elle vous joueroit d'un tour ; elle ressemble à Cléopâtre comme deux gouttes d'eau ; j'ai deviné que vous en teniez pour elle, & j'ai prévu dès-lors que quelque jour vous seriez obligé de courir le pays pour elle : mais contez-moi comment votre malheur est arrivé.

Après ces mots, Amandor fit un récit exact de la maniere dont il avoit rencontré Félicie, & du jour qu'il avoit pris pour lui déclarer sa flamme. Oh, oh ! *dit alors Pierrot*, je ne m'étonne plus de vous voir si contristé ; elle a lu des Romans comme nous, & je gagerois que vous avez été reçu comme un mâtin dans un jeu de quilles ; vous n'avez plus qu'à graisser vos bottes, & moi les miennes aussi : car j'aime Perrette sa fille-de-chambre : la malicieuse le voit bien ; mais elle a toujours été plus fiere, avec moi, qu'un coq ; & j'attendois que nous allassions ensemble abattre

des pommes, pour lui déclarer ma maladie; celà vaut fait cependant, & puisque vous avez votre congé, je m'en vais chercher le mien; attendez-moi-là, je brûle du plaisir de pouvoir pleurer aussi-bien que vous. Ah! Pierrot, Pierrot! qu'as-tu fait? il faudra quitter nos dindons.

Quand Pierrot eut prononcé ce discours, Viens, suis-moi, *lui dit Amandor en se relevant*; ta résolution m'en inspire une que rien n'est capable d'arrêter: je m'en vais trouver Félicie, lui jurer encore un amour éternel, & lui dire un dernier adieu. Oh! Monsieur, vous allez trop vîte, *répartit Pierrot*: il faut lui laisser le temps d'oublier le mal que vous lui avez fait; vous gâteriez tout, si vous la revoyiez dans le temps qu'elle est toute fraîche fâchée: elle ne pourroit pas en conscience vous pardonnner votre arrogance: car vous sçavez que cela va comme cela, si vous voulez vous en ressouvenir. Il y a amour & amour. Tu as raison, *mon cher Brésis*, *répondit Amandor*; la vivacité de mon amour m'éloignoit du respect que je dois au courroux de Félicie. Oh, parguienne! que vous me mettez de joie au cœur, *répliqua Pierrot*, quand vous me changez mon nom! mon cher Brésis! Ah! Monsieur, que ne sommes-nous tous deux à courir les forêts comme des sauvages?

Que j'aurois de plaisir à m'entendre dire : *Viens ici, Bréfis.* Mais à propos, puisque vous me débaptisez, il ne vous en coûtera pas davantage de me donner un autre nom. *Bréfis*, ce nom-là ne me plaît pas, cela est trop sec : outre cela, Bréfis étoit indifférent, & je suis un amoureux : appellez-moi plutôt *Timane*; j'ai toujours eu de l'inclination pour l'honnête Ecuyer qui a porté ce nom. Eh ! bien, mon cher Timane, remettons donc à demain, *dit Amandor*, & laisse-moi maintenant m'abandonner à mes inquiétudes. C'est bien dit, *répliqua Timane*, vous agissez en honnête Chevalier; il semble, morbleu ! que vous ayez sucé le lait de leur nourrice : mais vous n'êtes pas assez à l'ombre au pied de cet arbre ; entrez dans la garenne, & allez vous asseoir au pied d'un grand hêtre, je vais vous y joindre en posture décente ; & quand j'aurai mangé mon écuellée de soupe, j'irai vîtement fâcher Perrette contre moi ; mais, parguienne ! je la débaptiserai, comme vous venez de me faire.

Après ces mots, Pierrot métamorphosé en Timane, s'en alla dans le Château du Gentilhomme; il n'y avoit point chez Amandor assez de domestiques pour lui crier des *qui va là ?* ni pour lui demander raison de ce qu'il vouloit : outre cela, on étoit

accoutumé à le voir avec le maître. Il entra dans l'écurie, en détacha deux maigres chevaux, dont l'un étoit une jument qu'un petit poulain suivoit en cabriolant, & l'autre un petit cheval étique qui figuroit fort bien celui de l'Apocalypse: il monta sur le dernier, & mena la jument par la bride dans la garenne où rêvoit Amandor: le poulain, qui suivoit sa mere, lui parut cependant de trop; il ne se souvenoit pas d'avoir lu nulle part, que poulain eût jamais été de moitié dans les aventures des Chevaliers amoureux; mais il passa par dessus cette réflexion, dans la pensée qu'apparemment l'Historien n'avoit point été s'amuser à remarquer une si petite bagatelle.

Amandor étoit si profondément enfoncé dans la rêverie, qu'il ne vit point son écuyer monté sur son cheval; mais le petit poulain qui ruoit, & qui sautoit autour de sa mere, le tira de sa mélancolie, en venant le flairer auprès de l'oreille. Amandor, pensif & distrait, eut peur, & fit un cri en se levant avec précipitation: le prévoyant écuyer descendit de cheval alors, & présenta la jument à son maître, qui ne pouvoit deviner où tendoit cette saillie. Voilà votre jument que je vous amene, *lui dit-il*, son petit poulain l'a voulu suivre: mais n'importe; allez, allez; Ariobarsane,

Ariobarſane, Coriolan, & tant d'autres avoient peut-être auſſi-bien que vous des poulains à leurs trouſſes : car où il y a des juments, il y a des poulains; où il y a des meres, il y a des enfants. Mais, Timane, *répondit Amandor*, qui ſe reſſouvenoit avec chagrin du cri qu'il avoit fait, & qui étoit fâché d'être ſorti par une indigne frayeur de l'intrépidité de ceux qu'il imitoit; mais que prétendez-vous faire de ces chevaux? Seigneur Amandor, *lui répondit Timane*, je les ai amenés ici, afin que vous rêviez comme il faut qu'un homme comme vous rève dans une forêt : s'il paſſoit ici quelque Chevalier amoureux, il vous prendroit pour un vrai roturier, d'être auprès d'un arbre, démonté; il croiroit peut-être que vous allez à pied comme un chat maigre, & & cela feroit tort à votre Maitreſſe. Attachez donc bien proprement la bride de votre cheva à l'arbre auprès duquel vous repoſez, afin que vous gémiſſiez dans les formes. Il fait beau voir un Cordonnier ſans cuir, un Chevalier ſans ſa jument ou ſon cheval ! & moi je m'en vais me mettre un peu loin de vous par reſpect, comme je le dois, dà, & je vous regarderai faire.

Cette imagination de Timane parut aſſez ſage à Amandor : il s'étonna même de n'y avoir pas

ſongé comme lui ; &, prenant la bride de la jument, il ſe préparoit à l'attacher à l'arbre, quand Timane l'arrêtant tout-d'un-coup par le bras : attendez, dit-il, il me vient un ſcrupule pour vous ; c'eſt que vous attachez votre cheval à l'arbre, ſans avoir monté deſſus ; morguienne ! s'il m'en ſouvient, les autres deſcendoient de cheval, & puis l'attachoient après ; voyez-vous ! une charrette ne va pas ſans roues ; quand on fait un ragoût, il faut y mettre de tout. Çà, montez, que je vous tienne l'étrier, car c'eſt-là ma charge ; je ne la voudrois pas changer pour la charge de notre Maltotier. O ciel ! *dit alors Amandor, ſans répliquer à ſon écuyer*, charmante, mais cruelle Félicie, que vous jettez mon eſprit dans un grand déſordre ! Oh ! dame, ſi elle ſçavoit que ſon Amoureux attache ſa jument à un arbre, ſans avoir monté deſſus, *dit Timane*, elle ne le regarderoit pas plus que ſes vieux ſouliers.

Cela dit, Amandor monta à cheval ; Timane, le chapeau à la main, tenoit l'étrier ; dès qu'il fut ſur la ſelle : deſcendez à cette heure, lui dit-il ; vous pouvez rêver dix-mille ans, ſans qu'on puiſſe vous dire le moindre mot. Laiſſe-moi, Timane, *dit Amandor*, & éloigne-toi un peu. Après ces mots, Amandor enfonça ſon chapeau, & prit

une route qui conduisoit dans le plus épais de la garenne : Timane, voyant son maître marcher, courut vîtement délier la bride de son cheval pour le suivre. Son Maître cependant s'éloignoit toujours. Oh ! morbleu, le voilà qui marche, *dit-il en grondant*, & je ne suis pas derriere lui ! en prononçant ces mots, il tâchoit de monter à cheval ; mais le coursier quinteux, secouant la tête de chagrin de ce qu'on l'arrachoit à des feuilles qu'il mangeoit, se tournoit toujours de maniere que l'empressé Timane ne pouvoit parvenir à mettre le cul sur la selle. Peste soit de la chienne de bête, *disoit-il* ! cela n'a pas l'esprit de sçavoir comme moi qu'il faut suivre la jument de mon maître : pourquoi les écuyers n'ont-ils pas laissé le secret d'apprendre aux chevaux tout le manége nécessaire à l'amour ? Morbleu ! je ne vois plus Amandor. Ah ! m'y voilà à moitié. En disant ces mots, il étoit effectivement monté à moitié ; mais il ne pouvoit entièrement passer sa jambe par-dessus la selle ; le cheval marchoit toujours d'un pas de trot qui secouoit fortement le malheureux écuyer, bien mal nommé dans cette occasion.

Cependant il avoit peur de tomber. Ahi, ahi ! *s'écria-t-il*. Oh ! Seigneur Amandor, au secours ! attendez un moment : mais Amandor étoit bien

occupé d'une autre aventure. Dans l'épaiſſeur de la garenne, où ſon chemin l'avoit conduit, Félicie elle-même s'offrit à ſes yeux, prévenue de l'amour le plus tendre pour Amandor, qui venoit de lui déclarer le ſien il n'y avoit que deux heures; elle avoit, en ſe promenant, rencontré *Perrette*, ſa femme-de-chambre, à qui elle avoit raconté toute ſon aventure avec Amandor; la fierté cruelle dont elle avoit mortifié l'aveu de ſa paſſion, & la contrainte barbare qu'elle s'étoit impoſée à elle-même pour cacher à ſon vainqueur la victoire qu'il remportoit ſur ſon cœur. Cette confidente (je veux dire Perrette, à qui le commerce actuel qu'elle avoit avec ſa maitreſſe, & la lecture fréquente des Romans avoient inſpiré des impreſſions à-peu-près du genre de celles de Timane, mais un peu plus adoucies;) avoit calmé l'agitation de Félicie le mieux qu'elle avoit pu: Hélas! *lui avoit-elle dit*, notre Demoiſelle, c'eſt un cruel mal que d'aimer; mais il ne falloit pas tant déſeſpérer votre Chevalier; eſpérez cependant, il ne ſera pas aſſez benêt pour partir comme un muet ſans rien dire, & peut-être alors votre cœur ſe laiſſera-t-il aller: de pareils diſcours avoient été long-temps l'allégement que Perrette avoit apporté à la déſolation de la triſte Félicie.

Elles avoient toutes deux traversé l'endroit où elles étoient, & leur chemin insensiblement les avoit conduites dans le lieu le plus touffu de la garenne d'Amandor.

La douleur de Félicie, à la vue de ces lieux sombres, n'avoit fait que croître; la solitude réveille l'amour & l'augmente; cet endroit étoit trop convenable à la passion d'une Dame de l'espece de Félicie, pour en sortir sans l'honorer de quelque marque de sa situation de son esprit.

Perrette, sur qui ce lieu fesoit à-peu-près le même effet, conseilla à Félicie de s'y reposer: on choisit un gros arbre & épais, au pied duquel Félicie se plaça. Perrette, cette confidente digne de remplacer celle de Clélie même, (s'il eût été possible) s'assit auprès de sa maitresse, à qui les soupirs coupoient l'usage de la voix; elle lui fait reposer sa tête sur elle, & d'un mouchoir, qui peut-être ne se trouva pas assortissant à la noblesse de la situation, essuya les larmes qui couloient des beaux yeux de Félicie; beaux yeux dont quelques années de trop diminuoient, à la vérité, l'éclat & la vivacité, mais à qui l'avantage de pleurer si noblement remplaçoit bien tous les appas qu'un âge envieux & un peu trop avancé s'efforçoit d'effacer.

La posture de Félicie fut mise à profit, comme la moindre de ses démarches. Il falloit que tout entrât dans le caractere de sa passion. Après avoir bien soupiré, & que la confidente eût suffisamment essuyé ses beaux yeux, elle crut qu'il étoit temps, pour consommer la situation, de s'abandonner à un sommeil que son abattement devoit exciter.

Je ne vous dirai pas au juste si ce sommeil fut naturel; peut-être que les yeux d'une héroïne d'amour sont stylés à concourir à tout ce qui peut composer un goût complet de noble tendresse.

C'étoit dans cet état que reposoit Félicie, quand Amandor, que son cheval & son inquiétude de concert conduisoient à l'aventure, rencontra cette aimable personne. Est-ce bien là souveraine de mon âme, qui m'apparoît ici, *s'écria-t-il alors?* O Ciel! que tu sçais d'une maniere toute extraordinaire enchaîner les plaisirs aux malheurs! Après ce peu de mots, dignes de l'agréable surprise où il se trouvoit, il avança, après avoir mis pied à terre, Perrette, sur les genoux de laquelle reposoit Félicie, fit un cri qui réveilla sa maîtresse assoupie. Amandor étoit déjà aux genoux de cette cruelle Dame, quand elle ouvrit les yeux. Grands Dieux! je vous rencontre, ado-

rable Félicie, quand mon désespoir m'éloigne des lieux où vous êtes, *dit-il*, (car le petit trajet qu'il avoit fait à cheval se présenta dès-lors à son esprit comme une fuite méditée.) Hélas ! que vous me punissez bien sévèrement de l'innocent accident qui fait que je trouble votre repos ! Ah ! Seigneur, *répondit Félicie à demi-pâmée d'une émotion que lui inspiroit une situation si bien & si naturellement amenée*, ne cherchez point à le troubler davantage, ce repos que je ne dois peut-être qu'à mille inquiétudes : que venez-vous cherchercher ici ? J'ai cru qu'un silence éternel, & que votre éloignement m'épargneroient le trouble où vous me jettez à présent : laissez-moi. Oui, ma Princesse, je vous fuirai, puisque vous me l'ordonnez, *répondit Amandor* ; mais avant cette funeste fuite, laissez-moi la douceur de vous montrer encore une fois combien mon cœur vous adore, ou plutôt, sans vous en fier à une fuite que mon cœur peut rétracter à tout moment, percez vous-même de ce fer (car il avoit son épée) ce cœur dont l'amour vous déplaît & vous outrage. Ah ! Seigneur, tant de tendresse m'épouvante, *répondit Félicie* ; je ne hais point assez ce cœur pour.... Elle s'arrêta après ces mots ; une rougeur qui se répandit sur son visage acheva le

ſens de ce qu'elle vouloit dire, mieux que ſes paroles ne l'auroient fait.

Pendant cette converſation ſi tendre, Timane, ce mal-adroit Écuyer, galopoit au travers de la garenne, ſans avoir pu réuſſir à paſſer tout-à-fait ſa jambe par-deſſus la croupe de ſon cheval ; ce courſier mal mené, (car Timane tenoit la bride) reniſloit, ruoit en ſecouant la tête, & dans ſon galop cahotant, offroit aux branches d'arbre les cheveux de l'Écuyer à démêler ; ſon chapeau étoit tombé de deſſus ſa tête, ſes cheveux hériſſés ajoutoient encore une certaine horreur comique à la laideur de ſon viſage, dont la bouche, ouverte aux cris, feſoit un portrait effrayant. Après avoir bien couru deçà & de-là, enfin le cheval conduiſit le malheu-heureux Timane dans l'endroit où ſe paſſoit la ſcene amoureuſe. Timane apperçut ſon Maître le premier, à qui il cria d'arrêter ſon maudit cheval ; mais, à la vue de celui d'Amandor, il s'arrêta de lui-même, & fit ceſſer les hûrlements de l'Écuyer. Il deſcendit donc ; &, s'appercevant que Félicie & Perrette étoient avec ſon Maître : oh, oh ! *leur dit-il*, d'un grand ſang froid : Eh ! vous voilà toutes deux ! allez-vous, comme nous, vous mettre en route ? mon cheval a bien fait

de s'arrêter ici, cela m'épargnera la peine de vous aller trouver, demoiselle Perrette, qui maintenant aurez nom *Dina*, de même que j'ai changé le nom de Pierrot en celui de *Timane*, & le tout pour vous plaire: C'est ce que je vous apprends, & ce que vous avez eu la malice de ne vouloir pas deviner; car mes yeux, depuis trois mois, vous ont dit de quoi remplir une main de papier. Je m'attendois bien que vous ne feriez semblant de rien, & c'est fort bien fait à vous; mais enfin l'occasion rend larron; me voilà dans vos mauvaises grâces: mais parguienne! tout coup vaille, je m'en moque, puisque je vous aime, & que vous le sçavez tout comme moi. S'il ne faut que pleurer, courir la pretentaine avec Monseigneur Amandor, vous n'avez qu'à dire, nous partirons tous deux pour le bout du monde; & quand nous ne pourrons plus passer, nous reviendrons vous voir; dame! viendra la rose après l'épine. Mademoiselle Perrette, surnommée Dina, alloit répondre au tendre aveu de Timane, quand Amandor, regardant cet écuyer d'un air de mépris. Apprenez, Timane, *lui dit-il*, que vous choisissiez mal votre temps & le lieu pour déclarer votre passion à Dina: cette prudente confidente en conviendra; songez à vous corriger.

Je vous demande excuſe, *répartit Timane.* Venez-çà, *continua-t-il, en tirant aſſez rudement Dina par la manche,* allons nous mettre auprès des chevaux pour me prononcer ma ſentence, Marguienne! je trépigne de joie d'être banni de votre préſence, agréable Dina, tant je vous aime : oh! que je vais pouſſer de ſoupirs en votre honneur & gloire! que je vais faire trotter mon peſte de cheval! Allons vîte, répondez pour me couper le chifflet. Dame! *répartit Dina,* je vous trouve bien effronté, Timane, puiſqu'ainſi eſt, d'oſer, à ma barbe, à mon nez, me dire que vous m'aimez? Bon, *s'écria l'écuyer,* voilà qui va bon train, je verrai le bout du monde. Sçachez, Timane, *continua Dina,* que vous m'offenſez. Je le fais exprès, *répartit l'écuyer;* dame! je ſerois bien fâché de vous faire plaiſir: continuez. C'eſt donc pour vous dire, *repliqua Dina,* que vous alliez ailleurs porter votre face; que je ne la veux plus voir. Oh! palſanguienne, *répondit l'écuyer,* il faudra que vous ayez de bonnes lunettes d'approche, ſi vous la voyez d'où elle ſera; mais quelque jour....... Sortez de ma préſence, & ne me répliquez pas, *ajoûta la confidente.* Cela n'en eſt pas, *dit Timane* : je dois toujours parler, & vous, vous

taire & vous en aller ; & puis, après cela, je fuirai comme si j'avois le feu, je ne veux pas dire où. Puisque cela est comme cela, *répondit Dina*, je m'en vais donc rejoindre Félicie ; j'ai cru que c'étoit à toi à te retirer : mais, Timane, écoute donc, ne va pas faire le sot, & t'en-aller sans m'en avertir, car je taime dans le fond, & tout ce que nous fesons-là, tu sçais bien que ce n'est que pour la frime ; je te hais à présent, & lorsque tu viendras me dire adieu, tu verras comme je pâmerai d'amour. Adieu, bon voyage.

Quand Dina eut fini ce discours, elle retourna vers sa Maitresse, dont le cœur se distilloit en tendresse avec celui d'Amandor ; rien est-il plus doux que de s'entendre dire qu'on nous aime, quand ce plaisir succede à la crainte d'être haï ? Jamais amant ne le ressentit plus vivement qu'Amandor ; il étoit transporté d'une joie que tout son cœur à peine pouvoit contenir. Félicie, d'une langueur modeste, moédroit de temps en temps la vivacité de ses mouvements. Cet amant quelquefois lui saisissoit ses belles mains, dont il ne détachoit sa bouche amoureuse que quand une exacte pudeur avertissoit Félicie de la retirer ; ces tendres caresses écarterent apparemment un peu le respect ; je dis respect, qui cependant

n'arréta pas toujours les vives faillies du defir. Notre amant s'emporta jufqu'à pofer la main fur le vénérable corfet de Félicie, & jufqu'à le baifer d'une ardeur indifcrette.

Quel attentat! O ciel! malheureux Amandor! Hélas! cette action doit être la fource d'une infinité de malheurs. A cette audace, Félicie rougit de honte & de courroux, fes yeux fe couvrent d'un nuage qui préfage le tonnerre dont elle va accabler fon malheureux, mais coupable amant; les rofes un peu fouettées de fon teint, l'incarnat de fa bouche, dont la beauté n'eft altérée que par un peu de grandeur, fe fanent & font place à l'air pâle qu'amene la colere, quand une extrême rougeur a eu fon tour. Elle fe leve, & jettant fur Amandor des regards capables de porter la terreur jufques dans le cœur de Mars même : Impudent, *lui dit-elle*, éloignez-vous pour jamais de moi. Puifque ma bonté a enhardi votre âme jufqu'à me faire une infulte, cette facile bonté fe change déformais en haîne éternelle contre vous; &, pour te prouver, téméraire, combien l'action que tu viens de faire irrite mon cœur, c'eft que, fans m'en fier, comme tu m'as dit, à un éloignement de ta part, que ton impudence & ton peu de refpèct interròmproient bientôt,

je fuirai moi-même des lieux où tu feras : adieu, tu n'as que faire de me répondre.

Que devint l'audacieux Amandor après ces paroles ? Jamais la femme du pot au lait ne fut plus étonnée du maudit accident qui renversoit les projets de sa fortune ; jamais Plaideur ne fut plus surpris de trouver sa bourse vuide après dix ans de procès, dont le dernier jour est égal au premier ; jamais, enfin, Fondeur de cloche ne resta plus sot de voir couler & répandre sa fonte : il n'eut pas la force de répliquer d'abord. Félicie marchoit déjà pour s'en-aller ; mais quand il vit qu'il alloit la perdre, cette pensée lui rendit un peu sa présence d'esprit : il courut arrêter la fuyarde par sa robe : mais Félicie, se retournant encore avec plus de couroux qu'elle n'en avoit jamais montré : N'augmente point ton crime, *lui dit-elle*, par une importunité que j'abhorre ; &, si ton cœur, après ce que tu viens de faire, est capable de m'aimer encore, épargne-moi, par amour, la honte & le chagrin de te voir.

Après ces mots, elle lui tourna rigoureusement le dos. Amandor s'étoit jetté à genoux, il y demeura comme immobile ; ses yeux seuls jouoient de la prunelle, mais d'une maniere qui prouvoit qu'ils n'avoient de mouvement que pour

ſe donner à l'étonnement affreux de voir Félicie fuyante, avec des réſolutions auſſi funeſtes que celles qu'elle prenoit. Timane, qui effectivement étoit reſté auprès des chevaux, pour obſerver dès ce moment le congé que lui avoit donné Dina, entendit cependant tout le démêlé d'Amandor & de Félicie; il avoit même apperçu l'action de ce Chevalier; &, dès-lors il avoit condamné ſon audace, ſe reſſouvenant fort bien que les livres ne marquoient pas que jamais Amant eût oſé toucher au corſet de ſa Maitreſſe.

La ſeconde repriſe du courroux de Félicie l'affligea beaucoup; il eut de la compaſſion pour ſon malheureux Maître, parce qu'à vue de pays, il voyoit naître de cela mille tourments qui ne finiroient peut-être pas ſitôt: mais quand il s'apperçut que Dina s'évadoit de ſon côté avec Félicie, & qu'il ne trouveroit ſans doute plus l'occaſion de revenir lui parler, comme il étoit néceſſaire pour que leur tendreſſe fût dans l'ordre, il courut à elle & l'appella. Eh, eh! Dina, parlez donc avant que vous vous en alliez, *dit-il*; ſçachez donc, cruelle opiniâtre, que je me tuerai peut-être de chagrin de vous avoir déplu par la ſignification de mon amour: ce n'eſt pas le tout que

de mourir ; apprenez que je ferai autant de bruit par monts & par vaux, qu'en feroient un millier de chats qui sont à leur sabat ; je retrancherai la moitié de ma pitance à chaque repas, pour devenir maigre & pâle comme un étique, tant qu'à la fin, le trépas s'en suive ; & vous serez contente & moi aussi. Ah ! que me dites-vous, petit fripon d'écuyer, *répondit Dina* ? vraiment, vous mettez mon cœur dans un grand tracas ; je ne sçais que dire, ni que faire : mais ne voyez-vous pas bien que je rougis, & que ma chienne de langue va plus vîte que je ne voudrois ? vous pouvez vous en-aller, quand il vous plaira : mais, si vous m'en croyez, notre Amant, rien ne vous presse. Adieu, Timane, je ne puis plus soutenir le regard de vos amoureuses prunelles ; j'en ai trop dit, mais on ne peut pas ôter de cela comme d'un morceau de gâteau. A ! ma Reine, *s'écria alors Timane*, je ne me sens pas de plaisir. morbleu ! que cela est bien ! Quel charme d'être aimé d'une fille qui parle sans qu'elle sçache ce qu'elle dit ! mais, Dina, voilà mon maître que votre maitresse ne veut plus voir ; Félicie s'en va peut-être sortir de ces lieux en charrette ou sur une mule ; Amandor de son côté va se désespérer parmi les loups dans les forêts, en attendant

que le coup de couteau qu'il a baillé au cœur de Félicie ſoit refermé. Eh! Dame, que ferois-je avec lui, ſi nous n'avions pas auſſi querelle enſemble? Approchez, Dina, que je vous tâte itou votre gentil corſet; & puis, après cela, plus fier qu'un Capitaine aux Gardes, vous vous quarrerez pour me regarder du haut en bas; vous me direz que je ſuis un coquin, un inſolent, un dévargondé: après, vous me tournerez itou le dos comme Félicie; je ſerai étonné, les eſprits me reviendront, je courrai après vous, je me jetterai à terre: vous vous retournerez pour me traiter encore comme une voirie, & puis j'aurai ma part auſſi bien qu'Amandor; & pendant qu'il gémira de ſon côté, je crierai comme un chat qu'on écorche, de l'autre; & voilà le plaiſir de l'amour, quand on veut ſe diſtinguer.

A peine Timane eut-il prononcé ce groteſque diſcours, qu'il approcha de Dina, & fit ce qu'il venoit de projetter, ſans qu'elle eût le temps de s'en défendre: Dina, en ſe reculant, lui donna un coup de point dans l'eſtomach, qui fit reculer l'audacieux de quatre pas. Ah, ah! notre écuyer de chat, comme vous y allez! Marguienne! je ne ſçais à quoi il tient que je ne vous arrache les yeux: en galere, malheureux! & retire-toi, car

je

je t'étranglerai avec ma jarretiere. Par la sanguienne! quand tu le ferois, je ne serois pas plus aise que je le suis, *dit Timane*. Dina là-dessus s'en alla; Timane se mit dans la posture d'un homme étonné, & puis quitta ses sabots (car c'étoit sa chaussure) pour courir après elle : il l'attrapa par son cotillon, qu'il tira comme s'il avoit voulu le déchirer ; & puis se jettant à genoux : hélas! Dina, ne soyez point tant furieuse, considérez la misere où je suis. Housse, insolent! *répartit Dina en s'en retournant* : vous n'êtes qu'un âne d'écuyer ; & après ce peu de mots expressifs, elle continua son chemin.

Mais je m'apperçois, dis-je à la compagnie, qu'il y a bien assez long temps que je parle : l'histoire est maintenant assez en train ; vous avez ri dans quelques endroits, peut-être vous a-t-elle fait un peu de plaisir : à vous le dé à présent, Madame. Oh, mon Dieu! *répondit-elle*, mais vraiment l'entreprise me paroît plus sérieuse que je ne pensois, & je vous avoue qu'il faut que vous optiez, ou du comique, ou du grand ; car franchement je n'ai point assez de capacité pour soutenir la critique que vous venez de faire des amours apparemment romanesques. Cette critique est mêlée successivement de sérieux & de burles-

que; n'eſpérez point les deux avec moi. Nous prendrons ce que vous nous donnerez, *lui dit le Bel-eſprit*; & je ſuis perſuadé que vous inventerez avec aſſez de ſentiment, pour nous faire pleurer auſſi agréablement que Monſieur nous a fait rire. Allons, Madame, du beau, du merveilleux, & ſur-tout de ces ſituations tragiques, étonnantes & tendres. Vous ne dites point cela d'un air, *dit-elle*, à me faire eſpérer que vous les ſentirez; mais n'importe: puiſque c'eſt mon tour, commençons. Votre hiſtoire en eſt à la fuite de Dina, qui rejoint apparemment ſa Maitreſſe irritée? Amandor & Timane ſont reſtés tous deux dans la garenne?

Félicie, juſtement irritée contre Amandor, exécuta ce dont elle l'avoit menacé: à peine eut-elle quitté ce téméraire Amant, qu'elle ſongea à s'éloigner d'un lieu où ſans doute elle ſeroit toujours expoſée aux importuns empreſſements d'un homme qu'elle ne pouvoit abſolument haïr, mais que ſa pudeur & les loix de reſpect qu'il avoit violées devoient lui rendre haïſſable. Elle arriva chez elle: là, ſes ſoupirs retardent d'abord les ſoins qu'elle va prendre pour s'éloigner. O Ciel! *s'écria-t-elle cent fois*, à quelle ſorte de chagrin ſuis-je donc réſervée? J'aimois l'audacieux Amandor; le perfide, à force

de respects artificieux, a sçu toucher mon âme, & j'ai la honte d'avoir marqué que j'aime, à qui a bien pu s'en rendre indigne : quoi ! ma tendresse & son respect n'ont pu me garantir de l'insulte la plus grande que jamais malheureuse Amante ait soufferte ? Ah, Ciel ! après cette action, étouffe du moins dans mon cœur ce qui me reste encore de flamme. Ce sont-là pour quelques moments les tristes réflexions qui l'occupent ; en vain Dina s'efforce de calmer sa douleur, Amandor est un criminel que rien ne peut justifier, il faut le fuir. Partons, *dit-elle*, éloignons nous, je le dois, ma colere l'exige ; allons l'entretenir par le secours de l'absence ; c'est la haîne à présent qui doit être à la place des tendres sentiments que j'eus pour l'ingrat : mais ce n'est pas assez de m'éloigner, je renonce aux habits d'un sexe qui pourroit encore allumer de téméraires flammes ; je veux priver ma funeste beauté du droit de plaire aux hommes : non, ne t'expose plus, malheureuse Félicie, à donner des impressions qui ne tournent qu'à ta confusion ; crains d'exciter un amour, dont tes Amants te punissent cruellement : c'en est fait, Dina, qu'on m'apporte des habits d'homme, il en est ici plusieurs ; prends-en un pour toi ; il me tarde de quitter les miens, dont la vue excite

encore mes douleurs. Or, Messieurs, je suppose ici que Félicie eut des habits tout prêts; & comme Monsieur a dit qu'elle étoit veuve, on peut présumer qu'elle avoit encore toute la défroque du défunt, sans compter des habits à l'antique dont, de pere en fils, pouvoit avoir hérité son mari; au reste, dans le goût du Roman que je traite, les actions doivent se faire avec cette commodité charmante qui se présentoit aux héros de Roman dans tout ce dont ils avoient besoin. Revenons.

Dina obéit, elle apporta nombre d'habits, dont Félicie choisit celui qu'elle crut lui convenir le mieux; Dina s'habilla comme elle, deux chevaux après furent tirés des écuries; elles partirent toutes deux dans ce déguisement.

Félicie, d'un air pensif, enfoncée dans la rêverie la plus mélancolique, suivit le premier chemin qui s'offrit. Je laisse la situation d'Amandor à traiter à un autre; ce que je puis dire, c'est qu'il se douta bien que Félicie fuyoit, & qu'il la perdoit pour jamais, ou du moins pour long-temps. J'ai dit qu'un autre après moi nous apprendra ce qu'il devint.

Félicie traversa d'abord pendant trois ou quatre heures de marche un pays assez désert: quelques

Bergers, jouant ſur leurs chalumeaux des airs ſauvages, furent les ſeuls qui interrompirent ſes inquiétudes.

Félicie, dans les raiſons de ſon déguiſement, & dans ce déguiſement même, reſſembloit trop à nombre d'Amantes dont elle avoit lu les hiſtoires, pour ne pas reſſentir tout le plaiſir d'une ſituation qui avoit l'air d'une ſi grande aventure: d'une ſeule vue elle ſe repréſenta tout ce qu'elle avoit lu de pareil; la force & le courage paſſerent dans ſon cœur; & jalouſe d'ajoûter un exemple de ce que peut quelquefois une femme à tous ceux que ſes ſemblables nous ont laiſſés, elle attendoit, pour ainſi dire, avec quelque ſorte d'impatience, l'occaſion de ſignaler un cœur que les hommes ordinairement ne croient propre qu'à l'amour.

Ces penſées l'occupoient aſſez agréablement pour balancer, par un motif de gloire, le chagrin que la hardieſſe de ſon Amant lui inſpiroit, quand, fatiguée du voyage & d'inquiétude, il lui prend envie de deſcendre de cheval pour ſe repoſer un moment. Déjà le ſoleil couché alloit faire place à l'obſcurité de la nuit: elle ſe trouvoit alors dans une eſpece de vallon bordé de deux rochers. En avançant au pied d'un de ces rochers, l'entrée d'une caverne ſe préſenta à ſes yeux; cette entrée

vaſte feſoit préſumer que la caverne étoit ſpacieuſe ; examinant de plus près, elle apperçut des pas d'homme à la faveur d'un reſte de jour.

Il eſt aiſé de s'imaginer que, dans ſa ſituation d'eſprit, courageuſe, affamée d'aventures, Félicie ne pouvoit rien rencontrer qui lui parût plus charmant ; auſſi le haſard qui l'avoit conduite à cette caverne, ſembloit-il préſager quelque choſe de rare & de ſingulier.

Elle examina long temps les avenues de cette caverne ; la maniere dont l'entrée étoit formée ne lui parut point un ſimple effet de la Nature, & elle conclut que des bêtes féroces n'étoient point les hôtes de ce ſombre réduit.

Ce jugement qu'elle porta ne ſervit qu'à l'exciter davantage à ſçavoir par elle-méme ce que ce pouvoit être. Elle ordonna à Dina, qui avoit changé de nom pour prendre celui de *Mérin*, elle ordonna, dis-je, à Mérin d'attacher leurs chevaux à quelques arbres, & de ſe tenir à l'entrée de la caverne, pendant qu'elle pénétreroit dedans, pour mettre à fin une aventure qui lui ſembloit digne d'être le coup d'eſſai de ſon courage. Vous ne manquerez pas de penſer, *continua la Dame en ſouriant*, que cette intré-

pidité ne pouvoit être que l'effet de ses folles impressions ; je ne chercherai point à justifier son action : mais souvenez-vous que des impressions qui n'inspirent que des vertus, ne devroient passer pour folles dans l'opinion de personne, & que les siecles passés ne les estimoient vertus, que parce que la noblesse, la grandeur d'âme & le courage étoient parmi les hommes aussi ordinaires, que le sont à présent l'intérêt, l'avarice & la volupté, qui ont insinué dans les sentiments des hommes un caractere petit & borné; qui ne ridiculise les antiques vertus, que parce qu'elles ne sont pas ajustées à leur petitesse. Je suis femme, & vous me pardonnerez d'avoir pris le parti de Félicie dans une action qui ne me paroît blâmable, que parce qu'elle n'est plus d'usage. Félicie se détermine donc à pénétrer dans la caverne : Mérin en occupe l'entrée, le sabre à la main, & avec une fermeté digne du genre de vie qu'il embrassoit : Félicie marche, ayant aussi le sabre à la main ; une affreuse obscurité l'empêche assez long-temps d'examiner quel est l'endroit où il avance : des cris perçants qu'il entend après, (car je le traite en homme dans l'idée du nom *Ariobarsane*, qu'il m'est

échappé de vous dire qu'il doit porter à présent ;) des cris perçans, dis-je, qu'il entend, ralentissent un peu son ardeur : il frémit, & son intrépidité cède pour quelques moments à toute l'horreur d'une pareille aventure : il sent chanceler son courage, & s'animant alors par la noble satisfaction de n'avoir rien à se reprocher, il marche en frappant de son sabre à droite & à gauche.

A mesure qu'il avance, les cris qu'il entend augmentent; mais ce sont des cris affreux, à qui les voûtes ou la profondeur de la caverne prêtent un son qui les rend encore plus épouvantables & plus funestes. Un bruit de chaînes frappe aussi ses oreilles, l'obscurité dans laquelle il marche, dure toujours; & rien ne se présente à lui.

Cependant, après avoir marché long-temps, une porte qu'il crut d'airain, arrête ses pas & son sabre ; le bruit qu'il fait en la frappant, est suivi d'une voix horrible qui s'écrie : *Malheureux, qui que tu sois, que viens-tu faire dans ces lieux?* J'y viens, *repondit Ariobarsane*, éprouver mon courage, & contre toi, si tu mérites par tes forfaits ma noble fureur, & contre tous tes infâ-

mes compagnons qui cauſent apparemment les malheurs & tous les gémiſſements de ceux dont les cris pitoyables ſe font entendre.

A ces mots qu'*Ariobarſane* prononce, ſon courage devient plus ferme que jamais, l'horreur de l'avènture eſt pour ſon cœur une raiſon de plus d'intrépidité ; ſa réponſe même à l'inconnu qui lui parle, porte avec elle un caractere de merveilleux qui réfléchit ſur ſon âme ; ouvre cette porte que ta cruauté tient fermée, *ajouta-t-il*, ouvre, ou crains mes efforts. *Va, malheureux*, répondit l'inconnu, *tremble & profite de la terreur que ce lieu, cette même porte & les cris que tu as entendus, doivent t'inſpirer ; recule pour fuir à des maux affreux qui t'attendent, ſi tu t'obſtines à demeurer.* Je crains peu les maux dont tu me menaces, *répartit Ariobarſane*, j'en veux bien courir les riſques ; mais que mon intrépidité & le mépris que je fais de ce que tu viens de dire, ſoient pour toi un ſujet de crainte auſſi grand, que le doit être pour moi l'aventure que je vais tenter.

Après ce peu de mots, Ariobarſane, ſans attendre la réponſe du fier inconnu, donne à la porte un coup du pommeau de ſon ſabre, avec une force & une vigueur qui montrent qu'il

n'a plus rien de la foibleſſe de ſon ſexe ; Bradamante, dans ſes plus terribles faits d'armes, ne fit peut-être aucune action qui pût aller de pair avec ce coup d'eſſai de notre nouvel Ariobarſane. Au coup furieux dont il frappe la porte, elle s'ouvre avec un bruit épouvantable ; mille hûrlements affreux accompagnent ce bruit, un cliquetis d'armes eſt mêlé parmi eux, Ariobarſane s'anime par la nouveauté de l'aventure ; il entre, mais l'obſcurité trompe ſa valeur, & lui dérobe un péril dans lequel il va ſuccomber ; à peine a-t-il avancé un pas, que, ſes pieds rencontrant des degrés à deſcendre, il chancelle, il tombe ; &, après avoir roulé long-temps ſans quitter ſon ſabre, ſa chûte le porte enfin dans un lieu ſombre : une petite lampe au haut du plancher eſt l'unique clarté que reçoit ce lieu qui lui paroît comme une cave ; il ne peut diſtinguer les objets ; une odeur infectée, comme de cadavres, le ſaiſit ; il marche pour trouver une iſſue par où il puiſſe ſortir de ce funeſte lieu.

A peine a-t-il avancé deux pas, que deux cadavres l'arrêterent. Quelle horreur, grands dieux ! & peut-on dire, après cela, que l'impreſſion des Romans eſt folie, puiſqu'elle rend une femme capable de ſoutenir avec courage une aventure

dont le simple récit doit vous épouvanter? Ariobarsane, avec une assurance intrépide, écarte de ses pieds les cadavres qui l'empêchent de traverser.

Il entrevoit une porte extrêmement basse; il n'hésite point à y passer: rien ne l'arrête, une gallerie assez longue, plus éclairée que la cave se présente à ses yeux; il n'y rencontre personne; de-là il passe dans une autre gallerie d'une longueur à perte de vue, éclairée d'une infinité de lustres. Mais, ô Ciel! quel nouveau spectacle frappe alors ses yeux! il voit un nombre prodigieux de femmes extrêmement belles; les unes se promenent avec une langueur & une pâleur mortelle sur le visage; les autres assises dans des fauteuils, levent au Ciel des yeux baignés de larmes, & semblent l'implorer pour les tirer de l'état où elles sont; il en voit qui, couchées sur des lits, paroissent assoupies d'un sommeil que des chagrins mortels ont provoqué.

Celles qui se promenent font un cri de surprise en voyant entrer Ariobarsane son sabre nud. L'air martial & même affreux que ses actions ont imprimé sur son visage, épouvante d'abord cette triste troupe. Ariobarsane remarque leur crainte; il baisse alors son sabre, & s'avançant avec

douceur, il leur témoigne qu'il n'est point dans ces lieux pour leur nuire.

Ces femmes se rassûrent; un étonnement de joie même succède à la craintive surprise que d'abord il leur avoit inspirée. Ne craignez rien de moi, *leur dit-il :* ces armes que je porte ne doivent servir qu'à vous tirer des malheurs où vous me paroissez plongées. A ces mots il ajoûte tout ce qui peut éloigner la crainte de leur cœur, & joint à son discours le récit de la maniere dont il est arrivé dans ces lieux. Ah! Seigneur, *s'écrie une de ces femmes à qui il parle*, hélas! vous êtes perdu, vous ne reverrez plus la lumiere du soleil; &, quelle que soit votre valeur, vous aurez le sort que nous avons toutes. Ne craignez rien pour moi, *répondit Ariobarsane :* le Ciel veut sans doute que je vous affranchisse de l'état où vous êtes, & que je juge malheureux par ce que vous venez de me dire; mais hâtez-vous de m'expliquer ce que signifie tout ce que je vois; dites-moi dans quels lieux je suis, & la raison, enfin, de tout ce que j'ai rencontré.

HISTOIRE

DU MAGICIEN.

SÇACHEZ donc, Seigneur, *lui répondit cette Dame*, que c'est ici la retraite d'un fameux Magicien & de sa sœur; il y a près de deux-cents ans qu'ils sont tous deux retirés dans ces lieux affreux, que leur art a rendu comme inaccessibles: tous ceux qui sont ici vivants, y sont du même temps que lui, & malgré la jeunesse que vous voyez peinte sur les visages de ces Dames infortunées qui languissent dans cette salle, & sur le mien même, nous y sommes toutes entrées au même moment que nos deux Magiciens.

Mais, pour apprendre l'origine de nos malheurs, sçachez qu'il y a près de deux-cents ans que regnoit un Sophi de Perse; il étoit dans le printems de son âge; il avoit une extrême passion pour les femmes: mille Emissaires, dispersés

en différents lieux, lui en envoyoient tous les jours: jamais Sérail ne fut plus rempli de Beautés que l'étoit le sien. Hélas! ce malheureux Prince avoit bien de quoi contenter son humeur amoureuse, si ce qui est en notre pouvoir, quelque beau, quelque précieux qu'il soit, ne perdoit de son prix dès que nous le possédons. Il chassoit un jour & s'étoit écarté tout seul de la bande des Chasseurs: en traversant un petit chemin, il apperçut une petite maison, auprès de laquelle étoit une jeune fille d'environ quinze ans, dont la beauté frappa ses yeux; jamais objet aussi ne fut plus digne de son admiration: elle avoit de ces charmes naïfs & cependant majestueux tout ensemble; la douceur & la fierté ajoutoient aux traits de son visage tout ce que ces deux différents airs peuvent avoir de plus enchanteur. A cette vûe, le Prince surpris s'arrête, il s'enflamme, il soupire: la jeune fille, qui remarque son étonnement, rentre dans la maison, & se dérobe promptement aux regards amoureux du Prince. Ce jour-là son habit de chasse étoit magnifique, & l'assurance qu'inspire ordinairement le rang qu'il tenoit, lui fit prendre la résolution d'entrer dans cette maison, pour sçavoir à qui elle ap-

partient, & quels ſont les parents de la belle perſonne qui vient de frapper ſes yeux. Son deſſein n'étoit pas de ſe déclarer; il deſcend de cheval; il entre, une vieille femme paroît, & lui demande ce qu'il deſire. Je ſuis, *répondit-il*, un chaſſeur égaré de la troupe de mes camarades; l'agitation & la fatigue m'ont donné une ſoif inſupportable, & je viens vous prier de vouloir bien me faire donner de l'eau pour me déſaltérer. Vous allez être ſatisfait, *répartit cette vieille femme*, & je vais vous en apporter moi-même.

Après ces mots elle quitte le Prince pour un moment, & revient avec un gobelet & une cruche pleine d'eau de ſource. Quoique le Prince n'eût aucune envie de boire, il ne laiſſa pas de le faire avec autant d'avidité que s'il eût été très-altéré. Pendant que la vieille femme lui verſoit à boire, la jeune fille, qui s'étoit rétirée dans la chambre prochaine, approcha par une curioſité naturelle à la jeuneſſe. Sa vue ſurprit le Prince preſque auſſi agréablement que la premiere fois; il but cependant, & rendant le gobelet d'un air diſtrait à la vieille: vous avez-là pour fille une bien aimable perſonne, *lui dit-il*. Je ne ſuis point ſa mere, *lui répartit la vieille*; mais ſeulement

ſa tante : ſon pere & ſa mere ſont morts ; elle n'a qu'un frere, qui depuis deux ans eſt abſent.

A peine la vieille tante achevoit-elle ce diſcours, que les chaſſeurs, qui s'étoient rejoints, & qui s'étoient apperçus de la perte du Prince, paſſerent auprès de la maiſon dans laquelle il étoit entré : ſon cheval, qu'ils apperçûrent à la porte, leur fit juger qu'il n'étoit pas loin de-là. Ils s'arrêterent auprès de la maiſon : un d'eux entra ; &, voyant le Prince, il le ſalua avec un reſpect qui fit juger à la vieille & à ſa nièce, que celui à qui elles venoient de donner à boire, étoit le Sophi lui-même. La tante alors ſe jetta à ſes genoux, & lui demanda pardon des fautes que l'ignorance où elle étoit de ſon rang lui avoit ſans doute fait commettre. Vous n'en avez point commis, *lui répartit le Prince en la relevant* ; &, quand votre accueil auroit été cent fois moins honnête, il me ſuffiroit, pour l'oublier, d'avoir eu le plaiſir de voir chez vous votre aimable nièce. Ses charmes ont pénétré mon cœur : elle habite des lieux indignes d'elle ; tant de beauté ne doit point être enſévelie dans une affreuſe retraite : quittez votre maiſon, & laiſſez-y tout ce que vous poſſédez. Les biens dont je vous comblerai toutes deux, vous dédommageront bien de ceux

que vous quitterez : votre nièce déſormais aura mon Serrail pour demeure ; vous ne la perdrez cependant pas ; je ne veux point vous arracher ni l'une ni l'autre à votre mutuel e tendreſſe ; vous vivrez enſemble. Seigneur, *répondit la tante*, vos faveurs ſont extrêmes, & nous ne pouvons jamais les mériter, quelque ſervice que nous vous rendions. Vous demandez ma nièce *Baſtille* ; je ſuis perſuadée que ſa propre inclination la détermineroit aiſément à ſuivre un Prince de votre âge, & qui veut l'élever dans un ſi haut degré d'honneur : mais elle n'eſt point à moi ; ſon frere *Meſti* doit revenir inceſſamment ; il me l'à confiée ; il reviendra même avec un de ſes amis qu'il lui à deſtiné pour époux : ayez la bonté, Seigneur, de différer de quelque temps le bonheur que vous lui réſervez : il n'aura point ſujet de ſe plaindre de ma fidélité ; & l'honneur dont vous comblez notre famille l'engagera lui-même à la refuſer à ſon ami, & à vous la préſenter.

Les Amants ſont impatients ; le Prince ne goûta point ces raiſons. Ce n'eſt point manquer de fidélité, *répondit-il à la tante*, que d'obéir aux volontés de votre Sophi. Mon amour ne peut ſe contraindre juſques-là ; ſon frere n'aura point lieu de ſe plaindre, ſuivez-moi. La tante voulut ré-

partir; mais le Prince lui marqua par un geste qu'il falloit obéir sur le champ: en même temps il alla saluer la belle *Bastille*, qui le reçut d'un air qui, quoique mêlé d'une modeste timidité, avoit je ne sçais quelle assurance digne de la personne la plus accoutumée à la grandeur. Le Prince ordonna qu'on l'aidât à monter à cheval; on aida la tante à en monter un autre : le Prince ne quitta point les côtés de *Bastille*; il remarqua dans ses réponses un esprit, sinon cultivé, du moins disposé à recevoir les impressions les plus fines & les plus polies. Elle ne parut point déconcertée. La petite violence que je fais à votre tante, *belle Bastille*, vous est-elle désagréable, lui dit le Prince? & avez-vous autant de répugnance à me suivre, qu'elle en a eu à vous laisser emmener? L'honneur que vous me faites, & vos empressements pour moi, *repartit Bastille*, sont dignes d'un autre prix; les raisons de répugnance de ma tante ne me doivent point toucher jusqu'à partager ses sentiments; & cet époux que mon frere me destine, n'a rien d'assez charmant pour effacer dans mon cœur la reconnoissance que je vous dois.

Le Prince & Bastille s'entretinrent de pareils discours jusqu'au Serrail. Je ne vous ferai point

un détail inutile de tout ce qui se passa ; qu'il vous suffise de sçavoir que Bastille occupa le Prince uniquement ; qu'elle répondit à sa tendresse par les sentiments les plus vifs ; que sa fortune n'altéra point la modestie de ses manieres, & que ce degré d'honneur où l'amour du Prince l'éleva, n'accoutuma son cœur qu'à plus de noblesse & de grandeur, sans lui inspirer aucune vanité.

Les choses en étoient à ce point, quand le frere de Bastille arriva, comme l'avoit dit la tante : cet ami qui devoit être l'époux de Bastille, le suivoit avec l'empressement d'un homme qui croit devenir possesseur de la plus belle personne du monde. Mais quel fut leur étonnement à tous deux, quand quelques domestiques qui étoient restés à la maison, leur apprirent l'aventure de Bastille, & la maniere dont le Sophi l'avoit fait conduire au Sérail avec sa tante ! L'Amant pâlit à ce discours : le frere de Bastille partagea sa douleur autant qu'il put, charmé du haut rang que tenoit sa sœur, & de celui qu'il espéroit désormais tenir lui-même. Je suis fâché, *dit-il à son ami*, qu'une puissance aussi supérieure enleve ma sœur à votre amour ; vous voyez que j'étois dans la résolution de vous tenir parole : mais que puis-

je contre le Sophi ? que m'abaiſſer devant lui, & le remercier de la faveur qu'il a faite à Baſtille. Conſolez-vous, mon cher ami ; ſelon toute apparence, le Sophi me comblera de biens : ſi je n'ai pu vous donner ma ſœur, je vous ferai part de ma fortune ; j'intéreſſerai ma ſœur à demander au Prince qu'il vous dédommage de la perte que vous faites, & vous ſerez en état de contracter une alliance infiniment au-deſſus de celle que vous auriez faite avec moi. Je vous ſuis obligé de toutes vos offres, *répartit cet Amant* : j'ai perdu Baſtille ; je l'aimois : mon cœur impatient s'eſt fait une néceſſité de l'aimer toujours ; l'eſpérance de la poſſéder m'en a laiſſé une impreſſion que la mort ſeule peut détruire ; jouiſſez des honneurs que vous pouvez légitimement attendre, & laiſſez-moi expirer de douleur. Le frere de Baſtille voulut en vain moderer ſon de déſeſpoir par les raiſons les plus conſolantes : ſes diſcours ne feſoient qu'aigrir la douleur de ſon ami ; il ne lui en parla plus.

Cependant le Prince, qui de temps en temps envoyoit ſçavoir ſi le frere de Baſtille étoit venu, apprit ſon retour le lendemain : *Meſti*, qui eſt le nom de ce frere, eut ordre d'aller avec ſon ami parler au Sophi. Cet ami déſeſperé fit d'abord

quelque difficulté de le ſuivre. Non, non, *diſoit-il à Meſti*, allez-y ſeul ; tout Prince qu'il eſt, le reſpect & la vénération qu'impoſe ſon rang aux autres hommes, n'agiſſent point ſur moi ; je le haïs ; c'eſt un rival que ſa puiſſance me peint encore plus épouvantable : que veut il me dire, ce Sophi ſuperbe ? je n'attends rien de lui : la mort eſt le ſeul bien que je puiſſe à préſent goûter.

Cependant, malgré cet emportement, Meſti lui parla avec tant de ſageſſe, qu'enfin il le détermina à paroître devant le Sophi.

Ce Prince reçut le frere de Baſtille avec les dernieres marques de bonté & de douceur. A l'égard de ſon ami, il lui dit : Baſtille vous étoit deſtinée, je l'ai trouvé digne de mes empreſſements ; ſi vous l'aimez véritablement, vous devez vous conſoler de ſa perte par le haut rang auquel ma faveur l'a élevée : mais je prétends vous faire oublier le chagrin que vous avez reſſenti ſans doute, en rendant votre ſort heureux : allez trouver le Garde de mon tréſor, il a ordre de vous délivrer une ſomme d'argent conſidérable ; &, dans les ſuites, eſpérez tout de mes bontés : pour vous, Meſti, dont j'ai le bonheur de poſſéder la ſœur, je vous donne en revanche une de mes ſœurs en mariage. Après ces mots, Meſti

se prosterna aux genoux du Sophi pour le remercier de l'honneur dont il le combloit : son ami l'imita, mais de mauvaise grâce & par grimace; le Sophi s'en apperçut ; mais comme ce Prince avoit des sentiments fort humains, & qu'il comprenoit par le bonheur qu'il y avoit de posséder Bastille, ce qu'un homme qui venoit de la perdre devoit ressentir de désespoir, il pardonna à l'ami de Mesti le peu de reconnoissance qu'il témoignoit pour le don qu'il lui fesoit. Mesti, avant de quitter le Prince, le pria de vouloir bien qu'il embrassât sa sœur : le Sophi y consentit, & lui dit de revenir le lendemain : il n'y manqua pas, il l'embrassa : & comme il y avoit long-temps qu'il ne l'avoit vue, il fut surpris lui-même de l'éclat & de la beauté qui brilloient sur son visage.

Cependant, quelques jours après il épousa la sœur du Sophi, qui, après Bastille, étoit la plus belle personne de la Perse. L'ami de Mesti, que j'appellerai *Créor*, alla trouver le Garde du trésor, qui lui délivra une somme d'argent considérable & capable de l'enrichir pour le reste de ses jours. Dès qu'il se vit en possession de cet argent, il résolut de quitter la Perse, & d'aller par de longs voyages effacer la funeste impression qui lui restoit dans le cœur. Il part après avoir dit adieu à

Mesti, à qui la qualité de beau-frere du Sophi ne fesoit point méconnoître ceux que la naissance avoit fait ses égaux : il ne se servit de la fortune qui l'élevoit au-dessus d'eux, que pour s'en faire aimer davantage, en partageant avec eux les biens dont le Sophi le combloit à tous moments.

Je vous ai dit, Seigneur, que *Créor* étoit parti : le troisieme jour de son voyage, en marchant dans un chemin escarpé, il apperçut sur un roc un vieillard vénérable qui dormoit : à quelques pas du vieillard, il vit une femme qui tenoit un poignard à la main, & qui s'approchoit le plus doucement qu'elle pouvoit, de peur d'éveiller ce bon-homme qu'elle avoit dessein d'égorger : la résolution de cette femme la rendoit si attentive à l'action qu'elle alloit faire, & aux mesures qu'il falloit prendre pour l'achever avec succès, qu'elle n'apperçut point *Créor* : cependant elle étoit déjà proche du vieillard ; déjà même elle étoit prête à lui enfoncer le poignard dans le cœur, quand *Créor* fit un cri qu'une compassion naturelle lui arracha, & s'avança très-vîte à cheval pour empêcher cette femme de commettre ce meurtre. Au cri qu'il fit, & au bruit de son cheval, le bon-homme s'éveilla, & le premier objet qui frappa ses yeux mal éveillés, ce fut cette femme

tenant le poignard à la main pour le tuer : elle voulut alors ſe percer elle-même, comme pour ſe punir de rage d'avoir manqué ſon coup ; mais ſon déſeſpoir ne lui ſervit de rien, &, malgré tous ſes efforts, elle ne put enfoncer le poignard dans ſon ſein. Tu veux te faire mourir en vain, *lui dit alors le vieillard, en ſe frottant les yeux, avec autant de tranquillité que s'il eût été éveillé par l'aventure la plus agréable*, ton poignard te donneroit une mort trop douce & qui puniroit mal ta perfidie ; vis, malheureuſe, mais pour expirer d'une langueur éternelle, & pour ne garder de la vie que ce qu'il en faut pour ſentir l'horreur d'une mort toujours prochaine.

Après ces mots il ſe leva, en s'appuyant ſur un petit bâton ; & ſe retournant du côté de Créor ; Vous à qui je dois la vie, *dit-il*, approchez, étranger, & ſçachez que le plus grand bonheur qui pût vous arriver, étoit celui de me rendre ce ſervice ; ſuivez-moi, vous me paroiſſez fatigué ; venez vous repoſer chez moi. Cela dit, il avança le premier vers Créor, que l'inutilité du déſeſpoir de la femme & les paroles du vieillard avoient rendu comme immobile.

Tout ce que vous voyez vous ſurprend, ſans doute, *continua le vieillard* ; ce que vous y re-

marquez de prodigieux vous inſpire peut-être de la crainte, mais raſſurez-vous, vous êtes en ſûreté ; & quand à préſent toute la terre s'armeroit contre vos jours, toute la terre ne pourroit rien contre vous.

Créor entendant le vieillard parler de cette maniere, ſe hâta de deſcendre de cheval, & s'approchant de lui avec le reſpect dû à ſon âge, & peut-être au pouvoir qu'il ſoupçonnoit être en lui ; Je ſuis charmé, *répondit-il*, de vous avoir garanti de la mort ; elle vous a reſpecté trop long-temps, pour qu'elle dût vous faire ceſſer de vivre par un accident auſſi tragique ; je vous ſuivrai au reſte par-tout où vous voudrez ; la vénération que vous m'imprimez ne me permet aucune méfiance de vous, & je recevrai avec toute la ſenſibilité dont mon cœur eſt capable les faveurs que vous voulez me faire, quoique je n'en exige point d'autre que l'obligeante reconnoiſſance que vous m'avez témoignée. Après ce diſcours, le vieillard l'embraſſa, & le prenant par la main, il le conduiſit auprès de la femme qui étoit reſtée immobile dans la poſture d'une perſonne qui veut ſe tuer : elle n'avoit pas le mouvement des yeux libre, mais ſes yeux ſeuls ſuffiſoient pour exprimer toute la rage qu'elle reſſentoit ; ſes regards étoient fu-

rieux, incertains, allumés; elle les lançoit tantôt ſur le vieillard, tantôt ſur Créor, d'un air terrible : de temps en temps elle pouſſoit des ſoupirs, ſon eſtomach ſe ſoulevoit; on jugeoit qu'elle ſouffroit tout ce que le déſeſpoir, la fureur & la certitude d'un ſupplice épouvantable peuvent verſer de mouvements convulſifs & funeſtes dans une âme.

Créor frémit en s'approchant d'elle; il crut voir un monſtre. Ne craignez rien, *lui dit le vieillard*; toute terrible que vous la voyez, elle eſt moins dangereuſe que ce bâton que je tiens. Après ces mots, il arracha à cette femme le poignard qu'elle tenoit en ſa main, & dont la pointe étoit tournée contre ſon eſtomach. Marche, *s'écria-t-il à un ton plus puiſſant qu'il ne devoit naturellement l'avoir*; marche, obéis à mon commandement. La femme obéit effectivement, après avoir lancé ſur lui un regard affreux : on eût dit, à la voir marcher, que ſes pas & ſon mouvement ſe fesoient par des efforts extraordinaires. Créor, quoique dans une ſituation où la mort ne pouvoit l'effrayer, ne laiſſoit pas que de ſentir un certain frémiſſement à la vue de pareilles choſes. Le vieillard continuoit à lui faire mille honnêtetés, & lui apprit quelle étoit cette femme qui avoit voulu le tuer. Vous me voyez d'un âge très-avan-

çé, *dit-il à Créor*, il y a deux-cent-ſoixante ans que je vis ; je ne vous dirai point par quel hafard je me ſuis appliqué aux ſciences occultes & même à la Chymie : mais enfin après pluſieurs voyages, nombre d'expériences, d'aventures & de malheurs, je ſuis parvenu à une connoiſſance preſque parfaite de la plupart des ſecrets de la nature ; je connoîs les ſimples, je rajeunis ceux qu'il me plaît ; je ferois cent montagnes d'or en auſſi peu de temps qu'il en faut pour meſurer leur circonférence ; je rends la ſanté à ceux à qui l'âge & le mauvais tempérament l'ont abſolument ôtée, & je ſuis après à chercher le ſecret de reſſuſciter ; je ne déſeſpere pas de pouſſer mes connoiſſances & mon art même au-delà du trépas : après cela, je commande aux Enfers ; toutes les Intelligences me ſont ſoumiſes ; j'aſſervis les mauvaiſes, & je les force par mes invocations à m'obéir ; les bonnes s'empreſſent à m'être utiles : enfin, mon cher inconnu, il eſt peu de choſes que je ne ſçache, peu de plaiſirs que je n'aie goûtés, peu d'états que je n'aie éprouvés. J'ai vu preſque toute la terre habitable ; j'ai voyagé toujours en ſûreté, tantôt ſur terre, tantôt ſur mer, tantôt en l'air, tantôt viſible, tantôt inviſible, de la maniere enfin dont je l'ai voulu. J'ai le ſecret

de changer de corps, quand le mien eſt trop uſé; &, comme l'âme ne vieillit point, je me trouve, quand je veux, tout auſſi beau, tout auſſi frais qu'un homme de vingt ans. A la vérité, il faut pour cela que j'aie des corps, car je ne puis pas m'en forger moi-même; mais la Mort, qui moiſſonne une infinité de jeunes gens, Princes, Nobles, Roturiers, Officiers, Magiſtrats & autres, ne me fournit que trop de quoi, quand il me plaît loger mon âme dans un corps récent; & j'ai cela de bon, qu'en prenant poſſeſſion de ce corps; de quelque maladie, plaie, ou autre incommodité qu'il ait été attaqué ou ulcéré, ſon premier embonpoint & ſa ſanté lui reviennent ſur le moment. Au reſte, voici comme je pratique la choſe; quand je m'ennuie dans le corps que j'ai, mon art me porte à la Cour, à l'Armée, à la Ville, où je veux: dans ces lieux je vois quels ſont les malades: ſi je trouve, par exemple, à la Cour le fils d'un Seigneur malade, mon art m'apprend infailliblement s'il doit mourir, ou non, de ſa maladie; car j'ai la délicateſſe de ne vouloir point ôter la vie à ceux qui la doivent encore garder, & qui peuvent réchapper; ſi par mon art je découvre que ce jeune Seigneur doive mourir, je me rends inviſible; & lui ſoufflant, quand il ouvre la bou-

che, d'une petite poussiere dans la gorge, une demi-heure après il meurt. Aussi-tôt qu'il a rendu l'âme, je quitte mon corps, que la force de mon art fait disparoître, ou, pour mieux dire, anéantir, & j'entre dans le corps du jeune homme mort. Cependant on croit le jeune homme défunt quelques moments; je donne après adroitement quelques signes de vie par un peu de respiration, (car je ne veux pas étonner par le prodige.) insensiblement je reviens, je parle, je conserve la pâleur d'un malade; mais c'est une pâleur, pour ainsi dire, fantastique. Les parents se réjouissent; on me dit réchappé: je me ménage de maniere que ma guérison ne paroît point extraordinaire, & qu'enfin revenu sur mes jambes, je passe pour le fils du Seigneur: je vis quelque temps de cette maniere, si la situation me plaît; car j'ai oublié de vous dire, qu'en prenant le corps du jeune homme, je sçais tout-d'un-coup tout ce qu'il sçavoit; j'ai les mêmes connoissances, les mêmes Maitresses; & quand la fantaisie de vivre de cette maniere m'est passée, je pars par la voie la plus courte, & je me dérobe tout-à-coup à l'amour d'un pere & de parents que la ressemblance abuse pour jamais: je deviens femme, si je veux; en un mot, j'ai le choix libre sur les

corps. Voici donc, à-peu-près, un détail raccourci de mes connoiſſances & de mes ſecrets. Vous ſçaurez à préſent qu'il y a vingt-cinq ans que, traverſant une rue dans une Ville, j'apperçus une miſérable fille que le Bourreau conduiſoit au ſupplice, pour avoir, diſoit-on, empoiſonné ſon pere & ſa mere, qui l'empêchoient d'épouſer un jeune homme qu'elle aimoit. Cette fille me parut belle à ravir, de loin : je m'approchai, & je vis qu'elle n'avoit tout au plus que dix huit ans ; une tendre compaſſion me ſaiſit pour elle. J'avois, dans ce temps, la figure d'un riche Marchand, que ſa richeſſe & ſa bonne mine avoient fait l'Amant d'une des plus aimables femmes de la Ville. Cet homme étoit mort, j'aimois cette femme : j'avois inutilement tenté de m'en faire aimer ſous la figure d'un jeune homme parfaitement bien fait ; quand ce Marchand tomba malade : je pris ſon corps, & je jouiſſois de ſa bonne fortune.

Je marchois dans cette ſituation dans les rues, quand cette fille frappa mes yeux : ſa jeuneſſe & ſa beauté m'attendrirent, comme je vous l'ai dit. Je diſparus tout auſſi-tôt ; &, m'élevant en l'air, je l'arrachai d'entre les mains de l'Exécuteur, qui, ſe la ſentant arracher ſans voir perſonne, s'en-

fuit de frayeur. Dès que je l'eus en mon pouvoir, je la rendis invisible à son tour, & j'arrivai en un instant dans les lieux où je fais ma retraite : or cette fille est justement celle qui m'a voulu poignarder, & de la perfidie de laquelle vous m'avez sauvé : vous pouvez vous imaginer qu'elle fut extrêmement étonnée de se voir seule avec moi dans le fond d'une caverne où je fais ma demeure, & où, par mon art, j'ai sçu creuser des appartements souterrains, où le jour n'entra jamais, & que des lampes ardentes éclairent perpétuellement. Que vous dirai-je enfin, j'en devins éperdûment amoureux ; je la mis au fait en quatre mots de ce que j'étois, & du pouvoir que j'avois ; je lui marquai l'empressement le plus tendre, toujours sous la figure du Marchand mort ; je l'assurai que je l'aimerois toute ma vie ; que son bonheur avec moi passeroit celui des plus grandes Princesses, & que le moindre de ses souhaits seroit toujours satisfait : en lui déclarant tous mes secrets, je lui cachai mon âge, & le pouvoir que j'avois de changer de corps ; je craignis que cette idée ne la rebutât : elle s'accoutuma avec moi. Nous jouîmes cependant quelques années du plaisir de l'union la plus douce ; jamais je n'avois été si content : mais, comme il est un certain jour dans

la semaine où je suis contraint de reprendre sur mon visage toutes les rides & toute la laideur de mon âge, j'avois toujours exigé d'elle, qu'elle me laissât ces jours-là en liberté de devenir ce que je voulois. Cet article intéressa sa curiosité; elle feignit de m'accorder de bon cœur ce que je lui demandois: mais en secret, elle résolut de s'éclaircir du sujet que j'avois de m'absenter ces certains jours. Un de ces jours marqués, que je m'étois levé de bonne heure, elle feignit de dormir d'un profond sommeil; je la crus très-assoupie, je me hâtai de m'habiller: les moments pressoient; mes rides s'emparerent de mon visage, même en m'habillant; je devins courbé sous le faix des années: elle m'observoit; &, s'appercevant de ma métamorphose, elle fit un cri, en disant: Ah dieux! que vois-je? & que signifie ce changement? A ces mots, je pâlis, je me mis en colere; mes premiers mouvements penserent lui être funestes: elle s'étoit évanouie; l'état où je la vis calma mon courroux, je la fis revenir; &, me déterminant à faire de nécessité vertu, je lui déclarai mon secret, & la fatalité de ces jours marqués, où j'étois obligé de devenir tel qu'elle me voyoit: je lui dis que je prendrois toujours soin de m'éloigner d'elle dans ces moments

ments;& que cet état ne durant qu'un jour, ne devoit point la rebuter ſi fort. Elle parut conſolée ; mais la perfide feignoit encore, & prenoit en ſecret la réſolution de ſe défaire de moi, parce que, dans le récit que je lui fis, je lui avouai imprudemment que, dans l'état où elle me voyoit, nul charme ne pouvoit me garantir de la mort, ſi je n'avois le ſoin d'avaler ce jour-là une petite bouteille du ſuc d'une herbe qui m'aidoit à paſſer la journée juſqu'au lendemain. Ce fut par un mouvement de tendreſſe ou de confiance indiſcrette, que je lui avouai ce fatal ſecret : elle ne l'oublia pas, & réſolut d'en profiter, ſçachant bien qu'après ma mort, elle ſeroit toujours en état de vivre heureuſe, parce que je lui avois appris preſque tous mes ſecrets.

Après lui avoir fait cet imprudent aveu, je la quittai pour ne revenir que le lendemain ; je la retrouvai, elle parut ſatisfaite ; & nous avons juſqu'ici vécu enſemble, ſans que je me ſois apperçu de ſa funeſte réſolution : ſans doute qu'elle n'a pu ſaiſir que ce moment, où dans l'état où vous me voyez, je me ſuis endormi ſur ce roc. Quand le vieillard eut fait ce récit étonnant, ils ſe trouverent à l'entrée de ſa caverne : la femme qui marchoit devant, y entra la premiere, & le Magi-

cien fit ensuite passer Créor : d'abord un peu d'obscurité le fit chanceler en entrant ; mais après quelques pas, une grande clarté succéda aux ténebres : il trouva une salle spacieuse ; de-là il traversa plusieurs appartements, tous plus magnifiques les uns que les autres, & il entra dans un petit cabinet où le Magicien lui dit de s'arrêter ; de ce cabinet le vieillard entra dans un autre, où il enferma la femme, après l'avoir chargée de chaînes. Il revint à Créor, que l'aventure extraordinaire qui lui arrivoit rendoit muet & comme immobile. Il est temps, dit le Magicien, que vous mangiez un morceau ; vous allez être servi.

Après ces mots, frappant d'un pied en terre, Créor en vit sortir du fond du plancher, une table magnifiquement servie, & dont chaque mêts pouvoit s'appeller exquis. Le Magicien réitéra un second coup, aussi-tôt paroît un buffet garni de toutes sortes de vins & de liqueurs. Mangeons, dit-il à Créor, & ne pensez pas que ces mêts puissent vous nuire, ou ne soient que des illusions dont je veuille tromper & vos yeux & vos sens ; je vais en manger le premier, & c'est-là ordinairement la maniere dont ma table est servie ; je n'ai point besoin de domestiques, & comme vous voyez, je n'en suis pas plus mal.

Cela dit, le Magicien mangea le premier, & invita Créor à en faire autant; Créor par complaisance obéit, car ces sortes d'objets ne sont pas propres à exciter l'appétit : ajoutez à cela que le malheur de sa passion l'occupoit toujours; il mangea donc, mais d'un air si mélancolique, que le Magicien, après le repas, lui dit : Seigneur, vous m'avez paru rêveur & triste pendant le repas : une sombre inquiétude étoit peinte sur votre visage; vous retiendrois-je dans ces lieux malgré vous ? Parlez, si vous avez des chagrins, racontez-les moi, je vous ai une obligation qui me rend capable de tout en votre faveur. Quand le Magicien eut fini ce discours, il attendit la réponse de Créor, qui fut quelque temps sans parler, ayant les yeux baissés à terre, & les relevant après : hélas! Seigneur, vous devez le service que je vous ai rendu bien plus au hasard qu'à moi-même; il n'est aucun homme vivant, qui, dans une occasion pareille, n'en eût du moins fait autant que moi; mais quand vous en auriez encore mille fois plus de reconnoissance, quand vous seriez encore plus empressé de me secourir, mes maux sont d'une espece à ne pouvoir recevoir de remede. J'avois une Maitresse, Seigneur; elle est la sœur d'un de

mes amis : cet ami me la promit en mariage, dès que nous ferions revenus d'un voyage que nous avons fait enfemble. Avant de partir, il me fembloit qu'elle répondoit affez à ma flamme ; & quand nous avons été de retour, j'ai appris que le Sophi me l'avoit enlevée, en étant devenu amoureux à la chaffe ; elle l'aime, elle me méprife, & maintenant elle jouit, dans le Sérail, de toutes les faveurs de la plus haute fortune, pendant quelle prodigue les fiennes à mon puiffant rival. Je fuis parti de défefpoir ; j'ai tout abandonné, réfolu de mourir, ou d'étouffer un amour qui me fait languir. Voilà mes maux, Seigneur ; voyez fi vous pourriez y remédier. Je vous pardonne, répartit le Magicien, d'avoir douté de mon pouvoir ; un Amant au défefpoir ne voit rien dans fa douleur, qui foit capable de le rendre heureux : mais je prétends vous rendre auffi content du côté de l'amour, que vous en êtes à préfent mal fatisfait.

Quand la Dame en fut-là de fon récit, elle s'arrêta & nous dit : L'aventure extraordinaire que j'ai commencée m'emporte ; j'ai parlé deux fois plus que je ne devois, mais on ne peut pas avoir deux attentions à la fois : mon récit m'a fait oublier le temps ; c'eft votre faute, Meffieurs :

pourquoi ne m'avez-vous pas avertie de me taire? Je ne ſçais comment vous avez trouvé ce que j'ai dit; mais vous m'avez demandé du tragique, du merveilleux, de l'étonnant; je vous ai servi le mieux que j'ai pu; je ſerai maintenant charmée de voir comment l'on continuera cette hiſtoire.

A peine la Dame eût-elle ceſſé de parler, que nous entendîmes ſonner trois heures. Oh, oh! Meſſieurs, m'écriai-je, le temps preſſe, hâtons-nous d'achever; ſi notre Cocher a dit vrai, nous n'avons plus qu'une heure à demeurer ici: à vous le dé, Mademoiſelle, ajoutai-je, en parlant à la jeune Demoiſelle. Nón, répartit-elle, ſi Créor ne ſort de la caverne du Magicien que par moi, il a bien la mine d'y reſter toujours: la femme perfide garottée dans le cabinet prochain, l'hiſtoire du Sophi, ſon Sérail, les ſecrets du Magicien, tout cela m'a paru fort joli; mais franchement, avant que je commence, que quelqu'un faſſe le reſte du chemin pour arriver à la ſin de l'hiſtoire, car j'avoue que je ſuis embourbée. Ne tient-il qu'à cela pour entendre une ſuite de votre façon, *reprit le Bel-Eſprit*; je m'en vais en quatre mots vous mettre

l'esprit en repos du côté des enchantements de la caverne, & de toute l'aventure.

Le Magicien assura donc Créor qu'il le rendroit heureux; c'est le moins que vous méritez, après m'avoir sauvé la vie, *lui dit-il*. Or, Seigneur, demeurez ici quelques jours avec moi, je vous apprendrai tout ce qui peut contribuer à vous faire un parfait bonheur. Le parti étoit trop favorable pour être refusé: Créor l'accepta. Bref, pour abréger, vous sçaurez que le Magicien instruisit Créor, de maniere qu'en moins de quinze jours de temps il sçut presque tout autant de secrets naturels & magiques que le bon vieillard même. A l'égard de la femme qu'on a laissé garottée, enchaînée dans le cabinet voisin, après avoir pendant douze jours, poussé des hûrlements affreux mêlés d'imprécations contre le Magicien, Créor, touché de compassion pour elle, conjura le Magicien de lui pardonner, ou du moins de diminuer ses maux. Les Magiciens ne sont pas tendres: non, non, *dit-il*, qu'elle gémisse, qu'elle souhaite la mort sans pouvoir l'obtenir, elle a bien d'autres tourments à souffrir, ne m'en parlez plus. Créor se tut; mais les hûrlements, les cris affreux, les imprécations re-

commencerent ; il ne put y résister davantage ; & un jour que le vieillard étoit absent, instruit du secret par lequel le Magicien la rendoit malheureuse & captive en lui conservant la vie, il sçut défaire l'enchantement & la mettre en liberté : mais cette infortunée devoit enfin périr. Au moment que Créor rompoit ses fers, le Magicien entra, pâlit à la vue de l'action de Créor. Ah ! Seigneur, *s'écria-t-il*, que faites-vous ? vous avez compassion d'une malheureuse qui voulut finir des jours que vous avez sauvés ! Pardonnez-moi ce que je viens de faire, *répartit Créor* ; mais ses gémissements m'ont touché, & une pitié à laquelle je n'ai pu résister, est le seul motif de l'action que vous voyez. Cette action ne m'est point agréable, reprit le Magicien, en fronçant le sourcil, & d'un air contraint qui fesoit juger qu'il ne disoit pas tout ce qu'il pensoit ; mais puisque cette femme vous fait tant de pitié, qu'elle expire donc ; j'y consens.

A peine eut-il prononcé ce mot fatal, que cette femme tomba morte, comme si la foudre l'avoit frappée.

Vous voilà content, *dit-il alors en s'adressant à Créor* ; & j'oublie aisément que vous avez voulu

lui rendre la liberté, puisqu'un sentiment généreux vous y portoit.

Il parut, après ces mots, riant & tranquille; mais Créor remarqua la contrainte qu'il se fesoit pour lui faire bon visage; il jugea qu'il étoit perdu, s'il s'endormoit de bonne-foi sur la feinte tranquillité du Magicien. Il résolut, quelque chose qui dût lui arriver, il résolut, dis-je, de le prévenir, & de trancher des jours que la Parque prolongeoit malgré elle. Le corps de la femme morte disparut au commandement du Magicien, qui ce jour-là positivement avoit ses rides & la figure du vieillard: en cet état il étoit mortel, pourvu cependant qu'il fût endormi ou qu'il fût couché à terre. Vous allez voir comme le hasard servit Créor dans la résolution qu'il avoit prise. Sortons de ce cabinet, dit le vieillard, en prenant Créor par la main pour entrer dans une autre chambre; (le passage étoit étroit). En prononçant ces mots, une béquille dont il se soutenoit lui manqua, & il tomba à terre. Créor se détermina tout-d'un-coup à profiter de l'occasion; il tira un poignard qu'il avoit à sa ceinture, & se jettant sur lui, comme pour le relever, il le lui enfonça deux ou trois fois

dans le cœur. Il ſortit peu de ſang de ſes plaies: il mourut en grinçant des dents, & jettant un regard effroyable ſur Créor. Auſſi-tôt qu'il fut expiré, la caverne diſparut, & Créor ſe trouva ſur un rocher avec le vieillard; il vit même encore le corps de la femme auprès de lui; & après s'être bien aſſuré que le Magicien étoit mort, il réſolut de retourner dans la capitale du Sophi, & d'y mettre en exécution tous les ſecrets qu'il avoit appris du Magicien.

Il part; il retrouva ſon ami Meſti, qui fut charmé de le revoir; les premiers jours ſe paſſerent en plaiſirs, & le perfide Créor, accoutumé déſormais aux enchantements, ſçut ſi bien déguiſer, ſous une joie apparente, ſes funeſtes deſſeins, que Meſti le crut entierement guéri. Les premiers jours paſſés, Créor réſolut de mettre en exécution tout ce qu'il avoit projetté; le haſard lui en fournit bien-tôt l'occaſion. Le Sophi, toujours charmé de Baſtille, inventant toujours de nouveaux plaiſirs pour la divertir, convia tous les favoris à un grand repas qu'il donna à une petite maiſon de plaiſance; il feſoit ce repas en faveur de ſa chere Baſtille, qui avoit témoigné au Prince qu'elle auroit été bien-aiſe de manger avec ſon frere; ce repas ſe fit la nuit,

à la clarté de mille flambeaux qui éclairoient une belle & vaste grotte, où cent canaux lançant des eaux de toutes parts, composoient le plus agréable murmure.

Créor apprit cette partie de son ami, qui lui marqua, que, malgré l'honneur dont le combloit le Sophi, il ne seroit point absolument content, puisqu'il n'assisteroit point au repas.

Quand Créor eut jugé que la partie étoit bien avancée, il se transporta par la force de son art dans la grotte où se divertissoient le Sophi, Bastille & les conviés; il demeura là quelque temps invisible à regarder sa Maîtresse, que le dépit, la jalousie & la magnificence qui l'environnoient, lui peignirent mille fois plus belle & plus aimable il se livra à toute la fureur de sa passion, il conçut les desirs les plus violents; &, impatient de se rendre le maître de celle qui la causoit, il avança vers la table : dans le temps que le Sophi offroit à boire à Bastille de la maniere la plus galante, Créor se fit voir:jugez de l'étonnement de ceux qui virent subitement paroître un homme dans une place où l'on ne voyoit rien un moment avant. Bastille fit un cri épouvantable, & laissa tomber sa tête entre les bras du Sophi. Créor frappa la table d'une petite baguette qu'il

avoit en main ; tous les conviés resterent immobiles après ce coup ; les esclaves mêmes qui les servoient ne purent avancer ; une nuée épaisse effaça la clarté des flambeaux, & enveloppa tous les conviés. Créor redoubla un autre coup, & la nuée les éleva tous en l'air, & les porta dans l'endroit où nous sommes. Vous serez sans doute étonné, Seigneur, dit cette Dame à Ariobarsane, de ce que Créor choisit si loin sa retraite ; mais, par la force de son art, il sçavoit que cet endroit étoit fort solitaire, & que la nature y avoit ébauché une caverne qu'il a depuis achevée, & dans laquelle il a fait les plus magnifiques appartements, à l'imitation du Magicien qu'il tua.

Voici donc la conduite qu'il a tenue depuis cet enlevement ; des esclaves qu'il avoit enlevés, & des autres Cavaliers, il en fit des Gardes qu'il contraignit, à force d'art, de garder des portes d'airain qui ferment les appartements. A ces mots, Ariobarsane apprit à cette femme qui lui parloit, qu'effectivement il s'étoit apperçu que la premiere porte qu'il avoit enfoncée étoit d'airain aussi ; mais, ajouta-t-il, puisque, malgré les enchantements de Créor, mon bras a pu enfoncer cette porte ; puisque j'ai fait fuir la Garde, ces commence-

ments me présagent que je mettrai à fin toute l'aventure, & que les Dieux n'ont réservé qu'à moi seul l'honneur de terminer les malheurs de ceux que Créor retient ici captifs : mais achevez, Madame, de m'apprendre comment vit ici Créor ; ce que sont devenus Bastille & le Sophi, & ce que vous faites toutes dans cette salle.

Je vous ai déjà dit, continua cette femme, qu'il est à chaque porte ici des Gardes, qui sont & les esclaves & les Cavaliers que Créor enleva dans ce fameux repas ; il prolonge leur vie, & il les conserve toujours dans la même vigueur : parmi ce nombre de gens enlevés par Créor, il y avoit beaucoup de femmes qu'il enchanta aussi. Mais avant de vous faire un détail de tout ce qui se passe dans ces lieux, sçachez que, quand Créor se vit dans cette caverne en possession de Bastille & du Prince, il enchaîna d'abord le Prince, & le suspendit au haut du plancher : ce malheureux Sophi depuis ce temps est toujours dans la même situation ; nous entendons même d'ici les cris affreux qu'il pousse dans de certains moments. Quand il eut fait cette action furieuse, il endormit Bastille, pendant le sommeil de laquelle il fit un charme qui la rendit à son réveil la plus favorable du monde, & la plus disposée à écouter son

abominable amour : elle oublia le Prince pendant quelques jours, & ne s'en ressouvenoit que pour prier Créor de la conduire où il étoit : là, plus furieuse qu'une Bacchante, elle se fesoit élever jusqu'au plancher où il étoit suspendu, & lui perçant le corps de mille coups d'un poignard qu'elle tenoit en main, elle joignoit à ces coups affreux, mais qui ne finissoient point sa vie, elle joignoit, dis-je, tout ce que le mépris, la rage & la cruauté peuvent fournir d'expressions les plus accablantes, pendant que le malheureux Prince, pour l'attendrir, lui disoit tout ce que la douleur & une tendresse au désespoir peuvent exprimer de plus touchant.

Créor, pendant plusieurs jours, se joua de cette maniere de l'esprit & du cœur de l'infortunée Bastille : son amour enfin finit, & il la condamna au même sort dont il accabloit le Sophi : il la traîna lui-même dans l'endroit où ce Prince est suspendu ; &, après mille reproches méprisants, il l'attacha au côté du Prince, & la suspendit comme lui. Là, ces deux malheureux Amants ne se voient & ne se retrouvent, que pour sentir toute la douleur de voir souffrir éternellement ce qu'ils aiment ; union vraiment barbare, & dont la cruauté passe toute imagination : Bastille con-

tinuellement demande pardon au Prince des manieres outrageantes qu'elle a eues pour lui, & le Prince ne cesse d'invoquer la mort pour cette Amante infortunée. A l'égard de Mesti, comme il n'avoit point été coupable dans l'enlevement que le Sophi fit de Bastille ; Créor l'a enchanté de maniere qu'il est charmé des tourments que souffrent & le Prince & sa sœur. Créor aimoit beaucoup cet ami, & il n'a pu se résoudre à le perdre ; il l'a rendu heureux, & lui fournit tout ce qui peut contribuer à son bonheur. Toutes ces femmes que vous voyez dans cette salle, sont autant d'esclaves que l'abominable Créor enleve chaque jour, & qu'il rend les victimes de ses affreux plaisirs & de ceux de son ami : vous voyez qu'elles sont toutes belles ; la tristesse est peinte sur leur visage ; c'est qu'elles sçavent à quoi les destine le Magicien ; mais quand il tire quelqu'une de nous d'ici, la tristesse & le chagrin disparoîssent ; il a le secret de répandre dans le cœur de celles qu'il choisit une joie infinie ; on l'aime avec fureur aussi-bien que Mesti : mais quand le dégoût succede à la passion de ces deux hommes, les femmes qu'ils avoient prises ne reviennent plus dans ces lieux ; il les enferme dans un cabinet dont l'infection les empoisonne. O Dieux ! qu'il en est déja

qui ont péri de cette maniere ! Dans une autre salle qui joint celle-ci, sont enfermés une infinité d'hommes destinés, pour ainsi dire, à rajeunir & Créor & Mesti : on y voit aussi beaucoup d'enfants de l'âge de neuf à dix ans, que le perfide Magicien enleve à leurs parents, & qui, quand ils sont arrivés à une verte jeunesse, expirent d'un poison que Créor leur souffle dans la bouche, après quoi ce Magicien & son ami animent les cadavres de ces victimes infortunées pendant que leurs corps usés disparoîssent par la force des enchantements. Dans un antre joignant cette seconde salle, sont plusieurs malheureux que le Magicien, quand il vint dans cette caverne, enferma pour leur faire souffrir tout ce que les affreux tourments ont de plus épouvantable : ces gens, du temps du Sophi, étoient certains ennemis qu'il avoit, ou qui, pendant son voyage avec Mesti, avoient tâché d'engager la tante de Bastille à la leur donner en mariage. A l'égard de cette tante, elle mourut, quand Créor fut de retour avec son ami. Ces tristes victimes de la vengeance du Magicien sont enchaînées les unes avec les autres; il regne parmi eux une fureur terrible, qui leur inspire une barbarie dont ils sont cruellement agités; ils se déchirent, ils se mordent sans repos : voilà leur sup-

plice. Vous entendez d'ici le bruit de leurs chaînes, & le cliquetis funeſte que ſont leurs fers. A côté de cet antre eſt une petite chambre, dont les carreaux ſont de fer toujours ardent : là, ſont enfermés ceux qu'une funeſte curioſité, ou qu'une généreuſe intrépidité, pareille à la vôtre, a fait entrer dans cette horrible caverne. A peine ſont-ils arrivés à la premiere porte, qu'ils ſont ſaiſis par des ennemis inviſibles, qui les tranſportent dans cette chambre, où ils ſouffrent tout ce que le feu le plus vif a de plus douloureux ; ils courent dans cette chambre comme des frénétiques : la plante de leurs pieds eſt brûlée ; ils cherchent en courant un ſoulagement à leur douleur ; ils tombent enfin de laſſitude, & finiſſent leurs jours dans un tourment inſupportable, ſans avoir la force de ſe remuer davantage. Voilà, Seigneur, la vengeance que le barbare Créor exerce ſur ceux qui ôſent le troubler dans ſa retraite. Redoutez pour-vous un ſemblable deſtin : il eſt vrai que cette porte d'airain enfoncée, cette Garde épouvantée, ſont pour vous d'un heureux préſage. Faſſe le Ciel que je ne me trompe point, & que, par une victoire ſur nos ennemis, vous ſoyez récompenſé d'une valeur qui n'a pour but que de finir les tourments de mille infortunés. Mais, Seigneur, je ne puis m'empêcher

cher de vous dire une chose qui va peut-être vous inspirer quelque crainte, c'est que je sçais que l'empire de Créor sur nous & ses enchantements, ne doivent être terminés que par une femme; une femme seule peut mettre fin à cette périlleuse aventure. Ariobarsane, entendant ces mots, rougit par un sentiment de joie que lui inspiroit le choix que le Ciel sembloit avoir fait de lui. Cessez de trembler pour moi, répondit-il à cette Dame : vos malheurs vont finir, tous les esclaves vont être mis en liberté ; le perfide Créor recevra la peine dûe à tant de crimes; rien ne pourra le garantir de la fureur de mon bras. C'est le Ciel qui me conduit ici; c'est le Ciel que je sers : mais vous qui m'apprenez une si tragique histoire, depuis quand êtes-vous ici? & comment sçavez-vous toutes ces choses? Je fus une de celles qu'on enleva dans le repas, répondit cette Dame; Créor, quelques années avant cet accident, m'avoit vue quelquefois, ma physionomie lui avoit plu ; & depuis qu'il est ici, il s'est contenté de m'y laisser avec ces femmes, dont le nombre augmente & change chaque jour : mais, Seigneur, continua-t-elle, je ne puis point satisfaire tranquillement votre curiosité, je tremble pour vous. S'il étoit encore temps de vous en-aller, Seigneur, fuyez,

n'expofez point une vie que jufqu'ici le Ciel a femblé protéger : encore une fois, Seigneur, fuyez. Ceffez de trembler, vous dis-je, répartit Ariobarfane, & apprenez-moi encore une feule chofe dont fans doute vous avez oublié de m'inftruire, c'eft qu'en pénétrant dans ces lieux, le pied m'a manqué, & j'ai roulé comme dans une efpece de cave qui ne recevoit de clarté que de la lueur d'une fimple lampe ; je marchois à tâtons, & j'ai rencontrai fous mes pieds deux cadavres. Il eft vrai, Seigneur, répartit la Dame, j'avois oublié de parler de cela ; cet endroit où vous êtes tombé eft le plus affreux de tous ceux qui font ici; c'eft où font portés tous les vieux corps de Créor & de Mefti, quand ils en ont animé d'autres (car le charme de Créor peut bien les faire difparoître, mais non pas les anéantir : ils difparoiffent feulement, & fe trouvent au même moment dans cette affreufe cave où vous êtes tombé : là, ils fe confomment d'eux-mêmes, & ceux que vous y avez rencontrés font apparemment les deux derniers corps que Créor & Mefti ont quittés depuis peu. Voilà, Seigneur, tout ce qui me reftoit à vous dire.

Après ces mots, elle recommença fes inftances, pour obliger Ariobarfane à fuir; mais il lui fit

connoître, par sa réponse, qu'elle l'en pressoit inutilement, & que, quand même il croiroit périr, ce qu'elle venoit de lui dire suffisoit pour lui fermer les yeux sur le péril le plus évident. Là-dessus Ariobarsane se prépara à marcher dans l'autre salle, & à pénétrer tous les appartements de cet épouvantable endroit, jusqu'à ce qu'il eût trouvé le cruel & barbare Créor; mais des hûrlements & des cris lugubres l'arrêterent tout court: il écoutoit ce que ce pouvoit être, quand il vit ouvrir la porte qui séparoit l'autre salle de celle où il étoit. C'étoit le Magicien lui-même, qui, tremblant de ce que venoit de lui rapporter la Garde de la porte d'airain qu'Ariobarsane avoit enfoncée, venoit, accompagné de vingt satellites armés, chercher le téméraire dont la valeur avoit eu un succès qui le surprenoit lui-même; car il étoit vrai que les enchantements ne devoient être détruits que par une femme, & la Garde de la porte d'airain lui avoit rapporté que c'étoit un Cavalier qui l'avoit enfoncée: il n'alloit pas s'imaginer que ce Cavalier pouvoit être une femme déguisée, de sorte que, dans sa frayeur, il attribuoit le succès de l'entreprise du Cavalier, apparemment ou à des charmes plus puissants que les siens, ou au peu de soin qu'il avoit eu

lui-même de renouveller la force de ceux qu'il employoit pour sa sûreté : dans cette pensée, il couroit de tous côtés chercher le téméraire qui avoit osé le faire trembler. Quand il apperçut Ariobarsane qui, le sabre à la main, s'approchoit de lui d'un air aussi assuré que s'il n'avoit eu qu'un enfant à combattre : d'où te vient la témérité d'entrer ici, lui dit Créor ? J'espere, si c'est temérité, répartit Ariobarsane, que le Ciel daignera la favoriser. Après ces mots, se couvrant de son bouclier, il approcha du Magicien, malgré la Garde armée qui l'environnoit, &.... mais, dit alors le Bel-esprit, en s'arrêtant : Mademoiselle, le chemin est maintenant bien-aisé, vous pouvez marcher à votre aise, quelques coups du tranchant de l'épée d'Ariobarsane acheveront de l'applanir, & tous nos esclaves, tous ces malheureux n'attendent, pour jouir de la liberté, que la chûte de Créor, qui se bat justement contre la femme fatale qui doit le faire périr : je vous cède l'honneur de briser les fers de tant d'illustres malheureux qui sont captifs. Oui-dà, dit la jeune Demoiselle d'un air aisé, je n'attendrai pas pour cela le succès du combat d'Ariobarsane avec Créor : je ne suis pas Magicienne ; mais je ne laisse pas d'avoir des secrets, principalement pour

finir un récit qui m'embarraſſe. Or, vous allez voir qu'il ne me faut qu'un mot pour détacher le Sophi & Baſtille du plancher funeſte auquel ils ſont ſuſpendus, pour finir les tourments de ceux qui ſe grillent la plante des pieds, pour délivrer ceux qui ſe déchirent à belles dents dans l'antre, pour renvoyer toutes les femmes de la ſalle chacune chez elle, pour remettre tous les petits enfants chez leurs parents déſolés, pour détruire la caverne en queſtion, & la boucher pour jamais; un mot ſeul va faire tous ces miracles: & voilà comment Ariobarſane en alloit venir aux mains avec le Magicien, quand il s'éveilla, & vit diſparoître tous ces fantômes de magie, d'eſclaves, de tourments que lui avoit peint ſon imagination; car, dans le vallon où il avoit mis pied à terre, il étoit tombé de laſſitude ſur un beau gazon où il s'étoit endormi, & où il avoit rêvé toute cette grande hiſtoire.

Quand la jeune Demoiſelle eut prononcé ces mots, nous nous mîmes tous à rire, & nous convînmes que ce trait-là, après l'hiſtoire que l'on venoit de rapporter, valoit tout ce qu'on avoit pu dire de meilleur.

Je vous le diſois bien, diſoit-elle en riant à

ſon tour, qu'il ne me falloit qu'un mot pour détruire tous les enchantements de Créor.

Ariobarſane s'éveilla donc; & comme il y avoit long-temps qu'il dormoit, qu'il s'étoit mis en aventure aſſez tard, & que le jour commençoit à baiſſer, quand le doux ſommeil avoit fermé ſes débiles paupieres, il feſoit alors entièrement nuit; il n'y avoit ſeulement qu'un beau clair de lune, qui rendoit la ſolitude encore plus convenable à la ſituation dans laquelle ce féminin Cavalier ſe trouvoit: le ſieur Merlin, ſon apprentif écuyer, s'étoit à ſon tour endormi, le dos contre un arbre, & ronfloit là de toutes ſes forces, quand la voix de ſon maître vint indiſcrettement frapper ſes oreilles: Partons, Merlin, marchons, s'écria, alors Ariobarſane: Qui eſt là? qui m'appelle, répondit Merlin endormi? C'eſt moi, leve-toi, dit le Chevalier. A ces mots, Merlin s'éveilla, (ſi c'eſt être éveillé que d'ouvrir les yeux, & ne ſçavoir pas encore où l'on eſt;) Merlin s'éveilla donc, & ſe trouvant auprès d'un arbre, en bon François, le cul contre terre, ſe met à crier que le diable l'avoit emporté. Au nom du diable, Ariobarſane, qui avoit la tête encore remplie de noirs enchantements, ſe leva pour ſecourir ſon

écuyer, en cas qu'il en eût besoin. Il approche donc, le sabre à la main; Merlin qui, au clair de la lune, vit reluire le sabre, s'éveillant alors par un excès de frayeur, sans se ressouvenir de l'habillement d'Ariobarsane, dont il étoit frappé; fait un cri qui fit retentir le creux vallon, & s'enfuit comme si effectivement quelque diable l'avoit poursuivi. A moi, je suis morte, s'écrioit il d'une voix qui démentoit son attirail de garçon: il couroit avec tant de précipitation, qu'un petit arbre le fit tomber. Ariobarsane s'avança. Quel est donc l'ennemi que tu fuis, Merlin? Parle, lui dit-il; peux-tu trembler avec moi, Merlin? Alors, reconnoissant la voix de sa chere maitresse: Ah! Madame, je vous ai pris pour le diable, à cause de votre sabre, dit-il, je vous demande pardon; je me meurs: voyez si vous n'avez pas sur vous votre flacon d'eau de la Reine d'Hongrie: ah! le vilain endroit pour la nuit. A ces mots Ariobarsane tira de sa poche ce que Merlin lui demandoit; & après lui en avoir donné, il tâcha de rassurer son écuyer craintif, qui se releva pour aller détacher leurs chevaux.

Ariobarsane & Merlin monterent donc à cheval, dans le dessein de poursuivre leur chemin: ce Chevalier marchoit devant pour s'entretenir

dans ses amoureuses idées ; mais Merlin, de qui l'eau de la Reine d'Hongrie n'avoit pas entièrement rassuré le cœur, ne put garder le sévere silence qu'Ariobarsane observoit ; il se mit à côté de lui : causons donc un peu, lui dit-il, car en vérité il me semble, à nous voir si muets, que nous suivons un convoi ; cela me fait peur. Laisse-moi, Merlin, répondit gravement Ariobarsane, laisse-moi dans mon inquiétude ; le malheur de ma destinée m'occupe, & le silence convient à ma douleur. Par ma foi ! Madame, reprit Merlin, voilà une douleur & une destinée qui nous conduiront enfin à nous casser le cou quelque part, ou à être dépouillées nues comme un ver ; il fera beau voir après des Cavaliers comme nous, sans une pauvre chemise, croyez-moi, Madame, fesons vœu de ne marcher jamais la nuit, cela n'est pas beau pour des femmes. Des femmes comme moi sont toujours en sûreté, dans quelque occasion qu'elles se trouvent, répartit Ariobarsane. Mon Dieu ! reprit Merlin, je sçais bien que les femmes ne manquent pas de langue ; nous battrions bien une armée de Chevaliers, s'il ne falloit s'aider que de la parole ; chacune de nous, à l'agonie, en vaudroit bien quatre en bonne santé : mais si quelques Campagnards, ou autres,

venoient à paſſer à préſent, & qu'ils vînſſent à flairer que nous ne ſommes pas des hommes, adieu la bourſe; pourvu que nous en fuſſions quittes pour cela : car, voyez-vous! un homme auprès d'une jolie femme, prend feu comme une allumette. Raſſûre-toi, répondit Ariobarſane; la frayeur te trouble l'eſprit : eſt-il poſſible que tu ſois avec moi, & que la crainte allarme ton cœur? marchons.

A peine le fier Ariobarſane avoit-il prononcé ce hardi diſcours, qu'un grand bruit de voix d'hommes vint frapper les oreilles de nos Aventuriers; il leur ſembloit que ces hommes s'avançoient très-vîte. A ce bruit Merlin frémit. Ah! Madame, nous voilà volées, & peut-être pis, s'écria-t-il; c'eſt bien autre choſe que le diable qui n'étoit que dans ma tête; fuyons. Le croiroit-on? à la honte de la valeur Romaneſque, la peur ſe ſaiſit du cœur du grand Ariobarſane; il pâlit. Ah! mon Dieu, dit-il, tu as raiſon, Merlin : il ne fait pas bon ici pour nous; fuyons de ce côté. Après ces mots, il preſſa ſon cheval, & marcha dans un autre chemin.

Cependant le bruit de leurs chevaux ſe fit entendre de ceux qui les feſoient fuir : c'étoient des payſans qui revenoient de travailler d'un

Château voiſin, & qui s'en retournoient à leur Village qui étoit près de-là : quelques-uns d'eux étoient partis devant, & les chevaux que ceux-ci entendirent leur firent croire que c'étoient ceux de leurs camarades : ils crierent donc d'une voix de mugiſſement, & telle que des payſans peuvent l'avoir : cette voix acheva la défaite du courage d'Ariobarſane. A l'égard de Merlin, la frayeur lui avoit coupé la parole ; le Chevalier ſe trouble, s'égare, ne ſçait plus où il va, & ſe trouve enfin à la rencontre des payſans. Ces ruſtres, qui, au clair de la lune, virent paroître un Cavalier armé d'une maniere extraordinaire, eurent peur à leur tour ; ils ſe joignirent & ſe rapprocherent : un des plus hardis s'écria : qui eſt-ce, marguienne ? qui va là ? C'eſt un honnéte Chevalier, répondit Ariobarſane, qui s'eſt égaré de ſon chemin. Eh bien, parguienne ! qu'il le cherche, s'il l'a perdu, répondit le ruſtre. Ayez la bonté, Meſſieurs les Chevaliers, dit Ariobarſane, de me dire de quel côté il faut paſſer. A droite ou à gauche, reprit le ruſtre en ſe raſſurant, & en diſant aux autres qu'aſſurément ces deux hommes étoient foux. Parguienne ! je ſommes douze contre deux ; approchons de ces gens-là, continua-t-il. A ces mots, ſes camarades ap-

prochent, & entourent nos deux craintifs Aventuriers. Quand les rustres se virent près d'eux, ils remarquerent qu'Ariobarsane avoit un grand sabre; un d'eux s'en saisit: avec votre parmission, lui dit-il, Monsieur le Fantassin, baillez-moi votre sabre, je n'avons pas envie de vous le voler; mais c'est que çà déchargera votre monture. O Ciel! falloit-il que de si indignes mains désarmâssent un si noble personnage! Il est à votre service, répondit le triste & désarmé Chevalier, d'un ton plus doux que le bêlement d'un mouton. Or çà, dit alors un des paysans, où diantre allez-vous fagotés comme vous velà? partez-vous pour l'Allemagne? Nous allions où il vous plaira, répondit encore le timide Chevalier. Palsanguienne! vous êtes de bon accord, dit le paysan: pargué! si vous voulez nous suivre, je vous menerons dans notre Village; il y a le Curé, qui est un bon vivant, & qui a plus de bouteilles de vin que de livres: venez, vous nous raconterez en chemin fesant vos drôles d'aventures.

Pendant que ce rustre s'entretenoit de cette maniere avec Ariobarsane, un de ses camarades, un peu moins babillard, rergardoit Merlin & l'examinoit; Merlin s'attendoit à chaque moment qu'il alloit le reconnoître pour fille. Où allez-

vous comme cela, lui dit ce payſan? qui êtes-vous? Hélas! répondit Merlin d'une voix féminine, je n'ai que faire de vous dire qui nous ſommes, vous le devinez bien. Parguienne! vous me prenez donc pour un ſorcier, dit le payſan? non, non pas, reprit Merlin, j'ai trop de reſpect pour vous, & je n'ai garde de vous dire des injures. L'écuyer d'un Chevalier redoutable avoir du reſpect pour un manant, quel triſte état! Gardez le reſpect pour notre Curé, ſon Vicaire & le Sacriſtain, répondit le ruſtre, & dites-moi qui vous êtes? Ma foi, Monſieur, le payſan, j'ai tant de peur, que je ne ſçais plus ſi je ſuis fille ou garçon, répartit Merlin. Cependant ils s'approchent du Village en s'entretenant ainſi: on eût dit, à voir la figure de nos deux Aventuriers, que c'étoient des voleurs qu'on menoit au cachot. Dieu bénit leur douleur; ils arrivèrent enfin au Village avec les payſans, ſans qu'il leur fût fait aucun mal. Le payſan, qui s'étoit ſaiſi du ſabre d'Ariobarſane, demeuroit à l'entrée du Village; il avoit dit à ſa femme qu'il paſſeroit la nuit dans la maiſon du Seigneur de chez qui il venoit; mais l'ouvrage avoit été fait plutôt qu'il ne l'avoit jugé. Dame Perrette (c'étoit le nom de ſa ménagere) n'attendoit point ſon mari ce

ſoir-là : or, Meſſieurs, l'amour eſt de toute condition & de tous lieux : Dame Perrette étoit fort ſage ; mais cette payſanne avoit le cœur tendre : un jeune paltoquet du Village l'avoit trouvée à ſon gré ; ce paltoquet lui avoit fait les yeux doux depuis quelque temps, & malgré les bons Prônes de Monſieur le Curé, qui prêchoit ſouvent qu'il ne falloit aimer que ſon mari, cette infortunée Perrette n'avoit pu défendre ſon cœur d'un peu de ſenſibilité, à la vue du douloureux martyre de Pierrot, qui étoit le nom de cet Amant. Ce ſoir-là juſtement Pierrot, en ramenant les vaches dans l'étable, avoit paſſé devant la porte de Perrette ; elle étoit fermée, & d'un gros bâton qu'il tenoit en main comme un véritable vacher, il avoit frappé à la porte de cette payſanne qui avoit crié : qui eſt-ce ? Bon ſoir, Perrette, avoit répondu Pierrot : à ce compliment Dame Perrette avoit réparti : ah ! c'eſt vous, mon ami, eſt-ce que vous voulez entrer un tant ſoit peu, Pierrot ? notre homme n'y eſt pas, & je laiſſerons la porte ouverte de peur de ſcandale. A ces mots charmants, mais un peu trop naturels, ſi la contrainte n'étoit bannie du cœur des francs Villageois, Pierrot avoit ſauté ſur la main de Dame Perrette pour la preſſer entre les

ſiennes; la payſanne, pour ſe défendre, avoit porté un grand coup de poing dans l'eſtomach de Pierrot: ce jeune ruſtre s'étoit alors ſaiſi de ſes deux mains, & lui avoit rendu le coup de point avec la bouche ſur un chignon de cou un peu hâlé par l'ardeur du ſoleil. Après ces petites careſſes: je m'en vais enfermer mes vaches, avoit dit Pierrot; attendez moi, Perrette. Allez, allez, je rallumerai notre feu en attendant, répondit à cela Perrette; auſſi-bien mes choux ne ſont-ils pas encore bien cuits.

Pierrot revint donc de l'étable & trouva Perrette qui l'attendoit ſur le pas de la porte; ils firent d'abord tous deux une aſſez longue converſation de coups de poing; de cette place, inſenſiblement ils s'avancerent auprès de la cheminée, & s'aſſirent enfin tous deux chacun ſur un eſcabeau. Bien des maris feroient comme ils devroient être, ſi leurs femmes & leurs galants étoient toujours aſſis ſur leur ſiége, comme Pierrot & Perrette ſur leur eſcabeau; quelques tiraillements par-ci par-là étoient mêlés dans leur diſcours: tenez Pierrot, avoit dit Perrette au jeune ruſtre, vous voyez bien que vous m'êtes agréable; mais, parguienne! voilà tout; c'eſt qu'ous êtes jeune & biau; ſans cela, voyez-vous! le Diable

en feroit courir nos vaches par les champs, que je ne voudrois pas feulement que vous euffiez levé les deux yeux fur moi ; j'ai l'honneur en recommandation. Jarniguienne ! dit Pierrot, je n'ai pas grand plaifir à vous fuivre comme un barbet, car vous m'êtes plus dure qu'un caillou : cela m'ennuie bien affez ; mais j'ai dans ma poitrine une chienne de foibleffe qui fait qu'il faut que je fois toujours après vos trouffes. Hélas ! Perrette, ne foyez point fi revêche ! Après ce difcours, Pierrot fe penchoit fur Perrette, qui le repouffoit fur fon efcabeau comme un fac de bled. Or, Meffieurs, vous allez voir comme le hafard fervit mal ces chaftes Amants ; le mari de Perrette entra avec toute fa bande dans ce temps-là ; la pofture du jeune payfan fit d'abord rire les camarades du mari : mais ce brutal, rougiffant de colere, avance en frémiffant, & renverfe Pierrot d'un grand coup de pied qu'il lui allongea de toute fa force : voilà, ajouta-t-il, qui vous apprendra à venir voir nos moitiés pendant que je n'y fommes pas. Pierrot, étourdi d'un coup fi fubit, crut être mort ; mais deux ou trois coups redoublés de la part du mari, le réveillerent & lui rendirent affez de courage pour

s'enfuir; je suis mort, s'écria-t-il en se retirant: je m'en vais, morgué! faire sonner le tocsin sur ce cocu-là. Vois-tu bien, répartit le mari en s'adressant à sa femme, vois-tu bien comme il m'appelle par mon nom! Il en a menti, Jacques, répondit la ménagere; c'est qu'il est dépité, parce que tu l'as battu; mais il sçait bien que cela n'est pas vrai. Taîs-toi, vilaine, reprit le mari qui, après ces mots, voulut se jetter sur sa femme pour la battre, quand il en fut empêché par ses camarades, qui lui remontrerent qu'il ne falloit pas si tard faire un si grand bruit. Vois-tu bien! lui dit un certain gros Jean son ami: l'autre jour, je rencontris ma femme qui se batailloit avec Blaise dans notre écurie, le pied manquit à la ribaude, & adieu, la velà chûte. Dame! François mon fils vint me dire que Blaise battoit ma femme. Va, lui dis-je, je les vois bien: il la battroit bien davantage qu'elle ne m'appelleroit pas à son secours. Dame! en achevant de parler, la coquine m'apperçut; alle baillit un grand coup de son sabot à Blaise, & puis se relevit droite comme un ciarge. Blaise sortit par une autre porte tout honteux; j'avancis dans l'écurie, je prins une fourche, & j'en appliquis cinq ou six bons coups sur les épaules de notre ménagere: mais

mais ça se passit tout comme ça ; & si, tu vois bien que j'avois bien plus de sujet de fâcherie que toi: c'est pourquoi, laissez la dame Perrette, alle l'a fait innocemment, alle n'y retournera pus. Maître Jacques voulut encore s'élancer sur elle, Allons ; chut, reprit Maître Jean. Non, non, il faut que je l'assomme, dit le mari. Il voulut alors s'efforcer d'échapper à ceux qui le retenoient, mais sa femme sortit & s'enfuit. Cependant, Messieurs, continua la jeune Demoiselle, je m'apperçois qu'il y a assez long-temps que je parle ; je n'ai dit que des folies, mais je ne suis point sérieuse, & l'Histoire que je viens de vous rapporter, est un trait que j'ai cousu le mieux que j'ai pu à notre Roman, & que j'ai vu arriver ces jours passés à la campagne. Voilà la femme de Maître Jacques en fuite, que quelqu'un la ramene de peur des loups ; il vaut mieux pour elle qu'elle reçoive quelques coups de fourche, que si elle étoit croquée par les loups. A vous le dé maintenant, Monsieur le Financier, on bien à vous, Monsieur le Neveu du Curé. Là-dessus le Financier & le Neveu firent mille façons à qui continueroit l'Histoire. Il ne restoit encore qu'une petite demi-heure ; on ne vouloit point partir qu'on ne l'eût finie ; le Bel-Ef-

prit, fécond en imaginations, s'avisa de rompre une petite paille & de leur faire tirer à la plus courte. Le Financier l'eut, & ce sexagénaire, crachant, toussant cinq à six fois, commença ainsi.

Je ne dirai qu'un mot, afin que Monsieur, (en parlant du Neveu), ait le plaisir de finir l'Histoire.

La querelle en étoit au point où Mademoiselle l'a dit, c'est-à-dire, que Perrette étoit sortie de la chambre de crainte d'être battue. Ariobarsane & Merlin étoient toujours au milieu de ces rustres à qui le Chevalier redemandoit son sabre, pour remonter à cheval & s'en aller; car il étoit revenu de sa frayeur; mais les Paysans occupés à consoler Maître Jacques & à le retenir, ne faisoient presque point d'attention au discours du Chevalier.

Cependant dame Perrette étoit allée se ranger derrière un buisson, en attendant ce qui arriveroit de la colere de son mari; elle pleuroit amèrement & poussoit quelques soupirs, quand un Chevalier, suivi de son Ecuyer, & qui marchoit près du buisson, entendit les plaintes que poussoit dame Perrette. Ce Chevalier s'arrêta tout court, malgré la tristesse avec laquelle il suivoit

ſon chemin. Mon Dieu, que je ſuis malheureuſe ! dit alors Perrette d'un ton pitoyable. A ces mots, ce Chevalier ne douta point que celle qui ſe plaignoit ſi triſtement n'eût beſoin d'un prompt ſecours. Hélas! s'écria-t-il, mes malheurs ne doivent point m'empêcher de faire mon devoir : ſecourons les infortunés, & méritons, à force de vertu, que le Ciel termine l'horreur de ma ſituation. Après ce diſcours, il avance vers le buiſſon duquel il entendoit ſortir la voix ; dame Perrette, qui l'avoit entendu parler, trembloit de peur, & ne ſçavoit qui pouvoient être les deux Cavaliers qui s'approchoient d'elle; mais cette Payſanne fut bien plus étonnée, quand le Chevalier, l'ayant apperçue, deſcendit de cheval & vint reſpectueuſement lui dire ces mots : Puis-je eſpérer, Madame, que vous ne dédaignerez pas le ſecours d'un Chevalier que vos plaintes & vos ſoupirs ont intéreſſé pour vous : parlez, Madame, où ſont vos ennemis? quels ſont vos malheurs?

A ce compliment, la Payſanne interdite, fut quelque temps ſans reſpirer d'étonnement & ſans répondre. Vous ne répondez rien, Madame, continua le Chevalier empreſſé : vous défiez-vous de ma valeur? ..... Hélas! Monſieur, répartit

alors la Payſanne, je ne vous connoîs pas, & je n'ai point d'ennemis; je demeure à ce village, mon mari m'a voulu battre, & je me ſuis retirée ici. Ah! parbleu, dit alors l'Écuyer du Chevalier, qui juſques-là n'avoit dit mot: Tenez, Seigneur Chevalier, il y a Dame & Dame; mais à ſa coëffure & ſon habit, je gage que celle-là eſt une Dame à dindons. Taiſez-vous, Timane, répartit le Chevalier, dans l'eſprit duquel le village en queſtion & la dame rencontrée à cette heure feſoit une impreſſion conſidérable, & qui le rendoit capable du plus profond reſpect pour la dindonnerie; ramenons Madame chez elle, & ſçachons pourquoi ſon époux la maltraite. Ne craignez rien, Madame; quel que ſoit ſon courroux, je ſçaurai bien vous en garantir. La-deſſus, il préſenta la main à Perrette qui ne voulut pas l'accepter, & qui ſe leva, en diſant qu'elle ne méritoit pas cet honneur; cependant, il fallut céder à l'obligeante importunité du Chevalier: il lui donna la main, & ramena dans cette poſture Dame Perrette au milieu des Payſans qui avoient fait aſſeoir le mari, & qui le tranquilliſoient en mangeant d'un peu de fromage, & en buvant un pot de petit vin qu'il avoit été tirer, en reconnoiſſance de la conſolation qu'ils s'ef-

forçoient de lui donner. Ariobarſane & ſon Écuyer avoient été contraints de faire comme eux; ce Chevalier tenoit un morceau de fromage d'une main, & de l'autre une écuelle dans laquelle on lui avoit verſé à boire, & qu'il venoit de vuider. C'étoit en cet état qu'ils ſe trouverent tous, quand Perrette entra conduite en épouſée par le Chevalier, dont l'Écuyer ſuivoit derriere, en tenant les deux chevaux par la bride. Où diantre la maſque a-t-elle été dénicher ces hommes? dit Maître Jacques, en la voyant entrer avec le Chevalier qui, jettant les yeux ſur l'aſſemblée, apperçut Ariobarſane, la viſiere levée avec l'écuelle & le fromage qu'il tenoit entre ſes mains; il fut frappé de la reſſemblance que ce Cavalier avoit avec ſa Maitreſſe: mais la ſurpriſe d'Ariobarſane fut bien d'une autre eſpèce: car, reconnoiſſant d'abord le Chevalier pour ſon amant Amandor, il fit un cri perçant & ſe laiſſa tomber ſur le banc où juſtement étoit la chandelle, le fromage, le pain & le vin. La peſte ſoit de la maladie & des Cavaliers, dit le Payſan, plus fâché de la perte de ſon petit vin, que d'avoir trouvé ſa femme. Jarniguienne! ma maiſon eſt-elle une garniſon de Soudars? Il ſe hâta, en diſant ces mots, de rallumer ſa chan-

delle, les autres Payſans releverent Ariobarſane. Merlin pleuroit de l'état où il le voyoit : Ah! Monſieur Amandor, diſoit-elle au Chevalier, qui l'avoit reconnue, & qui étoit à genoux, ma maitreſſe mourra de cela. Timane entendit ces mots, & reconnut la voix de la belle Dina, car juſques-là, il avoit été occupé à regarder les Payſans, & la chûte du banc qui ſervoit de table. Je penſe morbleu! que c'eſt Dina qui parle, dit-il. C'eſt moi-même, Timane, répartit Dina. Dieu ſoit loué, tu as fait pénitence auſſi bien que ton maître; &, ſi ma maitreſſe en réchappe, nous ne courrons plus la prétentaine.

Le Financier s'arrêta là, & dit au campagnard que c'étoit à lui à finir. Parbleu! la fin n'eſt pas difficile à trouver, répartit le campagnard. Celle qui étoit Ariobarſane revient, quand on lui a verſé un pot d'eau ſur le viſage : on ſeche ſes habits qui en ſont tout mouillés : ſon Amant Amandor lui baiſe les mains, lui demande pardon : elle qui l'aime comme une folle, ſe met à ſourire ; & voilà la paix faite. Après cela, l'écuyer & l'écuyere imiterent leurs maîtres : Dina s'aſſied ſur un banc, Timane ſe met à genoux ; & les voilà encore rapatriés. Quand il lui a baiſé le bras, les payſans rendent le ſabre. Ti-

mane, qui a de l'argent ſur lui, & qui a faim, leur donne de l'argent pour aller chercher du vin du cabaret. Maître Jacques tue deux dindons & quatre poulets : on met la nappe : le vin arrive ; chaque payſan boit un coup ; la joie raccommode le mari & la femme : Dina larde la volaille, & Timane tourne la broche, pendant que les deux Amants, aſſis ſur le lit, ſe diſent mille douceurs. Le ſouper eſt enfin rôti : on le ſert ſur la table. Amandor & ſa Maitreſſe s'y mettent, & y font mettre leurs domeſtiques. On donne à manger au payſan & à ſa femme ſur une aſſiette à part. Amandor boit trop ſouvent à la ſanté de ſa Maitreſſe, elle y répond plus qu'elle ne devroit; la tête commence à leur tourner, ils ne ſçavent plus ce qu'ils diſent : le payſan & ſa femme, qui ne ſe ſont jamais trouvés à telle fête, ſe ſaoulent entièrement, tombent de leurs eſcabeaux, & ronflent dans les cendres ; les chats & les chiens attrapent le reſte des viandes qui ſont ſur la table, parce que les quatre Amants ſe ſont de leur côté inſenſiblement endormis. Les chiens & les chats, après avoir bien mangé, vont ſe coucher ſur les lits ; la chandelle ſe ſouffle d'elle-même, & tout le monde reſte dans cette ſituation juſqu'au jour qui les éveille. Eh!

vîte, des œufs frais, des bouillons : on bâille, on se frotte les yeux, on n'en peut plus. Bref, on déjeûne ; l'amour reprend, Timane va chercher le Tabellion, un contrat est dressé, on va chercher le violoneux ; tout cela conduit au mariage qui arrive quelques jours après, au grand contentement des parties.

Le campagnard achevoit son dénouement grotesque, quand on vint nous dire que notre carrosse étoit prêt : nous prîmes congé du neveu de notre hôte & de ses enfants, & nous montâmes en carrosse. J'arrivai à Nemours, je quittai mes voyageurs, & je fis résolution de vous faire le récit de nos plaisirs ; vous me le fîtes promettre, ma parole est acquittée : serviteur.

LE
TÉLÉMAQUE
TRAVESTI.

AVANT-PROPOS
DE L'AUTEUR.

JE ne sçais si les adorateurs d'Homere ne regarderont pas le *Télémaque travesti* comme une production sacrilége & digne du feu ; peut-être même que, dans les transports d'admiration qu'ils ont pour le *divin Homere*, l'Auteur de cette Parodie burlesque, & son esprit impie retourneroient au néant, si leurs imprécations pouvoient autant que pouvoit jadis le courroux des Fées : mais heureusement pour moi, les dévots du *divin Homere*, pour moyens de vengeance contre la profanation de sa divinité, n'ont qu'un ressentiment, dont l'effet ne passe pas l'expression.

N'est-il pas étrange que l'impunité

ſuive des crimes pareils au mien ? mais heureuſement pour moi les adverſaires de cette Religion infortunée, ne périclitent ni dans ce monde ni dans l'autre, *Homere*, tu t'es acquis un culte ſouvent auſſi ſcrupuleuſement obſervé que le vrai ; je n'ôſe dire plus : mais ſi le mépris de ce culte eſt ſans vengeance, tu n'es donc qu'un homme. Parlez, adorateurs ; eſt-ce un blaſphême que de le penſer & de l'écrire ? *Homere* étoit-il un homme ? une imagination hyperbolique vous dira que non. Mais répondez pertinemment : oui, ſans doute, direz-vous, c'étoit un homme, mais au-deſſus du reſte des hommes, & qui, par un eſprit inimitable, a ſéduit celui des autres, juſqu'à leur arracher un éloge au-delà des bornes de la raiſon. On l'a nommé le *divin Homere*, & cette épithète eſt l'effet d'une admiration outrée ; mais cet excès fait la preuve de ſupériorité ſur tous les eſprits : il paſſoit les

idées ordinaires ; il a mérité qu'on s'emportât pour lui jusqu'au faux. Nous y voilà ; le nom de *Divin* est donc comme une débauche d'esprit, une folie spirituelle qu'on a faite pour lui. Peut-être pourroit-on vous prouver que cette folie, excusable dans les premiers temps, est dans le nôtre une extravagance sans sujet. Mais quoi qu'il en soit, c'étoit un homme que cet *Homere* ; toutes les personnes sensées en conviennent. Ah ! Messieurs, faites donc grâce à un homme qui, du merveilleux, du sublime & de l'héroïque d'*Homere*, a fait ses efforts pour en tirer du comique ! Quel tort lui fais-je ? Ses Héros resteront admirables chez lui, pendant que ceux que je lui substitue seront risibles chez moi.

Mais, profane que vous êtes, me direz-vous, c'est sur ces Héros que vous avez imaginé vos monstres ? ce n'est pas ainsi qu'en a agi le grand-homme qui n'a pas dédaigné de tirer des portraits

de la ſageſſe & de l'héroïſme d'après les modeles que lui fourniſſoit nôtre *Homere*. A cela je réponds que chacun a ſa maniere de tourner les choſes, & que toutes les manieres ſont également louables, auſſitôt qu'elles ſont également inſtructives. Ce diſcours vous ſurprend; votre eſprit irrité n'a garde de ſoupçonner de l'utile dans un renverſement épouvantable des caracteres que vous admirez: voici cependant la premiere inſtruction qu'il vous offre.

Vous y connoîtrez le néant d'une grandeur profane & la facilité qu'il y a de donner une face riſible à des choſes qui, malgré l'impoſteur & le brillant aſpect avec lequel on vous le repréſentoit, ont pour principes le ridicule le plus groſſier & le plus mépriſable, qui eſt la vanité. Cette découverte vous conduira inſenſiblement à avouer que dans le fond le mépris eſt juſtement dû à des Héros dont les vertus ne ſont, à vrai dire, que

des vices ſacrifiés à l'orgueil de n'avoir que des paſſions eſtimables. Admirez-donc des hommes qui courent à la vertu, non par l'envie de la ſuivre, mais pour attraper l'admiration qui l'accompagne.

Je vous mets ſur les voies des réflexions ; c'en eſt aſſez. Je ne dirai rien d'*Homere* ni de l'énorme opinion qu'on en a conçue. Son eſprit & ſes connoiſſances avoient ſi peu de proportion avec ce que l'on étoit capable de ſçavoir & d'imaginer de ſon temps, que je ne ſuis pas ſurpris de l'eſtime prodigieuſe qu'on en a fait alors. Quelques ſiecles ſuivants ſont encore excuſables de l'avoir comme adoré ; l'eſprit, accrû d'idées que le progrès des temps & quelques expériences de plus avoient développées, étoit agréablement flatté du plaiſir d'en deviner de nouvelles, & qu'occaſionnoit encore la hauteur de celle d'*Homere*. L'eſtime qu'on eut alors pour lui, fut un pré-

seur que lui fit l'amour-propre, en échange de la satisfaction qu'il lui donnoit : mais à présent qu'on a presque épuisé tous les trésors de l'esprit & de l'imagination, seroit-il seulement raisonnable, je ne dis pas de mépriser, mais de comparer nos richesses, au petit gain de celles que firent les temps d'*Homere*. Par ses Ouvrages ils ont eu droit d'être frappés de leurs richesses ; mais elles ne font qu'une légere portion des nôtres ; encore a-t-il fallu se donner bien de la peine pour les mettre en état de s'en servir. Mais brisons là-dessus. Ce seroit trop de crimes à la fois, qu'une Préface qui apprécieroit *Homere* à sa juste valeur, & un Livre qui démasque ses Héros.

LE TÉLÉMAQUE TRAVESTI.

LIVRE PREMIER.

Il arrive des choſes ſi comiques dans le monde, qu'il en eſt qui, quoique vraies, ont de la peine à ſe faire croire ; & ceux qui, de la ſingularité d'un fait extravagant, tirent des raiſons d'impoſſibilité, ne connoiſſent apparemment pas les hommes. Leur imagination eſt féconde en tant de folies, leur eſprit ſe tourne ſi aiſément de ce côté-là, qu'il n'eſt point d'hiſtoire, pour-

vu qu'elle soit possible, dont, parmi nous, nous ne puissions trouver l'exemple. Tout ce qu'on rapporte de grand en parlant des Hommes, doit nous être bien plus suspect que ce qu'on en rapporte de grotesque & d'extravagant. Les Mithridate, les Pompée sont de beaux personnages, dont la vie n'est peut-être tirée que d'après l'idée naturelle que nous avons de la grandeur & de la noblesse d'âme. On conçoit bien que les hommes pourroient ressembler à cette idée: mais malheureusement pour nous, nous sentons le grand & le parfait plus aisément que nous ne le pratiquons. Il est un certain degré de vertu qui fait le *nec plus ultrà* de l'homme : ce qui excede est possible; mais l'expérience nous montre que cet excédent ne passe point la théorie. Il n'en est pas de même des folles actions de l'homme: la rapidité qui l'emporte à la foiblesse ne trouve point d'obstacles dans son esprit, il y court sans difficulté, sans contrainte; c'est, pour ainsi dire, son centre: & la vertu chez lui ne trouve cours que dans la violence qu'il se fait pour la suivre; mais laissons ces matieres aux Métaphysiciens, & revenons à notre histoire. Je vais la commencer, après avoir mis le Lecteur au fait.

C'est donc de Télémaque travesti qu'il s'agit. Malgré ce que je viens de dire de la possibilité des actions extravagantes de l'homme, quelque sérieux ne pourra s'empêcher de demander si mon histoire est vraie ? Je ne répondrai ni oui ni non : l'incertitude où je laisse le Lecteur ne contribuera peut-être pas peu à soutenir le plaisir de la lecture. Tel est l'homme, qu'un fait extravagant & réel qui se passe à ses yeux, le divertit souvent moins qu'un fait de pareil genre inventé. L'Avare, à la Comédie, lui paroît plus ridicule que l'avare dans le monde, & les défauts de mœurs qu'on lui représente par un jeu, lui sont plus sensibles que les défauts réels. La raison de cette sensibilité mal-entendue est peut-être la suite de son dérangement, & je laisse encore aux Philosophes à la découvrir.

On trouvera dans cette histoire, même liaison & même suite d'aventures, que dans le vrai Télémaque. Je fonde la réputation du mien sur celle du premier : il a fait les délices de tout le monde ; un peu de curiosité pourra faire lire le mien : mais avant de commencer, il est à propos de préparer le Lecteur à la différence des personnages, & de mettre dans l'esprit ce

qui doit naturellement précéder les aventures bisarres de mon Télémaque.

Dans le premier, le départ du fils d'Ulysse, suppose l'absence d'Ulysse même, & la persécution que Pénélope souffre de ses Amants. Télémaque en arrivant dans l'Isle de Calypso, semble n'être aimé de cette Déesse, que par la ressemblance de ses traits avec ceux de son pere, arrivé auparavant dans la même Isle.

Voici l'équivalent de ces suppositions; après quoi nous commencerons nos Aventures de la même maniere.

Certain jeune Bourgeois de campagne, dont le pere étoit absent, vivoit & grandissoit sous les soins d'un parent entre deux âges, & d'une mere déjà vieille: ce parent autrefois avoit passé quelque temps à Paris, homme à sentiment, d'un certain genre d'esprit; vous verrez bientôt quel étoit ce genre. A l'égard de son éleve, il étoit extrêmement riche, alors âgé de dix-sept ans, à qui son parent & sa mere n'avoient encore donné pour expérience du monde, qu'un circuit de dix à douze lieues de voyage, ou, pour mieux dire, que les environs de sa maison.

Le parent avoit autrefois été à Paris; il y

avoit admiré, ſuivant le caractere de ſon eſprit, tout ce qu'il y avoit vu de noble & de grand ; les Tragédies ſur-tout l'avoient enchanté, & de tout cela, il s'étoit formé dans ſon imagination un amour de nobleſſe, dont il fit dans les ſuites un faux uſage.

Il éleva Timante (c'eſt ainſi que s'appelloit le jeune homme ſon neveu) conformément à ſes idées ; la Nature, heureuſement pour lui, avoit doué le neveu d'un caractere propre à être ſéduit.

Timante étoit encore enfant, quand ſon pere, M. Brideron, quitta ſa chere épouſe, ou ſa Pénélope, pour ſuivre un Régiment Allemand, qui s'en-alloit en Hongrie ; & dans lequel il avoit acheté une Compagnie. M. Brideron étoit de ces hommes étourdis & foux juſqu'à l'âge décrépit, & qui, maîtres d'un grand bien, prennent autant de partis que leur eſprit incertain leur en ſuggere. Celui-ci avoit envie de voir du pays.

On ne ſçavoit ce qu'il étoit devenu ; ſa femme, fidelle à ſa mémoire, gémiſſoit depuis longtemps de ſon abſence ; ſes vœux chaque jour demandoient au Ciel le retour de cet aventurier. Elle

en avoit feulement eu de confufes nouvelles, qui ne l'affuroient ni de fa mort ni de fa vie. Les grands biens dont elle jouiffoit, fefoient fur le cœur d'un tas de nobles campagnards fes voifins, ce que la beauté de Pénélope fefoit fur fes Amants; elle étoit affiégée des fiens, & l'ardeur équivoque qu'ils avoient pour elle ou pour fes écus, avoit plus d'une fois produit jufqu'à des querelles : ils la preffoient de fe déterminer en lui perfuadant, par de bonnes ou mauvaifes raifons, que le fujet de fes pleurs étoit paffé de ce monde en l'autre; en pareil cas, quelque fidelle que foit une femme à fon mari, l'incertitude eft un pefant fardeau, l'efprit & le corps en fouffrent. Tel étoit l'état de Madame Brideron. Malgré fa fidélité, malgré le plaifir fecret de fe voir des Amants, dont elle expliquoit le nombre à l'avantage de fes appas, un refte de goût mal affoupi pour le mariage, venoit à la traverfe du chafte deffein qu'elle avoit formé, d'attendre un incertain époux.

Cependant l'infolence amoureufe de fes Amants étoit montée à un point fi haut, que, fe conviant eux-mêmes d'un air aifé chez elle, ils difpofoient fans façon du colombier, du faloir, & de la

baſſe-cour de la foible veuve ; le tout ſous le beau prétexte de lui tenir compagnie, & de la réjouir.

Le fils de M. Brideron grandiſſoit tous les jours ſous l'admiration de l'oncle. Ce bon-homme liſoit dans ce temps Télémaque ; la conformité de la ſituation de ſon neveu à celle de ce Prince, le frappoit : il admiroit de quelle maniere le haſard ramenoit encore une reſſemblance ſi parfaite dans leur deſtinée ; une mere perſécutée par ſes Amants ; un héritage en proie à d'avides raviſſeurs, un mari perdu ; & plus que tout cela, un Mentor, (car il ſe regardoit de même,) capable de diriger la conduite de ſon neveu. De la trempe de ſon eſprit à la démence, il n'y avoit qu'un point ; ce point diſparut à la lecture du Livre. La beauté du perſonnage de Mentor le toucha, & réveilla chez lui le goût dérangé qu'il avoit pour la noble vertu. Le voilà donc pénétré de l'envie d'achever la conformité que le haſard ſembloit avoir ſi bien ébauchée ; tout le favoriſoit, ſes préceptes & la Nature avoient diſpoſé ſon neveu à recevoir la paſſion qu'il vouloit lui inſpirer. Il ne fut pas longtemps à y travailler.

Ils ſe promenoient un jour enſemble, & dé-

ploroient les malheurs qu'entraînoient & l'absence de M. Brideron ; & la foiblesse de sa femme. Sur ces propos, l'oncle poussant un soupir d'un air triste, & embrassant son neveu par une saillie de tendresse, née d'une plénitude de la folie qu'il méditoit :

Hélas ! mon fils, lui dit-il, voici un Livre où sont écrites les aventures d'un Prince dont la situation étoit pareille à la vôtre. Il semble que la conformité vous prescrive mêmes actions & mêmes entreprises. Lisez son histoire, mon cher fils, lisez-la ; & s'il se peut, concevez l'envie de l'imiter : vous verrez, il est vrai, que Mentor, son guide, le dissuada d'entreprendre la recherche de son pere : mais ce fut cependant à cette recherche qu'il dut la sagesse & la réputation qu'il acquit. Quand je vous verrai dans la résolution qu'il prit, je pourrai peut-être penser comme ce Mentor : mais mon fils, le Ciel confond souvent la sagesse des hommes, & je vous permets de me désobéir.

Après ces mots qui précipiterent dans son esprit le progrès de la folie, il ouvrit le Livre & le donna à son neveu, qui, accoutumé par son oncle à un enthousiasme de grandeur & de noblesse d'âme, dévora l'histoire de Télémaque ;

il la lut plus d'une fois, & prit dans les moments de sa rêverie, toute la dose nécessaire de nobles sentiments & d'extravagance tout ensemble, pour concevoir l'envie de chercher des aventures.

L'enchantement fut complet, son oncle lui parut un Mentor; il lui fit part du dessein qu'il avoit d'aller chercher son pere; ce dernier, charmé, presque hors de lui, n'eut garde cependant d'approuver, tout-d'un-coup, la résolution de ce téméraire. Devenu Mentor dès cet instant, sa plus chere manie fut de l'imiter; il dissuada donc, en ces termes, son neveu de sa résolution,

O! jeune Brideron; car le O! entroit de moitié dans l'imitation du langage : songez-vous à ce que vous allez faire? Pourquoi courir sans sçavoir où, pour chercher un pere qui reviendra sans doute de lui-même? Vous seriez bien attrapé, si votre mere alloit se remarier. Que vous allez souffrir, cher étourdi, si vous n'en croyez mes conseils!

Cette remontrance n'est pas aussi noblement exprimée qu'elle devoit l'être; mais ce Mentor de nouvelle fabrique comptoit cinquante années, pour le moins, d'usage dans un tour d'expression

campagnard, & n'étoit métamorphosé en Mentor que depuis quelques heures. Il avoit pris son pli : l'enthousiasme le redressoit souvent, mais l'habitude le courboit aussi fréquemment du côté naturel. Ce discours ne produisit que ce dont ils étoient convenus ; il n'étoit dicté que par un sévère amour de la forme.

Sage ami, répondit le neveu, vous êtes toujours prudent à votre ordinaire, je le vois ; mais vous avez beau faire, je suis trop entêté : il faut que je décampe d'ici, mon pere est trop longtemps à revenir. Je veux absolument sçavoir s'il a les yeux ouverts ou fermés, d'ailleurs je passe ici les jours comme un benêt ; j'ai le talent de devenir grand & sage, il faut le faire valoir & abandonner nos dindons. Partons. Soit fait, répliqua l'oncle ; vous souffrirez, tant-pis pour vous : j'ai parlé, c'étoit à vous de croire. Dès le moment on prit des mesures, ils partirent. Deux juments, tirées du haras, furent les compagnes de leurs hautes destinées ; de l'argent & des billets, furent les prudentes ressources de la vie qu'ils entreprenoient ; ils vont arriver aussi comme dans une Isle de Calipso. Prévenons-les pour en connoître la Déesse & les Nymphes.

Dans ce temps étoit une Dame veuve, habi-

tante de la campagne, tutrice de deux jeunes nièces & mere de deux filles; voilà qui va bientôt appareiller nos deux hiſtoires, ces quatre Demoiſelles étoient à-peu-près du même âge.

A l'égard de la Dame, c'étoit une groſſe femme âgée de quarante ans, qui avoit été fort belle, qui l'étoit encore beaucoup plus pour ceux qui ne l'avoient point vue dans ſon éclat. Cette femme, comme toutes les autres belles, avoit toujours été fort amoureuſe de ſa beauté : joignez à cet amour-propre la lecture d'une infinité de Romans, ordinaire aux Dames de la campagne, qui, avec l'amour de leurs appas, leur donne de ces expreſſions de tendreſſe qui les diſtinguent & les ridiculiſent même aux yeux des Habitants des Villes.

Nombre de campagnards avoient ſoupiré pour celle-ci : l'habitude de s'entendre flatter, de faire naître de douces langueurs, l'avoit inſenſiblement accoutumée à ne pouvoir ſe paſſer de ſoupirants. Son cœur étoit dans une ennuyante oiſiveté, quand il étoit vuide de tendreſſe; mais le déclin de ſes appas avoit fait reculer tous ceux dont ſon printems avoit fait naître l'ardeur.

Il y avoit dix ans que le haſard avoit conduit Monſieur Brideron le pere dans cet endroit,

avec le Régiment dans lequel nous l'avons dit parti ; il avoit logé chez la Dame en question, que je nommerai Mélicerte. Il étoit bel homme & de bonne mine ; Mélicerte étoit charmante, ils se plûrent mutuellement en se voyant : ils s'aimerent, & en deux jours de séjour que le Régiment fit dans ces lieux, Monsieur Brideron conçut assez de tendresse, pour se résoudre à contrefaire le malade, & pour se ménager par-là le plaisir de voir plus long-temps l'aimable veuve.

Mais, comme dans le cœur de cet étourdi, les passions, ou plutôt les fantaisies, succédoient les unes aux autres, il ne vit pas plutôt que Mélicerte ne vouloit se rendre que dans les régles, qu'il planta là l'amour & l'Amante, & que, ne respirant que l'envie de voir du pays, il abandonna cette infortunée aux risques d'une douleur éternelle.

Elle ne dura pas si long-temps : Mélicerte le regretta de tout son cœur, pleura le premier mois, s'ennuya les quinze jours après, & se consola dans les deux mois.

Les Calypso sont rares, la véritable fit toujours retentir sa grotte de ses tristes accents. Nos femmes mortelles n'en usent pas ainsi ; leur cham-

bre, qui les voit d'abord soupirer, voit bientôt changer le spectacle ; & ce témoin de leurs soupirs, l'est souvent du plaisir d'un nouvel amour, le lendemain de ces soupirs mêmes.

Quoi qu'il en soit, & que Mélicerte se fût consolée tôt ou tard, le fait certain est qu'elle avoit tendrement aimé Monsieur Brideron, & qu'il avoit été le plus chéri de ses adorateurs. Quoiqu'elle eût perdu son amour, & que le temps, cet infaillible médecin des maux du cœur, eût fait disparoître sa passion, les impressions en avoient été si profondément gravées ; certain secret plaisir de sentir une douleur semblable à celle d'une héroïne de Roman abandonnée & trahie, entretenoit si imperceptiblement le souvenir de son volage ; elle l'avoit enfin envisagé avec tant de tendresse, qu'elle pourra le reconnoître dans son fils, & bientôt nous l'allons présenter à ses yeux. Un naufrage jette Télémaque dans l'Isle de Calipso : voyons comment Monsieur Brideron le fils arrive chez Mélicerte ; arrivée qu'il ne faut supposer, qu'après un grand nombre de jours ou de mois qu'il a passés dans l'aventure, & qu'après la rencontre qu'il a faite de son oncle, dont quelque malheur l'avoit longtemps séparé, & qui l'accompagna alors,

Le château de Mélicerte étoit derriere un bois ou forêt très-vaste : nos deux aventuriers la traversoient, quand des voleurs les arrêterent, & se saisirent de leurs bourses & de leurs habits : voilà leur naufrage.

Cet accident déconcerta un peu le sage flegme de Phocion, qui est le nom que je donne à l'oncle : il baissoit la tête, le malheur rend la réflexion, mais un esprit égaré ne la garde pas long-temps. Phocion se roidit contre la tristesse, & se ressouvint, heureusement pour le repos de son âme, que c'étoit à travers les infortunes que Mentor avoit conduit son Télémaque. Le goût de son rôle, suivit cette pensée : il moralisa son éléve.

Je vois, ô Brideson ! que vous baissez l'oreille, lui dit-il ; vous n'avez maintenant pas plus de cœur qu'une poule. Ah ! mon cher fils, arrive qui plante, soutenons-nous, la patience est une grande vertu ; les voleurs vous la laissent, c'est un troc qu'ils ont fait de nos habits & de notre argent.

Cette morale déplut un peu à notre apprentif Télémaque ; franchement le pauvre garçon sentoit bien que le Télémaque du livre qu'il avoit lu, étoit plus courageux que lui : mais il est

plus aisé d'être roc dans une feuille imprimée, d'être tranquille relié en veau, qu'en chair & en os plein de santé. Voilà ce que le petit étourdi n'avoit point examiné. Peu s'en fallut que, dans la chaleur de son chagrin, il n'envoyât notre Stoïcien prêcher aux petites-maisons; tant il lui sembloit déraisonnable de trouver la patience un retour suffisant à l'argent & aux habits qu'ils venoient de perdre; mais la raison qui, quelquefois, lui décilloit les yeux, ne luisoit dans son esprit que par des intervalles d'un instant, & l'excès de folie lui reprenoit bien vîte. Il rêva long-temps; & levant les yeux sur Phocion qui se tenoit toujours appuyé contre l'arbre : ah! mon pere, lui dit-il, avec une larme à chacune des joues, ils m'ont pris notre argent, mon habit & ma veste; me voilà maintenant en chemise, si cela continue, je serai bientôt tout nud. Consolez-vous, mon fils, répartit Phocion; a-t-on besoin d'habits pour être sage? Un marchand fournit l'un: mais tout l'or du Pérou ne corrige point un grain d'erreur. La belle chose que d'être tranquille, quand rien ne nous manque! souvenez-vous de Pierrot le gardeur de vaches de chez votre mère : pourvû qu'il eut sa soupe & son pain, il ne disoit mot; il ne changeoit pas de place : sa pro-

vision retardoit-elle de deux minutes, il plantoit-là les vaches & couroit comme un fou à la maison pour demander son dîner. Oh bien! mon fils, vous n'en sçavez pas plus que Pierrot, vôtre portrait est le sien; ressemblerez-vous toute votre vie à ce petit faquin? oh! que vous êtes bien loin de la sagesse du fameux Télémaque. De Pierrot à ce Prince, quelle distance! de vous à Pierrot il n'y a que le chemin de différence. Brideron, à cette répartie, en alloit faire une autre, quand une petite charrette passa dans le bois à vuide; c'étoit un petit garçon qui en étoit le Phaëton.

Mon ami, lui dit Mentor, d'un ton de voix doux & grave, où sommes-nous? à qui sont ces lieux? y pourrons-nous trouver un asyle? Ma foi! Monsieur, lui dit le petit rustre, fils d'un Meunier & qui s'en alloit au moulin de son pere; ma foi! vous êtes dans un bois, il appartient au maître qui est le Seigneur, & je ne sçais pas si vous pourrez y trouver un asyle, car je n'ai jamais vu de cela ici. La peste soit du petit faquin! s'écria Télémaque très-brusquement; il n'a jamais vu d'asyle! ne semble-t-il pas que nous parlions de quelques bêtes fauves? Point de vivacité, répliqua Phocion, en regardant le brusque-

que Télémaque avec des yeux qui portoient une leçon à sa brusquerie, & se retournant après du côté du petit Meunier : Mon enfant. Votre enfant ! s'écria le petit libertin, en faisant claquer son fouet : palsanguenne ! allez, je m'en vais le dire à mon pere, & je parie bien qu'il vous fasse dédire. Voyez donc ces belles brebis tondues.

Ces mots penserent triompher de tout le respect de Brideron pour son Gouverneur ; mais Phocion, qui lisoit les mouvements qui s'élevoient dans le fond de l'âme de son écolier, appuya deux regards sur lui qui le rendirent à toute la gloire de son rôle ; après quoi, s'approchant du petit Meunier, il lui dit qu'on venoit de les voler, & le pria de vouloir les recevoir dans sa charrette, pour les conduire jusqu'au moulin où il alloit : le petit garçon y consentit, & les fit monter charitablement dans sa cahotante voiture.

Laissons maintenant avancer nos deux personnages dévalisés jusqu'au château de Méliçerte, & commençons notre histoire.

SOMMAIRE

DU LIVRE PREMIER.

TÉLÉMAQUE, conduit par Minerve ſous la figure de Mentor, aborde, après un naufrage, dans l'Iſle de Calypſo, qui regrettoit encore le départ d'Ulyſſe. La Déeſſe le reçoit favorablement, conçoit de la paſſion pour lui, lui offre l'immortalité, & lui demande ſes Aventures. Il lui raconte ſon voyage à Pilos & à Lacédémone; ſon naufrage ſur la côte de Sicile; le péril où il fut d'être immolé aux mânes d'Anchiſe; le ſecours que Mentor & lui donnerent à Aceſte dans une incurſion de Barbares; le ſoin que ce Roi eut de reconnoître ce ſervice, en leur donnant un vaiſſeau Tyrien pour retourner en leur pays.

LES AVENTURES DE BRIDERON LE FILS.

Mélicerte, triste & rêveuse, réfléchissoit toujours au bonheur dont elle avoit joui du temps de ses amours avec M. Brideron le pere; ses chagrins la réveilloient souvent avant le jour; les fleurettes de ceux qui lui en contoient, lui donnoient de l'ennui : elle étoit brusque comme eux, & le soin de son teint & de sa parure ne l'occupoit plus; coiffée le plus souvent en mauvais battant l'œil, elle ne dédaignoit plus

d'aller affronter la poudre qui s'élevoit des tas de bled remués: le Soleil le plus ardent ne lui fesoit plus de peur, elle couroit les risques du hâle pour aller voir moissonner. Ce n'étoit plus cette beauté délicate qui redoutoit si fort le grand air: des habits de fatigue, plus de masques, plus de bracelets, plus de pendants d'oreilles; elle ne vouloit plaire à personne, souvent elle alloit rêver dans les allées d'un vaste jardin, ou bien dans un verger, dont chaque arbre, du temps de M. Brideron, lui avoit présenté de ses fruits; de ce verger, ses yeux suivoient tristement la trace d'un chemin creux, bordé de deux haies, au travers duquel elle avoit vu son volage presser les flancs de son coursier, & s'éloigner plus vîte qu'un éclair, malgré les boues épaisses & profondes, dont il étoit pour lors rempli.

Elle étoit dans ce verger, les yeux fixés sur ce chemin, quand un assez triste spectacle la retira de sa rêverie; c'étoit une charrette conduite par un petit garçon, qui, pour éviter un chemin creux, avoit fait monter son cheval sur un terrein semé d'orge, qui appartenoit à Mélicerte. Deux inconnus étoient dans la charrette dont l'un jeune, quoiqu'en chemise & d'un air triste, étoit

cependant aimable & beau garçon; l'autre vieux, d'une physionomie sévere; mais assez prudente. Elle examina le premier, & vit qu'il ressembloit beaucoup à l'infidèle dont la mémoire ne pouvoit mourir dans son esprit; il avoit la grandeur & la vive noirceur de ses yeux, le brun rubicond de son teint, elle jugeoit qu'il en avoit la démarche, quand il étoit sur les pieds. Émue par cette ressemblance, elle s'avance, & va cacher son trouble par ce discours de méchante humeur : Parlez-donc, petit garçon, & vous autres qui ne valez pas mieux, sçavez-vous que, si j'appelle, je vais faire culbuter votre charrette dans l'orniere ? Voyez donc l'impertinence de gâter ainsi une terre ensemencée ! j'ai déjà fait donner les étrivieres à tous ceux qui en ont fait autant.

Elle tâchoit, sous ce feint courroux, de dérober les inquiets & curieux regards qu'elle jettoit sur le jeune inconnu.

A ces mots, le petit Chartier s'arrêta, & d'un air honteux lui dit : Je vous demande bien pardon, Madame ; mais je ne croyois pas vous rencontrer, une autre fois j'irons droit comme un fil.

Pendant cette courte répartie, Phocion, qui

étoit le vieillard, à qui le courroux & la rencontre de Mélicerte entourée de trois à quatre filles, rendoient une idée vive de l'aventure de Télémaque dans l'Isle de Calipso, quand il aborda cette Isle, pressoit Brideron, le poing dans les reins, de répondre, car c'étoit à lui à parler; mais le jeune campagnard déconcerté, le dos courbé, les yeux baissés; les deux mains dans son chapeau, se tenoit aussi immobile qu'une statue. Allons donc, lui disoit Phocion, ô le plus lâche de tous les garçons! ô baudet, ô souche & bœuf tout ensemble! votre langue est-elle à votre talon?

Ces reproches réveillerent le stupide: il prend sa secousse, saute de la charrette à terre, & fesant une révérence de deux pieds: Madame, ou bien, ô vous, qui que vous soyez, car à votre air grand, on ne sait pas bien deviner qui vous êtes.... Aga stilà, dit alors le petit rustre! est-ce que Madame est un tonneau?

Brideron regarda d'un air fâché l'étourdi qui l'interrompoit, & reprit ainsi; Or donc vous, qui que vous soyez, ayez pitié d'un malheureux garçon qu'on vient de dévaliser dans le maudit bois dont nous sortons. Si vous voulez sçavoir le sujet de mon malheur, apprenez, ô beauté

qui passe de six pieds la beauté d'une Reine, que je voyage pour chercher mon pere.

Et comment le nommez-vous votre pere, répliqua Mélicerte, avec précipitation? Il s'appelle, dit-il, M. Brideron, Bourgeois de village, & maintenant Capitaine dans un Régiment Allemand, s'il vit encore ; & Dieu lui fasse paix, s'il est mort. Or, je le cherche ; jamais homme ne fit tant de bruit dans nos cantons ; ce fut lui qui remporta toujours la victoire, quand on tiroit à l'oie ; il étoit craint comme le tonnerre, on n'osoit pas lui marcher sur le pied, il dégaînoit aussi vîte qu'il ôtoit son chapeau. Plus sage qu'un Avocat dans ses conseils, ce fut lui qui fit gagner le procès au bon M. Vignard, qui l'auroit perdu si mon pere n'avoit été au monde. Patient & doux comme un mouton, une épine un jour lui entra dans le pied : demandez à mon oncle que voilà, s'il dit autre chose que hai! quand on la lui retira? Hélas! le grand-homme voulut aller à la guerre, car le sang lui pétilloit dans le corps comme de la poudre dans le feu : depuis ce temps, nos yeux ne l'ont pas vu, nos mains ne l'ont point touché, & peut-être un faquin de Patron chez les Turcs, l'oblige à fumer ou à labourer la terre ; peut-être est-il enterré dans

un fossé ! Sa femme pleure, ses valets le pleurent, & nous le pleurons mon oncle & moi. Si, par hasard, son chemin l'avoit conduit ici, dites-nous-en ce que vous sçavez, & ne méprisez pas son malheureux fils ; car si vous étiez une malheureuse, vous seriez bien fâchée qu'on vous méprisât.

Phocion sourcilla un peu à ce discours, il lui avoit semblé trop commun ; peu s'en fallut qu'il ne recommençât une harangue, mais il craignit de blesser les règles de l'imitation : car, en pareille occasion, Mentor ne desserra pas les dents ; il fallut donc se contenter de ce qu'on avoit dit, & prendre le tout en patience.

Mélicerte fut d'abord surprise du goût extraordinaire dans lequel Brideron s'étoit expliqué, mais elle en attribua la nouveauté à la jeunesse & au défaut d'expérience du Harangueur ; & malgré l'état où elle le voyoit, les traits chéris de la ressemblance émûrent son cœur ; il lui représentoit une image fidelle de l'ingrat qu'elle avoit tant aimé, & le sort lui réservoit encore une aussi tendre passion pour le fils, que pour le pere.

Vous êtes, répondit-elle à Brideron, dans un pauvre équipage : suivez-moi dans mon château,

je veux vous faire du bien, & je vous dirai des nouvelles de votre pere; venez, mon cher enfant, vous me faites pitié, & je vous aime déjà autant qu'une mere. Après ces mots, Brideron suivit Mélicerte, qu'escortoient quatre jeunesfilles, sur lesquelles elle l'emportoit autant par la grosseur & la rondeur de sa taille, que Calypso l'emportoit sur ses Nymphes, par la hauteur de la sienne. Brideron fixoit ses regards sur elle, il admiroit l'air libre & aisé avec lequel elle soutenoit le poids massif de cette taille; l'agilité de son pied, qu'enfermoit cependant un épais & large soulier, & qu'un cotillon très-court, découvroit presque jusqu'à demi-jambe; des bras ronds & gras d'une couleur de chair vive; il admiroit enfin sa beauté, à l'aspect de laquelle on remarquoit d'abord les combats qu'elle soutenoit chaque jour contre le soleil, le grand air & la poussiere, & qui, malgré tant d'assauts, paroissoit toujours triomphante.

On entra bien-tôt dans le château, un escalier non superbe & hardi, mais simple, étroit, & rare par ses différents & obscurs détours, conduisoit aux appartements.

Les chambres du château brilloient d'une

beauté naturelle qui ne devoit presque rien à l'art; l'or, l'argent & le marbre étoient exilés de ces lieux; mais la fraîcheur, beaucoup de propreté, & le sage arrangement des meubles remplaçoient une inutile magnificence.

Tous les lits étoient reculés dans un coin sombre, comme pour marquer que le sommeil & l'obscurité sont amis l'un de l'autre.

Pour autres meubles, on voyoit des chaises de paille artistement travaillées, & mêlées, par un beau désordre, entre quelques chaises de tapisserie dont le dessein étoit antique & curieux, dont le siége durci par le long service, sans être endommagé, témoignoit l'habileté de l'ouvrier, qui sembloit, avec les cloux, y avoir attaché une éternelle durée; on y voyoit une tapisserie qui laissoit à la muraille la moitié de l'avantage de parer la chambre. En entrant dans ces chambres, les yeux, comme dans ces appartements superbes, n'étoient point éblouïs de ce grand jour qui perce à travers ces larges croisées: ici la lumiere & l'obscurité partageoient la place, ils y luttoient tous deux; le jour s'y trouvoit obscurci, l'obscurité s'y trouvoit éclairée, ils restoient aux prises, & ce combat offroit le spectacle agréable du jour & de la nuit tout ensemble.

Ce n'eſt pas tout, la prudence & la modeſtie de ces lieux brilloient dans les moindres choſes: les demeures antiques ſont ſujettes à de petits inſectes qui rongent & meubles & tapiſſeries.

Dans le château on remédioit à cet inconvénient par une demi-douzaine de chats, qu'une nourriture avare excitoient à la défaite des souris, & à des miaulements perpétuels qui renfonçoient les rats timides dans leurs tannieres. En l'abſence des chats, étoient adroitement diſperſées des ſouricieres, piéges infaillibles contre la vie de ces ennemis des meubles; d'une chambre, on paſſoit par trois dégrés en deſcendant dans une aûtre, même combat par-tout de la nuit & du jour; quelques cadres aſſez beaux, quoiqu'enfermés, y tenoient lieu de tapiſſerie.

De celle-là, trois dégrés en montant, vous tranſportoient dans un cabinet, dans la ſtructure duquel l'Architecte ſembloit avoir meſuré ce qu'un homme aſſis pouvoit remplir d'eſpace en ſe remuant librement, il ne paſſoit pas un point de plus, on ne pouvoit s'y fatiguer: *c'étoit* un lieu conſacré au repos, puiſqu'on ne pouvoit *s'y* tenir de bout, & qu'il falloit être aſſis.

Ce fut la chambre qui conduiſoit au cabinet que Mélicerte deſtina à Brideron; elle étoit vaſ-

te, ornée de deux lits, l'un vis-à-vis de l'autre, d'une hauteur majeſtueuſe. L'heure du ſouper approche, lui dit cette Dame : tâchez, mon fils, de vous aſſoupir une ou deux heures de temps.

Après ces mots, elle ſe retira avec toute ſa ſuite.

Quand Phocion & Brideron furent ſeuls, ils admirerent les différents objets qui s'offroient à la vue des fenêtres de la chambre : en jettant les yeux autour d'eux, ils appercevoient l'humble & petite retraite d'une Fermiere, qui, entourée de trois à quatre enfans, leur diſtribuoit à chacun une écuellée de lait & de pain ; elle raccommodoit après, à l'un un petit ſabot partagé en deux, elle chauſſoit l'autre d'un bas groſſier un peu crotté, mais utile ; celui-ci ſe barbouilloit avec avidité de ſa portion de laitage ; l'appetit s'ouvroit en les voyant manger, & Brideron comme eux eût voulu tenir une écuelle pleine de lait.

D'un autre côté, l'on voyoit les écuries & les étables, où les bœufs & les vaches fatigués ſe rendoient d'un air lent ; le berger & la bergere, hâlés par les ardents rayons du ſoleil, ſuivoient les troupeaux en folâtrant enſemble : la bergere jettoit une petite pierre au berger, qui lui rendoit la malice par un coup de ſon chapeau ſur l'épau-

le; ils interrompoient de temps en temps leur badinage d'un cri ruſtique, adreſſé aux troupeaux pour les raſſembler.

Plus bas étoit une grange, d'où l'on entendoit le bruit des batteurs; quand ils étoient fatigués, ils ſe repoſoient ſur un tas de bled; &, étendant un coin de leur habit, ils tiroient d'un panier une collation compoſée de fromage & d'un pain nourriſſant & noir; un pot ébréché plein de vin mêlé avec de l'eau, leur fourniſſoit à boire, & cette boiſſon, demi-bachique & aquatique, les déſalteroit ſainement; au milieu de la cour, étoit un large vivier, à côté l'on voyoit un monceau de fumier, ſage précaution contre la fatigue des terres.

Brideron s'amuſoit à regarder toutes ces choſes, quand Phocion s'apperçut, en jettant les yeux ſur un des lits, qu'on y avoit mis des habits pour qu'ils s'en ſervîſſent: le plus beau étoit deſtiné ſans doute pour Brideron; il n'étoit, à la vérité, pas trop à la mode: la façon même leur en parut extraordinaire. Le pere du mari défunt de Mélicerte, l'avoit fait faire exprès pour la noce: il étoit magnifique & garni d'une broderie d'argent, que le temps avoit ſeulement rougi; Brideron, en le voyant, crut qu'il alloit

être couvert de tout l'or des Indes ; & ne pouvant modérer son impatience, il le mit & se regardoit alors; il se déboutonnoit, incertain de la maniere dont il le laisseroit. Le bon-homme Phocion, en le considérant, cherchoit son neveu & ne le trouvoit plus : l'aspect de l'argent le séduisoit, le corrompoit. O Télémaque ! s'écria-t-il, dans un transport d'admiration.... Je ne le suis pas encore, répondit Brideron, d'un air content : mais chut ! j'enfile le chemin de le devenir.

A cette réponse, Phocion rougit du sentiment de foiblesse qui l'avoit gagné de même que son neveu, dont il remarquoit la vanité ; & se ressouvenant à propos de celle de Télémaque en pareilles occasions, aussi bien que de la remontrance de Mentor :

Qu'est-ce que je vois, dit-il à Brideron, en mettant les deux poings sur le côté? vous faites le glorieux, parce que votre habit est brodé ? regardez le beau garçon ! il a son habit des dimanches, il se carre, il est aussi fier dans sa peau qu'un coq sur un fumier. Allez, allez, mon ami; apprenez que vous êtes un petit écervelé, &, que si vous continuez, vous ne deviendrez pas plus sage qu'un étourneau.

Oh, parbleu ! pour le coup, répartit Brideron,

vous m'y avez pris, foin de moi ! foin de la braverie & du Tailleur qui a cousu cette argenterie à l'habit ! voyez comme cela gâte le cœur : je ne m'étonne pas si vous m'avez toujours dit que les femmes ne sont que de petites têtes, à cause qu'elles aiment la parure autant que le chat le fromage. Mais je ne le ferai plus, mon bon pere ; là, ne vous fâchez donc point. Oui, je prie Dieu qu'à la premiere journée de voyage, nous soyons tous deux percés jusqu'aux os de la pluie, si jamais je fais le faquin comme je viens de le faire. Mais parlez donc, ne sommes-nous pas nés coîffés ? La bonne Dame, que celle chez qui nous sommes ! sans elle nous étions bien bas percés : qu'en dites-vous ?

Ce que j'en dis, répondit Phocion ? je dis que vous êtes un sot. Oh, oh ! répartit le neveu, quelle mouche vous pique ? je n'aurois jamais deviné ce que ce que vous dites. Oui, un sot, mon fils, ajouta Phocion ; laissez-la faire cette bonne Dame, elle gâtera tout. Vous cherchez la sagesse & votre pere ; que la peste m'étouffe, & vous aussi, si jamais vous trouvez l'un ou l'autre, encore que vous en croyiez notre hotesse. Sçachez-donc que c'est un vrai crocodile, qui mettra à mort, vous & votre sagesse ; &

quand ces deux chofes n'y font plus, je ne donnerois pas un torchon de tout l'homme. Oui, elle vous mettra à mort, parce qu'elle vous fera vivre comme un vrai niguedouille qui ne fonge à rien ; votre cœur deviendra mou comme un chiffe. Ah ! mon fils, il vaudroit mieux pour vous qu'on vous eût jetté un bon tombereau de terre fur le corps, que fi vous meniez une vie de pourceau. A peine achevoit-il ces mots, qu'un petit laquais revétu d'une livrée dont la couleur de l'étoffe, de la graiffe & des balaffres, fefoient la bigarure, vint leur demander de la part de Mélicerte, s'ils vouloient venir fouper. Oui-dà, dit Brideron : Dieu vous conferve & elle auffi ; nous y allons. Ils retournerent donc auprès de Mélicerte, occupée à mettre le couvert avec fes quatre filles, dont le teint un peu trop rembruni, étoit mitigé pas deux doigts épais de poudre dans les cheveux ; leur front en étoit négligemment rempli ; leur coîffure extrêmement haute, & mife de travers, laiffoit égarer quelques cheveux : & ce peu d'affectation dans l'arrangement, témoignoit combien les belles filles tenoient peu de l'art les beautés qui les ornoient. Elles fembloient même fe fier de tout à la Nature ; leurs mains n'avoient point quitté

quitté ce que l'usage de servir à toutes sortes de choses joignoit à leur blancheur; &; loin des vains soins de celles qui, les ciseaux à la main, vont, en se coupant les ongles, en chercher la racine, ces aimables campagnardes laissoient à leur gré croître les leurs. Une vieille femme un peu chassieuse, défaut irréparable du grand âge, apportoit dans un grand plat une oie rôtie; le petit laquais dont j'ai parlé la suivoit chargé d'une salade, dont le vinaigre prodigué, & mêlé par-ci par-là d'un peu d'huile bonne à fourbir, pouvoit obvier aux foiblesses de cœur. Un moment après on apporta un lapin de garenne dont la blancheur prouvoit qu'il avoit été longtemps domestique de la maison, & que sa vie avoit été sacrifiée au plaisir de régaler Brideron.

Le dessert fut composé de fromage & de crême sans sucre; car chez Mélicerte, nul mélange ne corrompoit la bonté naturelle des mêts. Des confitures, dont le pot n'étoit ouvert que les quatre bonnes fêtes de l'année, furent tirées d'une armoire dont Mélicerte ne confioit la clef qu'à elle seule, de crainte d'occasionner la friandise de ses jeunes filles. Pour boisson, une excellente eau de puits tempéroit la force d'un vin d'une

liqueur épaisse, noire & rouge tout ensemble.
Au dessert les quatre jeunes filles entonnerent une chanson à partie, dont chacune d'elles rompoit de temps en temps les accords pour faire distinguer sa voix : d'une chanson elles en enfilerent cent autres comiques & sérieuses ; tantôt c'étoit les regrets de Pierrot, représenté pleurant comme un veau ; de la dureté de Mathurine sa Maitresse, qui l'avoit fait sortir de chez elle à coups de manche à balai : de grands éclats de rire étoient ses intermedes des chansons. Tantôt elles chantoient ces paroles tirées de la fable du pot au lait ; les sauts de Perrette étoient merveilleusement exprimés par les cadences & les roulements aisés, quoique chévrotants, de leur voix. Une des filles entonnoit après :

Maman, mariez-moi,
Vous sçavez la raison pourquoi.

Les amours de Gombaud & de Macé ne furent pas oubliés. La plus gaie des filles chanta après :

Au loup, ma mere, au loup, hélas! c'est fait de moi.

Bref, l'on finit par un air sur des paroles composées par Mélicerte même, lorsque M. Brideron le pere la quitta. Les voici.

Le fripon m'abandonne, hélas !
Que faut-il faire en pareil cas ?
Mourir ; non, plutôt il faut vivre :
Comme un barbet il faut le suivre ;
Et s'il ne revenoit à moi,
Le déchirer comme voierie.
Mais ce que je dis-là, folie :
Mon Brideron n'a point de foi.
Adieu, cher Brideron, l'objet de ma tendresse :
Je meurs à force de détresse ;
Adieu donc nos pauvres amours.
Que votre âme, en son corps, se trémousse toujours.
Jugez, faquin, si je vous aime.
Quand je vous vis partir sur votre beau coursier,
Je dis, dans ma douleur extrême :
Je mourrai tout ainsi, je mourrai tout de même,
Que mourut la vache à panier.

A ce récit, au nom de son pere, Brideron pleura comme un enfant ; son Précepteur avoit eu soin un moment avant de l'avertir, qu'il falloit en cet endroit des larmes ; elles ne furent

point épargnées. Ah ! mon pauvre pere, disoit-il en les versant, où vous êtes-vous donc fourré, qu'on ne puisse vous trouver, non plus qu'une éguille dans un char de foin ? Hélas ! grand-homme, peut-être les voleurs vous ont-ils détroussé comme moi ; peut-être pendant que je mange ici tout mon saoul, faites-vous des croix de Malte. Ses lamentations n'auroient point eu de fin, si, d'un coup de pied dans l'os de la jambe, Phocion n'avoit arrêté la machine. Mélicerte étoit fâchée qu'on eût été dénicher cette maudite chanson, qui troubloit la fête. Peste soit de la bégueule ! dit-elle à celle qui l'avoit chantée ; puisses-tu devenir sourde & muette ! Remettez-vous, mon pauvre enfant : si elle recommence je lui jetterai ma pantouffle dans la gueule ; vîte, qu'on entonne un autre air.

Elle fut à l'instant obéïe. Une de ses nièces dit à propos :

Qu'il est biau ; qu'il est biau,
Notre jeune Jouvanciau !
Ah ! que je t'aime !
Qu'il est biau, qu'il est biau !
Quand, aussi tendre qu'un viau
Il dit ; je t'aime.

Un autre reprit ainſi :

Margoton, m'aimez-vous bien?
Mon Dieu, quel conte! & le reſte.

Cependant le repas finit : on ſe leva, & comme il étoit extrêmement tard : adieu, mon poupon, dit Mélicerte au jeune homme ; puiſſiez-vous ronfler vingt-quatre heures, & ne ſonger plus à votre pere. Dame ! il m'a vu tout ainſi que vous me voyez, mais il a fait le benêt. Comme il me dit qu'il étoit veuf, car le fripon me donnoit cette bourde, je lui dis : çà, pour terminer dans la vie, il faut finir ; château, meubles, baſſe-cour, dindons, écuries, pourceaux, bœufs, chevaux & juments ; tout mon bled juſqu'à la paille, mon lit & moi dedans, tout eſt vôtre, ſi vous voulez dire oui devant le Vicaire ; car je m'en ſouviens ſi bien, qu'à telles enſeignes, le Curé étoit alors alité avec une jambe caſſée. Mais de mon amour il ne tint compte, & c'étoit bien fait à lui, puiſqu'il avoit ſa proviſion de femme. Vous, mignard de mon âme, qui me rendez la mémoire de ce libertin, cueillez la grappe pendant qu'elle pend : on ne fait pas toujours ven-

dange ; aussi-bien qu'iriez-vous faire chez vous ? le bon-homme votre pere a peut-être eu un coup de canon dans les boyaux, & votre mere l'attend sous l'orme ; d'ailleurs, elle restera veuve comme je danse : je connoîs les femmes, & je gage qu'en ce moment, il y a quatre gigots dans son lit. Croyez-moi donc, mettez en deux dans le mien, en tout bien & en tout honneur : je vous aimerai, je vous mitonnerai.... Mais c'en est assez, la nuit porte avis, tâtez votre conscience.

A ce discours, Brideron surpris ne répondit rien d'abord ; mais se tournant du côté de Phocion : la Masque ! lui dit-il tout-bas, vous m'en aviez bien averti ; mais ce ne n'est pas pour elle que le four chauffe.

Répondez-moi donc quelque chose, lui dit Mélicerte. Oui-dà, Madame, répartit Brideron ; on parle bien à son cheval. Je vous dirai, grosse & grande beauté, que la chanson sur mon malheureux pere, m'a tant fâché, que je m'en vais, cette nuit, à force de pleurer, mettre mes draps à la lessive ; il faut que cela se passe, après cela nous parlerons d'affaire ; mais à présent, je ne puis que dormir & pleurer. Bon soir.

Mélicerte n'en demanda pas alors davantage ; elle répondit même : ô le bon petit cœur d'hom-

me ! ô la bonne pâte d'enfant ! allez, vous valez votre peſant d'or. Mais à propos, je penſe qu'il eſt encore de trop bonne heure pour ſe coucher, les poules ne le ſont pas : mon fils, diſons quelques drôleries qui nous amuſent ; racontez-moi, par exemple, votre petit train de vie, cela me réjouira : vîte, des chaiſes & un fauteuil à mon fils ; prenez celui-là, votre pere mit bien ſouvent le cul deſſus. Eh ! ma Reine, répondit Brideron, il n'y a rien de ſi long que ma vie, il me faudra un jour & un an pour la finir. *Réveillez-vous, belle endormie*, dit Mélicerte ; y eut il plus d'aventures qu'il n'y a de grains de bled dans mes greniers, ce que vous en ôterez n'y ſera plus, courage. Soit fait, dit Brideron en bâillant ; écoutez, Madame.

Je partis de nos cantons pour aller apprendre des nouvelles de mon pauvre pere ; je logeai d'abord chez des gens qui ne m'en dirent rien, parce qu'ils n'en ſçavoient rien : cela me fâcha. Il ne s'agiſſoit pas d'une prune ; pardienne ! dis-je à Phocion mon oncle, qui eſt à mes côtés : vaille que vaille, je marcherai tant que la terre me portera. Vous êtes un peu animal, me répondit-il ſagement, il vous ennuie d'être bien-aiſe : ſçavez-vous bien ce que vous allez faire ? Les

chemins ſont plein d'enrôleurs, ils nous feront ſoudarts; après cela, combien, dans le monde, y a-t-il de rivieres & de mers à paſſer? Dame! on ne les traverſe pas comme la cour de notre château. Votre pere a peut-être laiſſé ſa peau dans ſon voyage, vous pourriez bien y perdre vos oreilles; vous voulez trouver ce pere, & moi je vous dis que vous ne trouverez que de la ...... reſpect de vous, Meſdames, qui m'écoutez : retournons chez nous, c'eſt le plus ſûr: nous y attendrons à notre aiſe, en mangeant, buvant, & dormant quand bon nous ſemblera; ſi votre pere n'eſt pas enterré, il reviendra mourir au gîte; & s'il l'eſt, Dieu veuille avoir ſon âme: alors il ſera de néceſſité que vous envoyiez tous ces gourmands qui rongent votre mere, à leur pallier, & par-là, Dieu ſçait ce qu'on dira de beau & de bon de vous! vous ſerez auſſi prôné qu'un jeûne.

Vous voyez bien, Madame, que Phocion parloit comme un oracle; mais moi j'étois pis qu'un ladre, je ne ſentois rien de tout ce qu'il me diſoit, & je n'en fis qu'à ma tête; ce brave homme eſt bon autant que ſage, je crus qu'il me planteroit-là; point du tout. Nous voilà donc en voyage, d'abord nous rencontrâmes les plus

beaux villages du monde, il n'y avoit non plus de crotte que ſur votre blanc viſage, j'étois ravi; Dieu punit qui trop rit, ne voilà-t-il pas le temps qui devient brun, & de brun qui ſe feſoit noir; ne voilà-t-il pas une pluie qui tomboit ſur nous comme ſi nous avions été des gouttieres; la barbe en fumoit pour le coup, avec les chapeaux & l'habit; nos chevaux renifloient comme une vache. Mais vous allez bien entendre autre choſe : une douzaine de bandits habillés en archers, viennent courir ſur nous : attrape, diſoit l'un : tire, diſoit l'autre; ah! le chien de tintamarre, quand je m'en ſouviens : gagnons du pied, me dit alors Phocion, auſſi froidement que s'il avoit été à l'offrande, ces gens nous prennent pour d'autres. Que n'ont-ils des lunettes, répartis-je? Voyez les magots! je tremble; tant pis, me répartit-il : allons vertubleu, mon fils, du cœur quaud il en faut, nous paierons pour ceux qui ſont coupables; imaginez-vous que le diable vous pourſuit. Si ce n'eſt le diable, ce ſont ſes enfants, lui répondis-je. Eh bien! mon fils, dit-il, c'eſt tout de même, les enfants ne valent pas mieux que le pere.

En diſcourant ainſi, nous gagnâmes un bois taillis, dans lequel nous rencontrâmes un grand

creux ſous terre, je voulois m'y fourrer, mais il n'y avoit pas aſſez de place pour mon cheval & pour moi; ce ſont de vraies bêtes que les chevaux, ils ne ſçavent pas ſeulement quand on les veut prendre. Egarons-nous plutôt dans le bois, me dit Phocion, nous perdrons nos gens; à ces mots, il partit comme un courier, & traverſa le bois ſans ſçavoir où il alloit; le diable, dit-on, n'eſt pas toujours aux trouſſes d'un pauvre homme. Nos archers perdirent la voie, & nous continuâmes fort vîte notre chemin dans la plaine; je jure par le bourdon du premier pélerin du monde, que je ne me fierai pas plus à moi dorénavant qu'à une planche pourrie. Ah! qu'un jeune homme eſt un quinteux animal, diſois-je alors à Phocion; quelle peſte de meuble que la jeuneſſe! Vive les griſons comme vous, mon oncle Phocion: cela ne bronche morgué pas; ils ne ſont pas ſujets à prendre le mords aux dents comme nous; laiſſez faire ſi nous ſauvons d'ici nos brayes ſauves, vous ſerez mon pilier, & vous me conduirez comme un quinze-vingt: & quand ma jeuneſſe voudra lever la crête, ma raiſon lui rabattra ſon caquet; je dis ma raiſon, car j'en ai ma part: mais ma jeuneſſe en vaut bien quatre contre elle.

Ah! ah, me répondit ce benin vieillard, Dieu ſoit béni, je triomphe : je le ſçavois bien, mon étourdi, que vous viendriez cuire à notre four, mais chut. Cependant vous êtes fâché, & je ſuis bon Prince; mais je vous connois, quand vous aurez la clef des champs, zeſt & crac, adieu mon homme, il briſera tout, nœuds & ſangles. Ah! vraiment, votre pere que vous cherchez n'a jamais été comme cela. Je l'aurois bien voulu ici, lui répondis-je, pour voir s'il n'auroit pas eu le viſage allongé d'une aune. Lui! pas d'un pouce, répartit Phocion; à la vérité, il auroit fait deux lieues pour éviter un foſſé; mais il le ſautoit, quand il y étoit.

En diſcourant ainſi, nous retournâmes la tête pour voir ſi nos peſtes d'archers ne nous ſuivoient point encore; en effet, nous les vîmes, les bélîtres, mais de ſi loin qu'ils nous paroiſſoient des fourmis. Oh, oh! dit alors Phocion, voilà nos drôles, ils ont peut-être des lunettes d'approche: retirons-nous dans cette métairie qui eſt à deux-cents pas d'ici.

Pour gagner plus vîte cette métairie, il eſt bon que vous ſçachiez, Madame, qu'il falloit paſſer à travers champ; quelques bleds ſe rencontrerent ſur notre chemin, pourquoi s'y trou-

verent-ils ? De ces bleds, nous paſſâmes dans une jeune vigne ; & allons donc, les échalas craquoient. Voici, comme nous ne ſongions à rien, quatre grands coquins qui paroiſſent, & qui ſaiſirent tout-d'un-coup la bride de nos chevaux. Oh ! parguienne, nous dirent-ils, vous êtes des marauds, vous gâtez nos vaignes, mais je vous gâterons le pourpoint.

En diſant ces mots, ils nous conduiſirent à la métairie qui étoit près de-là. Meſſieurs, leur dit Phocion, vous n'avez qu'à eſtimer le dégât, nous vous paierons. Néant, répondirent-ils : ne craignez rien, je vous rendrons ſur vos épaules ce que je prendrons ſur votre bourſe. Tout en parlant ainſi, nous arrivâmes à la métairie ; le maître y étoit, on nous préſenta à lui. Tenez, maître, dirent les payſans, voici deux godelureaux que j'ons trouvés, qui traitions votre vaigne en mauvais Crequiens, il n'y a morgué pas un échalas qui tienne.

Cet homme me parut un bon vieillard. Cela eſt bien hardi, répondit-il, il faut faire mourir ces deux maroufles-là ſous le bâton. C'eſt bien fait, dit un des payſans, & je me retiens pour leur caſſer, moi ſeul, une demi-douzaine de côtes. Phocion, à cet ordre, me marcha doucement

ſur le pied, & me dit : Vous êtes à préſent comme Télémaque, quand, préſenté à Aceſte, le vieux bon-homme le condamna à l'eſclavage. Mais chut, nous nous en tirerons tout comme il s'en tira; car, Madame, il faut que vous ſçachiez que je cherche mon pere, tout comme ce jeune Prince cherche le ſien; que c'eſt lui que j'imite, & que nous avons les mêmes aventures. Eh! morbleu, ſi vous avez lu ſa vie, n'êtes vous pas Calypſo? Votre château n'eſt-il pas la grotte, & toutes ces pucelles-là, ne ſont-elles pas vos Nymphes? Ce diſcours fit ſourire Mélicerte, & Brideron continua ainſi :

Quand le maître de la métairie eut ordonné qu'on nous donnât des coups de bâton, Phocion lui dit : Sage mortel, calmez votre courroux, nous avions des voleurs à nos trouſſes & nous les fuyions, quand nous marchions dans vos vignes. Vîte répliqua le vieillard, ſans tant de façon qu'on me les bâtonne.

A ces mots, les faquins s'arment d'un tricot; le plus diligent de tous, s'en vint d'abord me meurtrir l'épaule droite de deux ſeuls coups qu'il y appliqua. Hai, hai! m'écriai-je à chaque coup; miſéricorde! en voilà déjà pour plus de vingt échalas: de par Dieu! Monſieur, écoutez-moi.

Tout beau, dit-il aux massacres qui nous frappoient, laissons le parler.

Si vous sçaviez qui je suis, lui dis-je, vous voudriez que les tricots fussent encore pendus à l'arbre. Je m'appelle Brideron, j'ai mon pere à l'armée, où je ne sçais où; je le cherche, il n'y a que deux lieues d'ici chez nous : ma mere vit encore, c'est moi qui suis son fils, & voilà mon oncle.

N'est-il pas Capitaine, ce Brideron, répartit-il? Vous l'avez deviné, lui dis-je. Ah! parbleu, s'écria-t-il, c'est lui qui passa par ici il y a bien des années; le pendart! il logea ici, & m'enfonça dans la cave un tonneau de vin, parce que je lui en donnois qui étoit au bas. C'est le diable qui t'amene ici, car tu viens te bruler à la chandelle. Ah ciel! dis-je tout bas à Phocion, la peste soit de la ressemblance! ne voilà-t-il pas qu'on me veut punir de la faute de mon pere, comme on voulut immoler mon modèle sur le tombeau d'Anchise, à cause de la valeur du sien. Benêt, me répondit Phocion, n'ai-je pas, de même que Mentor, une prédiction franche qui nous sauvera de tout.

Pendant que nous parlions ainsi, nous vîmes que les paysans se préparoient à nous fustiger,

quand le maître leur dit : qu'on les enferme, j'ai besoin d'ouvriers, nous les ferons travailler.

A cette menace, Phocion parle ainsi : O Maître de céans, écoutez-moi ; si la jeunesse de cet innocent ne vous fait pitié, du moins faites-vous pitié à vous même ; la science que j'ai acquise dans l'art de divination, me fait voir aussi clair qu'eau de roche, qu'avant que trois jours se passent, il viendra dans ces campagnes une troupe de barbares, qui emmeneront tous vos moutons, les tueront, & enfonceront vos portes, si vous ne les arrêtez. Armez donc tous vos paysans : vous perdriez tous vos troupeaux aussi aisément qu'on perd un liard dans une poche percée ; mais par la sambleu ! ô vieillard ! souvenez-vous de ne pas coûper le chifflet à ceux qui sauvent votre bien : & si je ments, ah ! parguienne ! pendez-moi au plancher comme du lard.

Le maître de la métairie fut grandement surpris de ces paroles ; que diantre veut-il dire avec ces barbares, s'écrioit-il ? Sommes-nous parmi les Ostrogoths ? Ah ! continua-t-il, je vous garde encore trois jours ; pendant lequel temps, qu'on leur donne dans la nourriture force sel, pour qu'ils soient tout salés quand on voudra, comme ils disent, les pendre au plancher.

Cependant, cette prédiction se répandit dans toute la campagne ; tous les pauvres paysans des environs couroient qui de-çà, qui de-là, tantôt dans un pré, tantôt dans un autre : on voyoit des cavales ou juments, Madame, c'est la même chose, suivies de leurs petits poulains ; fringuants comme un papillon; le berger, ou le valet d'écurie qui les conduisoit, frappoit sur leur mere d'un bon bâton; les femmes crioient, les filles trembloient; chacun disoit qu'il y avoit un sorcier qui avoit prédit que les barbares viendroient ravager ce pays, & les jeunes filles craignoient que les barbares ne commençassent par elles. Il n'y avoit pas jusqu'au coq & à ses poules, qu'on enfermoit dans une écurie, ou bien au poulaillier. Quelques maîtres ou fermiers se moquoient de ce qu'avoit dit Phocion ; lui & moi, nous en rions sous cap : car quoique Phocion eût hasardé cette prédiction, nous sçavions bien que tout devoit arriver à la lettre, à cause de ce qui arrivá jadis chez Aceste ; ainsi nous dormions en repos. Avant la fin du troisieme jour, voici que, de la métairie où nous étions, nous voyons une vingtaine de bandits, qui venoient avec de bons fusils.

Ah, ah! dit alors Phocion, sont-ce-là des barbares,

barbares, ou des nefles? à peine finiſſoit-il ces mots, que nous vîmes ces gens entrer chez les payſans, & emporter tout ce qu'ils trouvoient de bon : ils conduiſoient quelques moutons qu'ils avoient pris à ceux qui n'avoient pas voulu les enfermer. Bref, ces bandits vinrent jusqu'à notre métairie; & la jugeant aſſez bien garnie, ils s'efforcerent d'entrer malgré nous. Phocion, à cette violence, ſe reſſouvénant du courage de Mentor, ſouffle comme un ſanglier; il enfonce ſon chapeau juſqu'aux oreilles, met ſes quatre brins de cheveux deſſous, retrouſſe la manche de ſon habit, & raccommode ſa jarretiere; & diſant, maugrebleu de la canaille! avec un air qui auroit épouvanté le diable, il s'arme d'un vieux ſabre, & me donne une fourche à trois branches de fer. Qu'ils entrent, s'écrie-t-il, s'ils nous traitent en barbares, nous les recevrons en Briderons.

Cependant les bandits forcent la porte; nous ſortons tous deux avec les payſans : le village prochain accourt, Phocion ſe met à notre tête; ah! Madame, ſi vous aviez vu le vieux renard ſe démener comme un poſſédé avec ſon ſabre; nous encourager par des diſcours! ferme, nous diſoit-

il : perçons les tripes infâmes de cés turcs. Suivez-moi ; & pif & paf, il donnoit tantôt ſur une tête, tantôt ſur un bras : je ſuis, quand je m'y mets, auſſi méchant qu'un taureau ; mais, parbleu, je ne faiſois, auprès de lui, que de l'eau toute claire. Les payſans, à ſon exemple, firent leur devoir : de ma fourche, je renverſai le chef de la maudite bande, il étoit de ma hauteur, & auſſi beau garçon que moi ; à le voir, on eût dit qu'il me chargeroit ſur ſon épaule comme une brebis ; il venoit pour me décharger un coup de bâton ſur le cerveau, je le reçus ſeulement ſur les épaules, car je ſuis adroit, & je lui enfonçai ma fourche dans le goſier ; il tomba comme un ſac de bled, pouf. Le pauvre diable ! je m'en ſouviendrai toujours ; il étendoit les jarrets, & juroit entre ſes dents ; ſon ſang ſortoit de ſa gorge comme le vin d'un tonneau, & ſon âme de bandit apparemment ſortit par les trois trous que je lui avoit faits. Il avois deux piſtolets à ſa ceinture, que je mis à la mienne, & je troquai mon chapeau contre le ſien qui étoit tout neuf.

Après cela, Phocion acheva de renverſer ſes camarades : il y en eut quelques-uns qui ſe ſauverent, & qui depuis ont apparemment été pen-

dus. Dame ! cette bataille fit regarder Phocion comme un Prophète, & tout le monde venoit le ſaluer comme un Ambaſſadeur.

Le maître de la métairie ne ſçavoit quelle chere nous faire. Mes bons, mes vrais amis, nous diſoit-il, malepeſte, que vous en ſçavez long ! que ne vous faites vous ſoldats, il ne faudroit point de canon. Oh bien ! je vous ferai accompagner quand vous vous en retournerez; car ſi les fuyards vous rencontroient ſeuls, ils vous échigneroient comme un quartier de bœuf.

A peine achevoit-il ces mots, qu'un rhumatiſme de vingt ans vint prendre le Métayer. Ahi ! s'écria-t-il, mon mal me tourmente, guériſſez-moi, mes bons enfants. Phocion avoit un ſecret pour les rhumatiſmes ; mais il détourne la tête, me feſant comprendre qu'autrefois Mentor avoit bien combattu contre les barbares ; mais non pas guéri de rhumatiſmes ; car, voyez-vous ! Madame, qui va à dia, ne doit pas tourner à huriau. Morguienne ! lui dis-je, guériſſez ce bonhomme, perſonne ne le ſçaura. Il le fit par le moyen de quelques herbes appliquées ſur le mal ; quoique les domeſtiques crûſſent qu'il ne guériroit non plus le mal, qu'une jambe de bois. La femme du Fermier avoit un dévoiement ; elle

étoit au lit. Notre maître, dit un payſan, dites à ce Frater qu'il guariſſe itou la diarrhée de Madame, puiſqu'elle rend par le bas tout ce qu'elle mâche. Par la ſanguienne ! répondit-il, ce n'eſt pas à tes dépens : qu'elle ſe guériſſe d'elle-même. Notre petite Claudine a les fièvres, qu'il lui bâille un remede. Bon ! dit le payſan, il lui bâillera de l'onguent miton mitaine, comme les autres. Paix, répondit Phocion, ou je te donnerai la gravelle. Tatigué ! laiſſe-le faire, Maître Jacques, répartit un autre, & va voir s'il ne t'a pas déjà donné ce qu'il dit.

Phocion, qui avoit guéri un rhumatiſme, ne vouloit plus rien faire. Voyez-vous, dit-il au maître ! nous imitons des grands Seigneurs d'autrefois : dame ! la médecine déroge ; mais baſte encore pour Claudine.

Il donna à celle-ci du jus d'une herbe, pour la faire ſuer. En attendant, le maître nous dit, morguienne ! je me ſouviens des coups de bâton que je vous ai fait donner ; frottons vos épaules d'eau-de-vie. Buvons-la plutôt, répondis-je ; c'eſt de même. On en apporte, & nous en ſyrotâmes Phocion & moi, chacun un bon verre ; car nous ſuçons cela comme du ſucre. Morbleu ! tout ce tripotage-la dans le fond, dit Phocion,

n'eſt pas trop bon pour des gens comme nous; vous êtes un Télémaque de m..... & moi un Mentor de bran. Pendant que l'on parloit ; eh! notre maître, s'écria Claudine, l'iau me gagne, je me noye. Qu'on me la change ; dit Phocion, la petite étourdie, qui ne ſçait pas qu'elle ſue ſon mal. Alle ſueroit bien avant qu'elle eût tout ſué, répartit Maître Jacques.

On la frotta, & la fièvre alla tenir compagnie au rhumatiſme. Après cela, nous ſongeâmes à nous en retourner : nous bûmes avant comme des trous ; le maître nous mit au doigt chacun une bague de verre, & nous fit préſent d'un ſac d'avoine pour nos chevaux, avec un reſte d'éclanche & la carcaſſe d'une oie.

Bon, me dit Phocion, voilà qui va bien : notre Télémaque reçut d'Aceſte mille préſents avant de partir, & celui-ci nous bâille de quoi gruger, cela eſt admirable ! Mais écoutez, Brideron : Télémaque eut deſſein de s'en retourner en ſon pays en quittant Aceſte : ſoyez de même ; notre voyage n'en ſera pas plus comme Télémaque, cela eſt auſſi ſûr qu'il eſt vrai que vous avez à la main quatre doigts & le pouce. Mais chut, ne parlez de rien. Aceſte bailla un vaiſſeau à notre Prince pour ſa conduite, vous ver-

rez ſi notre homme ne nous fera pas conduire auſſi.

Il diſoit juſte, notre homme nous donna deux payſans pour nous mener juſqu'à la ville prochaine, par laquelle nous devions paſſer pour nous en retourner chez nous.

Nous partons ; mais il falloit que je devinſſe patient comme un mouton. Le vaiſſeau de Télémaque fut arrêté par une flotte Egyptienne. Ecoutez ce que le haſard fit pour nous attrapper comme ce Prince.

Nos deux conducteurs avoient eu querelle il y avoit long-temps avec un Fermier, qui les avoit payés trop tôt, pour faire un ouvrage qu'ils avoient planté-là. Le fils de ce Fermier, avec deux autres, nous rencontra. Ah ! voilà nos marauds ; je les reconnoîs, s'écria-t-il, ils firent banqueroute à mon pere : allons, canailles, rendez l'argent que vous n'avez pas gagné. Aga ! le petit mignon, répondirent nos gens ; le dos lui demange, il veut ſe faire frotter. Ton argent eſt à la taverne. A cette réponſe, le fils du Fermier, avec ſes deux camarades, vient la canne à la main, pour les battre : ils frappoient ſur nous comme des ſourds. Comment, s'écria Phocion, ſera-t-il dit que le fils de M. Brideron n'ait de

épaules que pour être bâtonnées ? allons, fils de Capitaine, dégaînez votre couteau. Aussi fis-je, & Dieu sçait si je donnai des balafres.

Pendant ce temps, les coups de canne pleuvoient sur mon habit, mais je ne les comptois pas. Nous eussions été vainqueurs, si deux amis de nos coquins passant par là, ne se fussent rangés de leur côté. Finalement, Phocion alla donner du nez en terre : j'y fus porté par un coup de pied dans les jambes. Nous fûmes liés & garottés, & conduits ainsi dans la ville où nous allions, par nos ennemis, dont l'âme de l'un menaçoit de s'en-aller par un trou qu'on lui avoit fait à la tête. Jarni ! que cette ville est belle ; des maisons hautes comme quatre perches qui n'en feroient qu'une ; autant de rues que de lettres dans un livre, de petites, de larges : l'un crioit, à l'iau ; l'autre crioit, achetez des cruches ; celui-ci, la gazette. J'aurois ri de tout mon cœur, si j'avois eu le corps libre : à mes vieux chapeaux à vendre, disoit une femme ; coterêts : on voyoit des hommes qui servoient de chevaux, de mulets, d'autres de baudets ; que sçais-je moi, une infinité de choses que vous ne croiriez pas, Madame, quand j'en jurerois jusqu'à la résurrection.

Que cela eſt beau ! s'écrioit Phocion ; vous ne devineriez jamais comment tant de raretés ſe trouvent ici ? ma foi ! je gage que ſi, lui répondois-je ; c'eſt qu'elles y ſont mieux qu'ailleurs. Vous y êtes, dit-il, mais c'eſt de côté. Oh ! bien, pour vous enſeigner ſuivant ma charge, c'eſt que ceux qui gouvernent ici, ne s'amuſent point à la bagatelle. Voyez-vous, Brideron ! vous aurez quelque jour famille, prenez exemple. Si vous brelandez comme vous feſiez, tout ira ſens-deſſus-deſſous, & la tête emportera le cul ; il faut ſe lever avant le jour ; ne perdre point de ſes yeux, ni ſes valets, ni ſes filles ; les uns vous friponnent, & les autres vous donnent des gendres que vous ne connoiſſez pas plus que Jean-de-Vert.

Mais un pere de famille ivrogne, un pareſſeux qui ne ſonge non plus à lui qu'au Monomotapa, c'eſt pitié de lui, on le plume ; ſes enfants, négligés, n'ont que des ſabots & de méchantes chauſſes ; vous les voyez morveux, craſſeux, éguenillés, manger à midi une pauvre dorée de méchant beurre ſur le pain. Bref, pour récapituler, c'eſt qu'il faut de la ſageſſe pour faire une bonne maiſon, comme une bonne ville. Dieu vous les bâille : Mentor ne diroit pas mieux. Oh !

mon Dieu, mon bon oncle, lui disois-je, vous rêvez des genoux, quand vous allez chercher des enfants que je n'ai pas, & dont on va peut-être pendre le pere & le prophète. Hélas ! ma pauvre maison, je ne verrai plus votre arcade. Adieu, mon pere, mon ami, & vous, ma chétive mere, votre fils sera peut-être allongé. Courage, mon oncle, il faut sauter de ce monde en l'autre : prenons notre secousse.

Je pleurois en prononçant ces mots ; mais cet homme sage que vous voyez, pareil à un fier-à-bras, me parloit ainsi : que dites-vous, ô petite créature, vermine de la terre ? Brebis galeuse de la famille des Briderons, vous pleurez ! votre cœur, comme un pot fêlé, perd sa force : rengaînez vos larmes, âme de tripe ; que l'espérance leur serve de fourreau. Apprenez, c'est moi, aussi prudent qu'un Bailli, qui vous le dis. Sçachez que vous reverrez jusqu'au moindre platras de votre maison ; sçachez que votre pere, eût-il le cul sur la sellette, ne feroit point la moindre grimace ; il vous casseroit la tête, s'il étoit ici. Ces paroles me servoient d'eau-de-vie, elles me remettoient. Phocion après me fesoit considérer tout le remu-ménage de la ville : tout travaille ici, me disoit-il, jusqu'au moindre marmouzet ;

la fainéantise est une taupe qui gâte tout dans le cours de la vie. Vertu de ma vie ! lorgnez-moi cette femme de Marchand ; regardez comme elle déplie des galons à ses chalants ; sa jupe en est bordée, c'est qu'elle est riche : elle est glorieuse plus qu'à elle n'appartiendroit, si elle ne vendoit ; c'est qu'elle a le bec bien affilé.

Voyez-vous dans cette autre boutique, trois grands galfretiers qui se trémoussent pour aveindre des pieces d'étoffes ? Qui est-ce qui les nourrit ? c'est un bourgeois bouffi de graisse, qui, au-lieu d'une petite soupe & d'une livre de viande dans son pot, trouve le secret d'en mettre quatre ou cinq, en se remuart comme vif-argent, & en mentant comme douze, ce que je n'approuve pas, dà ! mais tant y a que pour gagner tout lui sert. O fortuné ! ô trois fois béni le peuple, dont les Magistrats arrangent la ville comme papier de musique.

On nous conduisit d'abord devant un petit Juge, qui nous envoya au principal. Le fils du Fermier nous accusa devant ce dernier de l'avoir voulu assassiner lui & ses camarades, pour soutenir deux voleurs journaliers.

Le Juge l'écouta attentivement, il me sembloit voir Sésostris, ce Roi devant qui on mena Télé-

maque. Mon Juge avoit l'air bonace, & sans sa robe & son bonnet quarré, il eût été un Sésostris tout craché. Quand le fils du Fermier eut cessé de parler, le Juge retrécit sa bouche riante, une demi-douzaine de rides vinrent se placer sur son front. On ne pouvoit lui reprocher qu'une chose, c'est qu'il avoit, dit-on, fait une fois les doux yeux à une belle femme comme vous, Madame, qui avoit fait assassiner son mari. Il parla ainsi : vous dites que ce jeune poliçon-là, & ce vieux pénard, ont voulu vous assassiner ; voilà bien des affaires. O grand Aréopage! m'écriai-je ; car j'avois lu quelque part, que cet Aréopage étoit un grand Juge : ô vous, plus juste qu'un compas, & plus sçavant qu'une classe & son régent, voyez ma jeunesse, ouvrez les yeux sur le fils de M. Brideron, Capitaine : vous sçavez, sans doute, la guerre d'Hongrie ; oh ! bien, c'est-là qu'il alla, quand il partit de chez nous. Je le cherche ; je ne sçais pas s'il n'a plus que le moëlon des jambes, ou s'il n'en a que de bois ; mais il n'est non plus revenu qu'une huître à l'écaille, & je le demande par monts & par vaux. Après, je lui racontai comme quoi l'on m'avoit pris. Parguienne ! dit le fils du Fermier, je ne sçais s'il est fils de Capitaine ou d'un Sergent :

mais quand il le feroit d'un corps-de-garde, il m'a voulu affaffiner fur les chemins avec ces fripons ; nous fommes tous éclopés, & un de nos camarades dans le fauxbourg rend l'âme par la tête. Diantre ! dit le Juge, c'eft cependant bien dommage de ce jeune godelureau ; s'il eft innocent, qu'on le lâche ; s'il eft coupable, qu'on l'envoye aux galeres. Dieu béniffe les Officiers & leurs enfants : j'aime l'épée, pourvu qu'elle foit dans le fourreau. Allez dire à mon Secrétaire qu'il termine cette affaire. Nous fûmes donc produits au Secrétaire. Or maintenant fçachez qu'il ne valoit rien du tout ; je dis rien, méme pas un os rongé.

Vous allez en juger : il fe nommoit Thomas ; le fils du Fermier lui avoit fous main donné de l'argent pour nous trouver coupables : monnoye fait tout. Il nous chicanna en nous interrogeant : ce Lucifer vouloit que nous nous diffions coupables ; mais Phocion, par des réponfes fages, lui ravaudoit farceufement l'efprit ; il le trouvoit toujours fur fes pieds, & il ne bronchoit non plus qu'une maifon neuve.

Que fit-il ? Il nous mit à part. Oh çà ! mon fils, me difoit-il, contez-moi votre affaire, ne craignez rien. A d'autres, lui répondois-je ; portez à un

autre ſot votre harangue : je ne ſuis pas un moineau qu'on prenne avec de la glue.

Par ma foi, je ne ſçais comme il fit, mais enfin nous fûmes condamnés ; moi, à travailler à combler des foſſés hors de la ville, & Phocion à fouiller des mines.

Ah ! le pauvre enfant ! s'écria Mélicerte, vous qui me paroiſſez ſi tendre aux coups de bâton, comment fites-vous alors ? Parguienne ! reprit Brideron en continuant, où l'on eſt attelé il faut tirer, je fus manœuvre. Or çà, me voici donc aux foſſés qui étoient dans la campagne auprès d'un petit village ; c'étoit bien le terrein le plus vilain du monde : je bêchois, je bêchois, non pas tant parce qu'il falloit bêcher, qu'à cauſe d'un grand maraud de garde qui étoit chargé de nous houſſiner comme une piece de tapiſſerie, quand nous bêchions nonchalamment : cela feſoit que j'y regardois de près. Je n'avois autour de moi que de pauvres camarades ; & les payſans du canton, qui venoient ſouvent nous rire au nez. Que la peſte étouffe toute la race des Fermiers, diſois-je en enfonçant la bêche. Que le diable emporte Thomas & les foſſés ; mais c'étoit cracher à terre.

Un jour que j'avois mal paſſé la nuit, à cauſe des puces & des punaiſes, qui couchoient pêle mêle avec nous dans nos cabanes, je m'endormis à ma place, de fatigue; ce fut un bonheur, que je ne fus pas houſſiné: mon pauvre eſprit rêva, & je crus voir un phantôme que je ne connoiſſois pas, duquel ſortit ce diſcours:

O fils de Brideron le guerrier! je viens exprès ici pour te parler: jeune homme, bêche, ſois battu comme plâtre & dévoré des punaiſes, tu ne le feras jamais du loup; par ce moyen tu trouveras la patience; ne la lâche point, ſi tu la tiens; je t'annonce que ta mere t'attend le fuſeau à la main, que ſes galants ne tiennent rien, que tu verras ton pere au coin de ſon feu crachant ſur les tiſons, & fumant pipette. Réjouis-toi d'être malheureux. tu es bien malotru, mais tu guériras de tous tes maux auſſi aiſément qu'un cheval du farcin: j'ai parlé, profite. Adieu pauvre diable.

Ce phantôme diſparut alors, & je me réveillai gai comme un pinçon; les eſpérances qu'on me donnoit couloient dans mon cœur, comme du vin le long du goſier. Je recommençai mon travail, & réjouis tous mes camarades par des

fables aux quelles ils ne comprenoient rien; courage, leur disois-je ; il sera temps de tomber, quand nous serons chus.

Ma bonne humeur me gagna l'amitié du garde; & je tâchai, pour augmenter ma consolation, de trouver une pipe & du tabac. Le tabac nourrit le corps & l'esprit; & quand on fume, cette fumée, Madame, fait penser à part soi, que toutes le choses d'ici-bas fument, & s'en vont comme du tabac.

L'heure du diner me surprit dans cette idée. Je dévorai ma bribe de pain; après quoi, m'écartant un peu de mon travail, j'entrai dans un verger pour y voler des pommes, parce qu'on ne me les auroit pas données.

J'y rencontrai un vieux homme, il avoit le nez tout noirci de tabac. Par ma foi! Thermosiris de Télémaque n'avoit pas si bonne façon; quatre brins de cheveux lui pendoient bouclés aux oreilles; il étoit gros & gras, le visage parsemé de petits boutons, qu'il n'avoit pas gagnés à boire de l'eau. Que fais-tu là, mon fils, me dit-il ? tu viens dérober mon fruit? Mange, on le donne aux cochons, & vive les bonnes gens! à ta mine je vois bien que tu combles nos

foſſés : viens-moi voir, je ſuis l'ancien Curé de ce village.

Je me ſentis de l'amitié pour ce bon compere. Je juge que tu as de l'eſprit, me dit-il, (car je lui avois dit qui j'étois :) écoute :

Il me récita à ces mots deux ou trois de ſes plus beaux prônes. Teſtubleu, que cela étoit ſçavant ! il blâmoit les gourmands, il diſoit que Dieu ne pardonnoit jamais à ceux qui ne paient pas la dixme au Curé ; après cela, riant de tout ſon cœur de mon air ébaudé, il tira de ſa poche une guimbarde, dont il joua comme un Organiſte ; les oiſeaux perchés ſur les arbres, de plaiſir faiſoient leurs parties ; il n'y avoit pas juſqu'aux grenouilles des foſſés qui ne s'en mêlaſſent ; il chantoit après d'une voix de tonnerre & accompagnoit en danſant.

Je reconnus qu'il étoit un peu trop paillard pour être ſain d'eſprit : il l'avoit un peu tourné, mais à cela près c'étoit un bon-homme. Conſole-toi, mon enfant, me diſoit-il : quand il a bien plu, il fait ſoleil ; à préſent il pleut ſur toi, mais cela ſe ſechera, & je veux te donner un conſeil.

Un jour, un nommé Pierrot, valet de mon prédéceſſeur,

prédéceſſeur, fâché de ce que ſon maître, ladre & feſſe-mathieu, enfermoit le pain, vola le déjeuner de la ſervante du Curé; celle-ci, affamée, s'en plaignit à ſon maître : elle monte à ſa chambre, il vuidoit une roquille de vin. Qu'eſt-ce, dit-il en la voyant? te trouves-tu mal? veux-tu du vin? prends, je n'ai bu que la moitié de ma roquille? Oh! non, mon bon Monſieur, répondit-elle: Pierrot m'a volé mon déjeûner, les dents me pétillent. Comment! s'écria le Paſteur courroucé, ma chambriere ne déjeûneroit pas! Va, je te jure par la pantoufle de ma grand'mère, de lui donner de la mienne au cul. En diſant cela, il deſcendit, & fit d'un coup de pied dévaler trois marches à Pierrot qui montoit pour s'excuſer.

Ah! m'écriai-je alors, en entendant la chûte de Pierrot: c'eſt Apollon qui eſt culbuté du haut du Ciel par Jupiter: continuez, Termoſiris. Ce bon-homme ne comprit point ce que je lui diſois, & reprit ainſi:

Sors d'ici, dit le Curé à Pierrot : tu volerois, bélître, juſqu'à mon bonnet carré.

Le pauvre Pierrot ne ſçut plus où donner de la tête, le voilà en danger de mâcher à vuide;

c'étoit un petit bâtard qui ne manquoit pas d'esprit : il s'avisa d'emprunter un escabeau, & une mauvaise image qu'il mit au bout d'une perche plantée dans la terre, & chanta de cette maniere des chansons de deux liards, dans le village. Oh, oh! tout accquroit pour l'entendre; les hommes quittoient le labourage, les bergers, les gardeurs de cochons, le sacristain du Curé même; il n'y avoit plus personne aux prônes, le Curé restoit seul, tout le monde chantoit, la servante lui donnoit à boire en entonnant un air, c'étoit un ramage continuel; le Curé & son histoire furent chantés, le petit fripon pria quelqu'un de les mettre en air : bref, le pauvre Pasteur fut contraint, pour faire cesser la musique, de reprendre Pierrot.

Oh bien, sers-toi du même expédient pour gagner quelque chose; j'ai chez moi toutes les chansons de ce temps-là, je vais te les chercher avec du tabac. Il le fit & me mit tous les livrets entre les mains; je reçus aussi de lui une image qui représentoit un homme pendu en effigie; j'avois justement des paroles sur la mort d'un mari qui avoit étranglé sa femme, & il ajouta à ces dons, trois ou quatre pipes de tabac; il m'ap-

prit même à boucher les trous d'une mauvaise flute, au-lieu de m'apprendre à jouer de la guimbarde; &, comme il étoit heure d'aller bêcher, je courus au travail.

Le lendemain, qui étoit Dimanche, je pris, avec un de mes camarades qui sçavoit jouer du violon, un petit banc, & montai dessus pour chanter comme Pierrot; il plut dans notre escarcelle, & nous fîmes dix sols que nous allâmes boire au cabaret, où nous flutâmes le vin de l'hotesse, pendant que son mari siffloit nos chansons, & qu'elle les chantoit. On dira ce qu'on voudra, ventre content amene joie; je ne mangeois plus mon pain sans le frotter d'une bonne coine de lard; notre garde s'en donnoit avec nous, nos compagnons eurent part au gâteau.

Oh, qu'alors je devins patient! si vous m'aviez vu, Madame, avaler une salade en deux bouchées, vous auriez dit: oui, voilà le fils de M. Brideron, il a du cœur, & le malheur même ne peut lui ôter l'appétit. Mais je suis un sot, je me prône moi-même; sçachez seulement que notre violon & nos chansons causerent une douzaine de mariages: que tous les soirs on tenoit bal au milieu des rues & à la lune; on

ſautoit au haſard, & les cotillons voltigeoient. Je devins gras comme un cochon nourri de glands; j'étois regardé comme celui-là de qui provenoit toute la joie; toutes les jeunes payſannes s'amourachoient de moi, & me diſoient que j'étois beau. Tant-mieux, répondois-je, c'eſt que j'ai de la beauté; car, voyez-vous, Madame! foin de la bagatelle! boire tant que l'on voudra, ce n'eſt que du vin dans le ventre; il ſort de lui-même, quand il y en a trop; mais l'amour, vertubleu! on ſe couche & ſe leve avec cela; & je n'aime pas les paſſions, mon oncle m'a dit qu'elles ne valoient rien.

Mais ma réputation s'accrut encore bien davantage, vous allez voir comment: un chien enragé, je ne ſçais de quoi, vint un jour effaroucher toute la bande qui nous écoutoit; il prenoit les filles par les cottes; crac, il vous les couchoit à terre: il mordoit les hommes aux feſſes; cela fit un eſclandre, mon compagnon s'enfuit; l'enragé vint à moi, je devins de couleur de cocu. Si je m'enfuis, diſois-je, adieu l'honneur; non, il ne ſera pas dit qu'un mâtin me ſurmonte; je m'appelle Brideron, & mon ennemi n'eſt qu'un chien. Tout en penſant ces

choses, je pris en main la perche de mon effigie, & je lui en baille un bon coup sur le museau; & houac, houac. Crie houac tant que tu voudras, répondis-je, tu es cuit: approchez tretous, il a la gueule morte. Alors je pris une serpe, & le trainai moi-même dans les fossés.

Cette action étoit belle, voyez-vous! il est, morguienne! aussi difficile de tuer un chien enragé, que quatre puces à la fois sous le pouce; tout le monde m'en aima davantage.

Un Seigneur, de... qui le chien avoit pensé gruger un des enfants, me voulut voir; & comme le Juge qui m'avoit envoyé à Thomas son Sécretaire, avoit été manger une salade à la campagne de ce Seigneur, il ordonna qu'on me fît venir au château. Oh dame! il me reconnut pour Brideron; & je lui fis comprendre que son malotru de Commis s'étoit laissé graisser la patte; il promit bien de le punir: car, depuis peu, c'étoit la cinquieme friponnerie dont on l'accusoit.

Qu'on est malheureux, quand on juge le peuple, disoit-il! On est trop gros Seigneur pour tout faire soi-même; vous avez des Maitresses, il faut les aimer: vous avez du vin de Champa-

gne, il faut le boire : Vous avez de l'argent, il faut le manger ; la journée se passe, & vous n'avez pas le temps de sauver ceux que vos Commis pillent, condamnent & ruinent. Mais consolez-vous, mon garçon, ne me quittez pas, & je vous donnerai de quoi vous en retourner.

Je ne vis donc plus mon racleur de violon ; voyez, disois-je à moi-même ; tel marche aujourd'hui dans la boue, qui la trouvera demain sèche ; là, là, Brideron, ton pere pourra revenir cuire à son four, & Phocion n'est pas perdu.

Je suivis donc le Juge à la ville. Il mit Thomas à ma place pour ses autres fredaines, & m'offrit de l'argent pour me conduire. Non, lui dis-je, Monsieur ; je vivrai encore quelque temps & je reverrai mon oncle ; car on ne sçavoit ce qu'il étoit devenu depuis que Thomas l'avoit envoyé aux mines.

Je ne m'en-allai donc pas si-tôt ; mais le malheur qui m'avoit perdu, me ratrappa bien vîte : mon benin Juge trépassa tout en vuidant son verre. Je perdis ma liberté, & les bons morceaux dont je me nourrissois chez lui.

Son fils lui succéda, Thomas étoit aimé de lui. Il trouva le moyen de le faire revenir, &

le coup lâché fondit ſur moi ; je ne ſcais de quoi on m'accuſoit : mais un beau matin, quatre pendarts vinrent me conduire à l'hôpital : là, je fus mis dans une chambre extrêmement haute, où nous étions ſix : une jambe de bois, un galeux, un vieux Paralytique, ainſi des autres, & moi. La belle compagnie ! l'un ſe grattoit, l'autre piailloit, celui-ci ne diſoit mot.

Un jour qu'ayant ouvert la fenêtre, je regardois la campagne, je vis de loin une douzaine de cavaliers maſqués, qui ſe cachoient derriere des haies ; un carroſſe venoit à quarante pas d'eux, ils l'attaquerent quand ils en furent près. Ce carroſſe étoit cependant eſcorté par d'autres cavaliers, dont plus de la moitié ne ſe défendoit que de main-morte. Je regardai ce qui étoit dans le carroſſe, & je vis le fils de mon Juge avec une belle femme. Ce jeune homme étoit éveillé comme un rat, il ſe démenoit, & vouloit, un piſtolet en main, ſortir du carroſſe & ſe défendre ; il le fit, il tire ſon piſtolet : mais, pendant qu'il le lâche, je vois un ſabre qui ſe leve ſur ſa tête & qui la lui partage comme une pomme. Il tombe, ſon ſang coule par terre, ſa perruque en eſt baignée ; il ſecoue les jambes, il étend

les bras, & rend l'âme que Dieu lui avoit donnée.

Je devinai qu'il avoit fâché les gens qui l'attaquoient; & j'ai ſçu depuis, qu'il menoit à l'hôpital la femme qui étoit dans ſon carroſſe, comme une mal-vivante; & l'on dit même, que cette femme, veuve d'un grand Seigneur, n'avoit pas voulu mal vivre avec lui; & que, par trahiſon de loup garou, il l'avoit fait paroître comme une débaucheuſe d'hommes.

Or c'étoient ſes parents & ſes amis qui avoient joué le tour au Juge; apparemment qu'une partie des gardes avoit été corrompue; je le jugeai par leur mine de lièvre; & voilà ce que c'eſt que de ne pas aller droit. Si le Juge avoit été à la franquette, il ſeroit tout auſſi plein de ſang qu'un boudin de porc.

Mélicerte ne pouvoit ſe laſſer de rire dans certains endroits de l'hiſtoire de Brideron; elle démêloit dans ſon récit, des ſentiments de bon enfant qui la charmoient. Holà! mon fils, lui, dit-elle, voilà notre Juge où Dieu l'a voulu mettre: voyons ce que vous deviendrez? car la jambe de bois, le galeux, & les autres vilains avec qui vous êtes, me font peur pour vous.

Achevez, mon mignon, & dites-moi comment vous trouvâtes votre ſage oncle, qui a la mine d'un ſi bon-homme.

N. B. *L'Auteur ayant renfermé dans ſon premier Livre la Parodie du premier & du ſecond de Télémaque, on a jugé à propos de placer ici le Sommaire ſuivant, qui a rapport aux Aventures qu'on vient de lire.*

SOMMAIRE

DU TÉLÉMAQUE,

Qui a rapport à ce qu'on vient de lire.

TÉLÉMAQUE raconte qu'il fut pris dans le vaiſſeau Tyrien, par la flotte de Séſoſtris, & emmené captif en Égypte. Il dépeint la beauté de ce pays, & la ſageſſe du Gouvernement de ſon Roi. Il ajoûte que Mentor fut envoyé eſclave en Éthiopie; que lui-même, Télémaque, fut réduit à conduire un troupeau dans le déſert d'Oaſis; que Termoſiris, Prêtre d'Apollon, le conſola, en lui apprenant à imiter Apollon, qui avoit été autrefois Berger chez le Roi Admete; que Séſoſtris avoit enfin appris tout ce qu'il feſoit de merveilleux parmi les Bergers; qu'il l'avoit rappellé, étant perſuadé de ſon innocence, & lui avoit promis de le

renvoyer à Ithaque ; mais que la mort de ce Roi l'avoit replongé dans de nouveaux malheurs ; qu'on le mit en prison dans une tour sur le bord de la mer ; d'où il vit le nouveau Roi Boccoris, qui périt dans un combat contre ses sujets révoltés, & secourus par les Tyriens.

SOMMAIRE

DU TÉLÉMAQUE

Qui a rapport à ce qu'on va lire.

TÉLÉMAQUE raconte, que, le ſucceſſeur de Boccoris rendant tous les priſonniers Tyriens, lui-même, Télémaque, fut emmené avec eux à Tyr, ſur le vaiſſeau de Narbal, qui commandoit la flotte Tyrienne; que Narbal lui dépeignit Pigmalion leur Roi, dont il falloit craindre la cruelle avarice; qu'enſuite il avoit été inſtruit par Narbal ſur les regles du commerce de Tyr, & qu'il alloit s'embarquer ſur un vaiſſeau Cyprien, pour aller, par l'Iſle de Cypre, en Ithaque, quand Pigmalion découvrit qu'il étoit étranger, & voulut le faire prendre; qu'alors il étoit ſur le point de périr; mais qu'Aſtarbé, Maitreſſe du tyran, l'avoit ſauvé pour faire mourir à ſa place un jeune homme, dont le mépris l'avoit irrité.

LE TÉLÉMAQUE TRAVESTI.

LIVRE DEUXIEME.

BRIDERON reprit ainſi le fil de ſa burleſque hiſtoire.

Quand, par le coup de ſabre, le Juge eut perdu le peu de cervelle qu'il avoit dans la tête, les archers tournerent le dos ; car, voyez-vous ! quand une méchante bête eſt morte, on n'en parle plus.

Je ne ſçais ſi on connut quelques jours après, qu'il y avoit de l'injuſtice dans les actions de ce

dernier Juge, tant y a que celui qui lui succéda vint dans notre hôpital. Il n'y a morgué ! pas de coup de vent plus effronté que moi ; je lui parlai comme un orateur, de la fourberie de Thomas ; il n'en fallut pas davantage. Allons, mon enfant, sortons, me dit-il : vous êtes innocent comme l'enfant qui me naquit hier. Dieu le grandisse, lui dis-je, & j'enfilai avec lui la porte ; plusieurs autres furent aussi mis en liberté. Je les suivis tous ; ils alloient à un bourg qui étoit à quelques lieues de notre hôpital. Comme je n'avois point été de leurs chambrées, aucun d'eux ne me connoissoit. Nous marchâmes longtemps sans nous rien dire ; il geloit, nous avions tous au nez la roupie, & nous soufflions comme des chevaux ; chacun avoit ses mains dans ses poches. Après une heure de marche, le plus apparent de la bande me demanda d'où je venois ? qui j'étois ? Je viens de l'hôpital, aussi bien que vous, lui dis-je, & je m'appelle Brideron : je cherche mon pere, il étoit à la guerre de Hongrie, n'en avez-vous pas entendu parler ? Non plus que de ma premiere chemise, me répondit-il. Oh bien ! répartis-je, tant-pis ; car c'est un grand-homme ; & je me doute bien qu'il est éclopé, car il ne revient

point. Cet homme, qui s'appelloit Nibal, tournoit sur moi deux gros yeux rouges, & levoit les épaules en me regardant par compassion.

Brideron, me dit-il, vous dites apparemment vrai, & je n'irai point voir si vous mentez : mais votre physionomie me revient, il m'est avis que vous avez l'âme bonne. Oh bien ! je vous conseillerai sur un point ; mais motus au moins, car par la jarni ! si vous jasiez....

Vous êtes un innocent, lui dis-je, quand on me dit un secret, il est comme enterré, je n'en souffle non plus qu'un poisson. Parlez. Comment, me dit-il, si jeune vous avez la langue si courte ! Eh ! comment cela vous est-il venu ? Oh ! dame, dis-je, cela me vint étant tout petit ; car langue courte ou longue, cela n'y fait rien. Quand mon pere nous quitta pour aller en Hongrie, il me tira, dit-on, de mon berceau, & m'embrassant, il parla ainsi : adieu, mon poupon ; puisses-tu crever comme un roussin de quarante ans, si les pieds & le corps ne doivent te croître que pour te faire un vaurien. O mes amis ! (car tous les paysans étoient présents ;) ayez soin de ce petit drôle ; fouettez-le-moi comme une toupie, quand il criera trop fort ; ne l'épargnez pas, pendant qu'il a la chair tendre : & quand

il fera plus grand, ma femme, châtiez-le à bons coups de bâton, il les sentira mieux que des verges. Je vous en laisse exprès une demi-douzaine dans ma chambre, qui vous réussiront mieux que les autres, à cause de mon intention ; & sur-tout, qu'il soit aussi secret qu'une bête à quatre pieds. Mes enfants, il sera un jour votre maître ; & quand homme ne sçait pas se taire, il est toujours bridé.

Je vous dis ces paroles, parce qu'on m'en a souvent rompu la tête ; & la vachere de chez nous, pour voir si j'étois un causeur, me disoit quelquefois que ma mere étoit une vieille rosse ; elle avoit raison, maman étoit du complot. Ne vous a-t-on pas dit quelque chose de moi, me disoit-elle souvent ? Oh ! qu'oui, répondois-je : la vachere vous a appellé une vieille rosse ; mais elle m'a recommandé de ne le point dire, & vous ne le sçaurez point.

Dieu sçait comme ma mere me baisoit, quand elle me voyoit si sage.

Dame ! à la fin, cela me fesoit plaisir qu'on me considérât de cette maniere ; je sçavois tout. Quand on soupçonnoit aux environs que quelqu'un alloit devenir cerf ; un tel est cocu, me disoit-on, n'en parlez pas. Oh que non ! répon-

dois-je,

dois-je, je tenois parole, & je disois par-tout que, quoique cela fût, je n'en sonnerois jamais mot.

Alors Nibalde parloit ainsi. O Brideron ! je vous admire autant qu'une curiosité. Ecoutez-moi, nous sortons de l'hôpital : les Juges de ce pays sont bien dangereux ; n'ayons plus rien à démêler avec eux. Encore une fois, ô Brideron ! vous venez avec moi dans le bourg prochain : le Seigneur à qui il appartient, est assurément de la parenté de Satan ; il est jaloux de sa femme, quoique les uns médisent de son mariage ; il est jaloux d'elle, comme un cheval de son avoine ; il fait sur son chapitre des querelles à tout le monde. Quand il voit un seul paysan autour de son château, voilà un homme en convulsion ; il croit déjà le voir bec à bec avec sa femme. Outre cela, les droits qu'il a sur les habitants, il les fait payer à coups de bâton. Il doit à tout le monde, & ne paye personne ; il n'y a point d'habitant qui ne le maudisse en se couchant comme en se levant ; on le hait comme charogne. Moi, qui vous parle, je suis son palfrenier, & l'on me mit à l'hôpital pour avoir battu ma femme, comme je lui voyois quelquefois battre la sienne. Il a demandé que j'en sortisse,

à cauſe que je l'avois imité : mais il ne ſe fie pas plus à moi qu'aux autres ; car, comme il eſt averti qu'il me doit dix années de gages, & que je n'en puis tirer un ſou, il craint, qu'avec les autres domeſtiques & créanciers, nous ne lui donnions une doſe qui le faſſe paſſer de ce monde en l'autre. Il n'y a qu'à ſa femme qu'il ne plaint rien : la carogne eſt encore plus méchante que lui, elle eſt glorieuſe comme une poule qui a des pouſſins ; manquez à lui ôter votre chapeau, crac, le lendemain elle vous fait chercher noiſe par ſon mari. Or çà, comme ce Seigneur veut voir tous les étrangers qui arrivent dans ce bourg, de peur qu'il n'y en ait quelques-uns envoyés par ſes ennemis pour lui nuire, (car il ſçait bien qu'on voudroit le voir crevé) n'allez pas lui dire que vous êtes le fils d'un Capitaine : car le ſien eſt à l'armée ; &, comme ils ſont mal enſemble, il vous ſoupçonneroit de venir pour l'aſſaſſiner de ſa part.

Quand nous arrivâmes à ce bourg, j'en agis comme Nibal m'avoit dit. Je vis l'ours, il revenoit de la chaſſe avec ſon maſque de femme ; quelle dévergondée ! Pour lui il tournoit les yeux de tous les côtés, pour voir s'il n'y avoit pas quelque fuſil de braqué contre lui dans les brouſ-

ſailles; car il y avoit des peres dont il avoit fait enlever les enfants pour la guerre, qui, dans le chagrin, auroient bien pu prendre ſon ventre pour un tonneau, & y metre le fauſſet avec une balle. O Brideron! me diſois-je en moi-même, vois-tu bien ce malheureux? Pourquoi tremble-t-il? Pourquoi le hait-on? C'eſt qu'il ne vaut rien. Quelle chienne de vie ne mene-t-il pas! Parguienne! n'eſt-on pas plus content d'aller comme un coq par-tout tete levée; vive la liberté, vive l'honneur! Voyez ce bénêt, je gage que ce ſoir il va manger des raves pour ſon ſouper, & je diſois vrai; car plutôt que de manger quelque choſe d'apprêté par ſes domeſtiques, il aimoit mieux faire ſon tripotage lui-même dans ſa chambre, afin d'épargner le poivre, le ſel, le beurre & le charbon. Ah! le faquin, continuai-je; je voudrois bien le voir combler des foſſés, il en vaudroit bien dix écus de plus. Il eſt Seigneur d'ici, il eſt le maître, & tout le monde lui fait peur. Le plaiſant maître! Ah! que l'homme eſt ſot, & moi auſſi, ſi dorénavant tout ce que je vois ne m'apprend mieux à vivre que vingt maîtres d'école.

C'eſt ainſi que je raiſonnois de Pymion, qui étoit le nom de ce Seigneur; je me reſſouve-

venois du Juge débonnaire qui m'avoit retiré de mon travail aux fossés. Ah! quelle différence de lui à ce loup-cervier. Le Juge étoit adoré de ses domestiques; c'étoit à qui lui apporteroit ses pantouffles, sa robe-de-chambre. Il juroit quelquefois, il est vrai; mais la bonne eau de son humeur éteignoit le feu de son courroux. Bourguignon qu'as-tu? Purge-toi, Champagne: réjouis-toi, Breton; voilà comme il parloit. Mais Pymion: Maugrebleu, canaille! viendrez-vous ici? hé, parle-moi coquin, faquin; as-tu fait ce que je t'ai dit? C'étoient ses discours; sa voix étoit rude comme une étrille de cheval; il se chaussoit, il s'habilloit lui-même; il n'y avoit que sa femme qui le touchoit, & il ne touchoit que sa femme; il avoit cependant de l'esprit; il sçavoit bien que dans le monde il y avoit des gens qui lui ressembloient, & qui n'étoient bons qu'à être cloués entre quatre ais: cela fesoit qu'il ne vouloit avoir de commerce avec personne; celui-ci étoit mal bâti, l'autre avoit la gueule de travers, l'autre étoit louche, celui-là avoit l'air d'un excommunié, personne ne lui plaisoit. Un bon-homme n'est pas de même; il va tout droit son chemin, comme une boule qui roule; & pourvu qu'il trouve dans un autre, une bou-

che, deux yeux, avec un nez, il jâse avec lui, sans aller chercher s'il a l'âme droite ou tortue.

Je restai quelque temps dans ce bourg, comme ami du palfrenier; le Seigneur me laissa en repos : mais le palfrenier eut peur qu'on ne découvrît que j'étois un aventurier: &, comme je logeois chez son maître, la peste! il nous eût tous deux mis dans un cul de basse-fosse, car il m'auroit cru un vrai coupe-jarrets; mais que diantre! où aller? il neigoit, il pleuvoit, il geloit, les dents grelotoient, & je ne pouvois me résoudre de quitter le coin de la cheminée; j'attendis donc, pour partir, que les tas de neiges fussent fondus dans la campagne, car mes souliers commençoient à ne rien valoir, & ma chair me servoit plus qu'à moitié de semelle.

En attendant, je regardois comment Télémaque s'étoit comporté à Tyr, du temps de Pygmalion, & je voyois qu'il avoit tout examiné; j'ouvris donc souvent une fenêtre, & je jettois les yeux sur la campagne; mais ce bourg étoit laid, il n'y avoit que du fumier dans les rues, & d'ailleurs, l'hiver, quand Télémaque eût été à ma place, le froid lui eût, aussi bien qu'à moi, bridé le nez. Je revenois donc au foyer tout courbé, me persuadant que ce Prince voya-

geoit alors apparemment dans l'été ; tout ce que je dirai, c'est que je vis des étangs gelés, des maisons bâties de terre, & d'autres de paille, des puits au milieu du bourg, & force tisserands.

Je demandai seulement au palfrenier quelle étoit l'humeur des habitants ; s'ils étoient ivrognes ou brutaux. Ma foi! me répondit-il, quand le vin est à bon marché, nous avalons les coups sans les compter ; quand il est bien cher, nous nous contentons d'eau de puits. A l'égard de l'humeur des habitants, ils battent souvent leurs femmes ; mais il n'y a jamais de rancune : parmi eux c'est cœur franc, & main légere. Ce qu'il y a de particulier ici, c'est qu'on y fait des sabots mieux qu'en lieu du monde ; on en vient acheter de tous les côtés ; ils sont toujours à bon marché : nos ouvriers ne ressemblent point à cette canaille d'ouvriers d'ailleurs, qui vous trompent, vous donnent de mauvais bois, & vendent bien cher : voilà tout ce que je peux vous dire de meilleur ; on y fait aussi des cordes.

C'étoit ainsi que je m'entretenois avec Nibal ; cependant il craignoit toujours que Pymion ne fût inquiet de sçavoir un étranger si long-temps chez lui ; mais à moins que de risquer d'étouffer de froid, il n'y avoit pas moyen de se mettre en chemin.

Un jour que nous parlions enſemble dans la boutique d'un ſabotier, qui m'avoit donné quelque ouvrage à faire, moyennant cinq ſols que je gagnois; car il eſt permis de gagner ſa vie, quand on ne l'a pas; & ce ſiècle eſt plus dur que celui de Télémaque, un domeſtique de Pymion entra, & dit au palfrenier:

Parle donc, camarade, notre maître veut ſçavoir quel eſt ſtila que tu as amené au ſortir de l'hôpital? Il dit que c'eſt peut-être un malotru que ſes ennemis ont payé pour lui jouer pièce, quand il trouvera l'occaſion; il te donnera vingt coups de canne, ſi tu ne dis vrai.

J'étois occupé à mon ouvrage pendant ce diſcours, & je n'y avois fait aucune attention; j'entendis que Nibal, faiſant une mine de ſot, répondoit: va dire à notre maître que je ſçaurai qui il eſt, fût-il de l'autre monde.

Le domeſtique ſortit. Après cela Nibal s'approcha de moi. Ah! parbleu, mon ami, dit-il, nous ſommes pris: Brideron, tu pourrois bien encore manger du pain de l'hôpital, & moi recevoir quelques bons coups de canne ſur mes côtes. Pymion veut ſçavoir qui tu-es: nous lui dirons que tu t'appelle Jacques; quand il ſçaura ton nom, peut-être ne ſera-t-il plus en peine.

Bon ! dis-je, que lui fera mon nom ? porte-t-il médecine ? Outre cela, ne me demandera-t-il pas le nom de ma ville ou de mon château ? Parguienne ! je lui dirai : je suis Brideron, ma mere accoucha de moi dans la chambre de notre fermier, mon parrein s'appelle Jacques Cizier, le Curé Coulost, la sage-femme Claudine Sarra. Il étoit deux heures après midi, parce que ma mere, dit on, avoit trop mangé d'un pâté en pot, voilà tout. S'il demande ce que fait mon pere, je lui dirai qu'il sert le Roi de son épée, quand elle est hors du fourreau.

Ventrebleu ! garde-t-en bien, me dit Nibal ; si tu dis avoir un pere Officier, tu ne mangeras plus de soupe ; car il croira que tu viens de la part de son fils, & il te fera pour toujours fermer la machoire. Il faut dire que tu es le fils d'un rôtisseur en Champagne ; là-dessus je dirai que j'ai vu le tourne-broche de ton pere, car je suis de ce pays-là, & que tu viens pour te perfectionner dans la rôtisserie en ce pays-ci, où les Archers t'ont mené à l'hôpital, pour leur avoir vendu un dindon qui puoit. Peste ! que vous êtes adroit, Monsieur Nibal, lui dis-je ; non morguienne ! car écoute, quoique nous couchions ensemble moi & toi, ce n'est pas tout un. Je

cours le monde pour imiter un Prince, afin que tu le ſçaches. J'ai mon château, ma baſſe-cour & mon colombier au monde; & il n'eſt pas digne d'un homme tel que moi, de craquer comme toi, qui n'eſt que de la vermine au prix de moi. Ventrèguienne! me dit-il, avec tes moi & toi, ta vermine, ton château, ta principauté; tu mentiras ou tu diras pourquoi: vois-tu bien, je te panſerai comme mes chevaux, ou tu. ſeras fils de rôtiſſeur. Je te réponds, lui diſois-je, que, quand tu aurois la broche dans le cul, je m'appelle Brideron: voilà tout.

Là-deſſus, Madame, ne vous déplaiſe, nous penſâmes nous battre; mais comme nous en étions seulement encore aux paroles, il vint une femme qui, mettant deux écus dans la main de Nibal, lui dit: parle donc, voilà de l'argent que madame Pymion t'envoie pour faire cacher ton étranger; ſi tu le montres à ſon mari, recommande ton âme à Dieu. Non, de par toute la neige du Bourg, je ne le montrerai pas, dit Nibal; qu'elle dorme en repos, les yeux fermés ou ouverts.

Or çà, Madame, voilà ce qui feſoit agir cette Dame. Premierement elle menoit Pymion par le nez, elle le viroit, elle le tournoit à dia, à huriau, comme il lui plaiſoit. Il y avoit, à deux-

cents pas du bourg, un jeune paysan qui avoit fait ses études, sans pere & sans mere, qui vivoit en apprenant à jouer de la flûte aux gens du bourg; cette dame, qui s'appelloit Tarbé, l'avoit vu en allant à la Messe; le petit coquin étoit beau & frais comme une feuille de chou, aussi bien fait que s'il avoit été tourné. La vilaine s'amouracha de lui, mais à son dam : car le jeune flûteur avoit sa provision d'amour dans le cœur; il n'y eut pas moyen de lui en faire prendre davantage, il auroit craché sur tous les appas de Tarbé, & la fuyoit comme le chien de Jean-de-Nivelle, dit-on. Dame! le vin trop long-temps gardé tiré, se tourne en vinaigre. Elle enragea de voir que ce mal-poli lui tournoit le dos; elle eut peur qu'il ne se vantât d'avoir fait courir la femelle après lui; & son dessein étoit, en me faisant cacher, de faire prendre le godelureau à force d'argent, & de le livrer à ma place à Pymion, qui ne le connoissoit pas; cela arriva; il fut arrêté de nuit, & conduit dans le château, sans qu'on ait sçu ce qu'il étoit devenu.

Je l'échappai belle, comme vous voyez, Madame; car, ne voulant pas mentir, le méchant Pymion m'eût peut-être supposé coupable de je

ne sçais quoi, qui m'eût fait aller aux Galeres; &, par ma foi, l'aventure ne valoit rien. Cependant, comme tout ce qui arrive à Télémâque, ne manque pas de m'arriver, cela m'obstinoit bien davantage à me tenir roide sur la vérité; il ne voulut jamais mentir, ce brave Prince, j'en fis autant. Dans une autre occasion, je n'eusse pas été si scrupuleux; mais en fait de ce voyage, la peste! je veux charrier droit: j'ai mon chemin tout tracé, il faut que je mette le pied où Télémaque a mis le sien.

Eh bien! dis-je à Nibal, gros maraud, vous vouliez que je fusse un menteur! regardez si l'on perd jamais rien en faisant l'honnête-homme; j'aurois un caillou sur ma conscience & sur mon honneur, & au bout de cela, peut être serois-je dans un cachot. A présent, je suis léger comme un moineau; & si, je n'ai point de plumes; mais j'ai de la grandeur de cœur, & je me moque des rats; un autre est pris au trébuchet pour moi. Que cela vous apprenne à vivre, valet de chevaux.

Ainsi soit-il, me répondit-il; j'avois tort, je le confesse: ventreguienne! les gens de bien trouvent bien, je veux le devenir, & ne plus voler l'avoine de notre maître; tant pis pour lui, s'il

ne me paie pas ; je trouverai cela dans ſon temps, rien n'eſt perdu. Allons boire, c'eſt autant de pris : puiſſiez-vous voir M. Brideron de vos deux yeux comme vous me voyez, & arriver chez vous, quand un bon dindon ſera mis à la broche, à peine de la tourner vous même, & de vous brûler la face. Souvenez-vous de moi & de l'hôpital où nous avons été enſemble ; après ces mots, nous entrâmes dans un petit bouchon, où nous bûmes trois pots de vin qui nous égayèrent le cerveau, de maniere que nous nous embraſſions à chaque verre de vin que nous bûmes. Le vin bu, nous pleurâmes en nous quittant, & je partis de ce bourg, ſongeant toujours à mon oncle & à mon pere, que je promenois par-tout avec moi dans mon eſprit ; à deux-cents pas du bourg, je retournai la tête. Hélas! je vis Nibal qui levoit le bras en ſigne d'amitié : pour lui rendre le change, je pris ma cravatte, je m'en eſſuyai les yeux, & je continuai mon chemin.

Mélicerte, qui juſques-là n'avoit dit aucun mot, & que les aventures de Brideron avoient beaucoup diverti, parla alors de cette maniere : Aimable petit bouffon de mon âme, allez dormir, vous méritez bien un ſommeil de vingt-quatre heures ; il y a deux ans que des baladins

passerent à deux lieues d'ici, qui jouerent la comédie pour toutes les Dames & les Messieurs des environs; mais par ma foi, vous valez seul Polichinelle, Arlequin, Scaramouche & Pierrot; vous valez mieux que tout un théâtre; outre cela, vous tuez un chien enragé quand vous n'avez qu'une gaule pour défense. Allez, Télémaque même n'est qu'un vrai badaud au prix de vous. Brideron fera parler de lui: Dieu lui donne paix tant qu'il vivra. Va-t-en, je te retiens toujours, parce que je t'aime; tu vas dormir; songe, poliçon charmant, rêve, imagine, que tu me parles en ronflant; mais voyez qu'il est beau! conduisez-le dans sa chambre, mes filles: qu'on bassine son lit, car les draps sont peut-être humides; & vous, Phocion, étendez-vous dans le vôtre à votre aise; il est douillet, vous le verrez: & ayez bien soin de ce petit homme-là.

Après ce discours, Mélicerte voulut marcher quelques pas avec Brideron pour le conduire à sa chambre; mais celui-ci lui dit: Non parbleu! Madame, je vous rejetterai sur votre chaise comme un sac; je ne prétends pas que vous remuiez la jambe. Calipso vint conduire Télémaque dans sa grotte; mais il n'en fit pas mieux de la

laiſſer venir, & nous ſommes à préſent plus honnêtes.

Ce furent donc les Nymphes qui conduiſirent Brideron dans ſa chambre; il ne leur fit qu'une grande révérence, & s'y enferma avec Phocion. Ils y virent une petite fontaine dont le robinet mal tourné laiſſoit échapper de l'eau. Ah, Phocion! s'écria notre jeune homme, voilà la fontaine qui ſe trouva dans la grotte préparée à Télémaque; ſouvenez-vous de ce doux murmure qui appelloit le ſommeil. Voilà le chifflet auſſi pour le faire venir à nous. Mais à propos de fontaine, j'ai ſoif; attendez à demain, lui dit Phocion; eſt-il dit que Télémaque but en ſe couchant? regardez votre livre; mais je ſonge à une autre choſe, il ſeroit à propos de ne point dormir dans nos lits; enveloppons-nous ſeulement dans notre couverture à terre, cette maniere de dormir imitera celle de Télémaque, qui s'étendit ſur une peau de lion. Prenez la couverture jaune pour vous; cette griſe-là de couleur d'ours, ſera pour moi.

Mais Phocion, dit Brideron, garre alors le rhumatiſme. Oh! mon enfant, répartit Phocion, je planterois là la recherche à qui voudroit la prendre, ſi de nobles aventuriers comme nous

étoient ſujets aux maux des autres hommes. Chut, à préſent il s'agit d'autre choſe. Avant de ſe coucher, Mentor ſermona ſon éleve : détoupez vos oreilles pour m'écouter : la vanité vous a fait enfiler tout le détail de vos aventures ; Mélicerte ne ſe connoît plus, elle a de l'amour juſqu'au goſier : vous avez ruiné toute la ſageſſe de ſon cerveau, petit cauſeur : vous allez demeurer ici enchaîné ni plus ni moins qu'un mâtin dans ſa loge. Oh ! parbleu, attendez-vous de ſortir, à préſent qu'elle a beſoin de vous voir, autant que de ſa garde-robe ! elle admire votre eſprit, & vous êtes une vraie cruche fêlée qui perd ſon eau ; je ne ſuis pas ſac-à-diable ; voyez-vous ! je veux vous rendre grand, & vous n'avez pas encore un pouce de nobleſſe.

O' Phocion ! répartit le jeune homme, quand je ſçaurois paſſer au travers de vingt cerceaux, je ne me ſauverois pas de ce pays-ci ; le vin eſt tiré, il le faut boire. Si je lui abrégeois ce qui me reſte à raconter, ce ſeroit comme un habit ſans manches. Dites-tout, achevez, dit Phocion : il falloit ne pas commencer les coutures. Par exemple, à votre place, j'aurois dit : Madame, j'ai tantôt comblé des foſſés ; une autre fois j'ai été à l'hôpital, & toujours comme un

Juif-Errant, ſans me repoſer. Voilà comme il falloit faire ; mais, dans d'autres occaſions, faites comme quand on jeûne & qu'on a bonne chere, on ſe retient, on voudroit tout avaler : mais on grignotte par-ci par-là, & l'on eſt ſobre. Oh bien ! jeûnez de paroles à l'avenir, vous n'en ferez ni plus gras ni plus maigre ; couchons-nous. Grand merci, répondit Brideron. Après ces mots, il s'étendit dans ſa couverture jaune, pendant que Phocion ſe couchoit dans la griſe.

SOMMAIRE
DU TÉLÉMAQUE,

Qui a rapport aux Aventures qui suivent.

Calypso interrompt Télémaque pour le faire reposer; Mentor le blâme en secret d'avoir entrepris le récit de ses Aventures, & lui conseille de les achever, puisqu'il les a commencées. Télémaque raconte que, pendant sa navigation depuis Tyr jusqu'en l'Isle de Cypre, il avoit eu un songe où il avoit vu Vénus & Cupidon contre qui Minerve le protégeoit; qu'ensuite il avoit cru voir Mentor qui l'exhortoit à fuir l'Isle de Cypre; qu'à son réveil une tempête auroit fait périr le vaisseau, s'il n'eût pris lui-même le gouvernail, parce que les Cypriens noyés dans le vin étoient hors d'état de le sauver; qu'à son arrivée

dans l'Isle, il avoit vu avec horreur les exemples les plus contagieux ; mais que le Syrien Hazaël, dont Mentor étoit devenu l'esclave, se trouvant alors au même lieu, avoit réuni les deux Grecs & les avoit embarqués dans son vaisseau pour les mener en Crète, & que dans le trajet ils avoient vu le beau spectacle d'Amphitrite traînée dans son char par des chevaux marins.

LE TÉLÉMAQUE TRAVESTI.

LIVRE TROISIEME.

AUSSITÔT que le ſoleil eut le lendemain percé les vîtres de la chambre de Brideron, & que ce bel aſtre eut réjouï de ſes premiers rayons la terre ; Phocion, en ſe frottant les yeux, & s'étendant, dit : Ah ! morbleu ! que le métier d'un homme ſage eſt pénible ! Je ronflerois bien encore une ou deux heures ; mais vîte, hors de notre couverture, Brideron & moi auſſi ; retournons à Mélicerte ; elle vous attend, ſans doute ; il me ſemble la voir entourée de ſes filles. Hier au ſoir, plus ſucrée que de la régliſſe, ſa bou-

che vous donnoit des qualités que vous n'aurez jamais. Ah ! Brideron, défiez-vous de ces paroles entortillées dans un miel qui vous en fait avaler le sens, comme un goujon avale l'eau. A l'entendre, Polichinel, Arlequin, Scaramouche, & Télémaque, n'étoient que des Pigmées en mérite auprès de vous. Ah, la traitresse ! elle vous pelotte, elle se gausse, comme disent nos paysans ; car elle sçait bien que vous n'êtes encore qu'au maillot de la sagesse. Cela dit, ils allerent à l'appartement de Mélicerte. La bonne Dame dormoit encore ; le vin & les liqueurs du jour d'hier l'entretenoient dans un sommeil profond, que l'indiscret Brideron vint rompre. Cet étourdi la croyoit obligée de se styler à la conformité des actions de Calipso, qui, dès le matin, fut prête à écouter Télémaque. Au bruit que nos deux visionnaires firent en entrant dans la chambre, elle s'éveilla. Charlotte, est-ce vous, dit-elle ? chienne de borgnesse, que viens-tu faire si matin ? me prends-tu pour une poule ? non, Madame, répondit Brideron, vous n'êtes point une poule, & je ne suis point la borgnesse. Ah ! mon fils, c'est vous, dit-elle. Oui, Madame, répartit-il ; le soleil dore les montagnes ; j'ai cru être obligé de venir vous raconter le reste de

ma vie. Attendez donc, mignon, dit-elle, que je raccommode ma cornette. Je ſuis ſi mal bâtie, la peſte étouffe la blanchiſſeuſe ! il y a trois ſemaines que j'ai cette cornette à la tête. Petit garçon, cria-t-elle en continuant, qu'on faſſe lever les filles. C'eſt bien dit, Madame, répondit Brideron ; car il faut qu'elles entourent votre lit, afin que je continue dans les regles.

Les filles arriverent de méchante humeur, les yeux à demi-collés. Mélicerte reſta dans ſon lit, en laiſſant entrevoir adroitement une gorge très-blanche ; &, pour le reſte, dans l'attitude d'une beauté entre deux fers. Brideron, lorgnant un moment, commença de cette maniere.

A peine étois-je éloigné d'une demi-lieue, que je rencontrai une grande charrette couverte, pleine d'hommes & de femmes. Oh, oh ! dit une des femmes en me voyant marcher, voilà un jeune garçon qui a l'air de bonne famille ; il eſt bien fait. J'entendois que l'une me trouvoit les yeux noirs ; l'autre, les joues rouges ; l'autre, le nez court, la bouche petite. Je ne ſçais pas ſi elles ne parlerent pas de tous mes membres ; tant y a qu'on m'appella. Parlez donc, jeune gas, me dit un homme, où allez-vous à pied de cette maniere ? Eh ! Monſieur,

répondis-je, je cherche mon pere, & j'enfile, pour le trouver, le premier chemin que je trouve.

A ces mots, je vis que tout le monde s'intéressoit pour moi. Est-ce que vous l'avez perdu à quelque foire, votre pere ? Eh ! vraiment non, répondis-je ; il est parti de chez nous pour aller à l'armée ; &, comme il n'est pas revenu, je suis bien-aise de sçavoir où il est ; peut-être nous rencontrerons-nous, si Dieu le veut.

Là-dessus ils me firent monter dans leur charrette, disant que je vînsse avec eux. Je dis alors en moi-même, cette voiture est mise ici pour moi, à la place du vaisseau des Cypriens, avec lesquels Télémaque se trouva en sortant de Tyr. Je causai quelque temps avec ces hommes & ces femmes, & je m'endormis tout en parlant. Admirez cela, Madame : il falloit bien que je m'endormisse ; car dans ce temps-là Télémaque dormit aussi. Mais voilà bien davantage ; il rêva qu'il voyoit Vénus & Cupidon : eh bien ! je rêvai ce que vous allez entendre ; je vis donc une jeune fille, dont le cotillon étoit court ; elle n'avoit que des sabots, mais ils étoient tout neufs ; elle avoit une gorgeretté charmante ; elle tenoit une houlette à sa main, c'étoit comme une Ber-

gere ; elle m'en donna un coup ſur l'épaule, & me dit : beau garçon, que vous allez vous divertir, ſi vous voulez ! Me trouvez-vous à votre gré ? Regardez-moi tout à votre aiſe. Voilà ce qu'il faut, & non pas un voyage de malheureux, dans lequel vous n'uſerez que vos ſouliers, & ne boirez le plus ſouvent que de l'eau. Tenez, voici une bouteille pleine de vin ; avalez-moi cela pour vous réjouir le cœur, & ſongez à aimer ; elle me careſſoit après : pendant que je me préparois à vuider ma bouteille, j'avois déjà le goulot dans la bouche, quand une groſſe femme parut tout-d'un-coup, & m'arracha la bouteille qu'elle jetta à terre. Cette créature n'étoit pas belle & mignonne comme l'autre ; elle avoit même un peu de barbe au menton ; mais elle avoit l'air mâle & grand, les pieds larges & les mains à l'avenant ; les traits groſſiers ; deux bons gros yeux qui lui ſortoient de la tête, & une belle & large bouche. Teſtubleu ! qu'elle eût bien été la femme d'un ſoldat aux Gardes !

Hors d'ici, dit-elle à la Bergere, avec ta bouteille ; tu veux griſer ce pauvre innocent pour le rendre libertin : le vin & les femmes, voilà de quoi l'accommoder de toutes pieces. Retirez-vous, petite carogne ; ne le mettez point au

mal, je veux qu'il ſoit ſage ; &, ſi vous raiſonnez, je vous enfonçerai ma pantouffle dans les feſſes. La Bergere en pleurant ſe ſauva. Je la regardai; mais en tournant la tête, je ne vis plus ma groſſe protectrice : c'étoit apparemment le diable qui avoit pris la figure de Bergere ; & qui, ſçachant que j'aimois le vin, l'ajoutoit encore à la tentation de la chair.

Voici donc que, ne voyant plus rien autour de moi, je me trouvai tout-d'un-coup dans une cave pleine d'hommes & de femmes qui feſoient l'amour. Là, Phocion ſe préſente à mes yeux; qui, me prenant rudement par la manche : ſortez, miſérable, ſortez d'ici, me dit-il, & de ce canton. Ah ! verrois-je Brideron devenir un bélître d'ivrogne & d'amoureux comme tous ceux qui ſont ici ? Teſtiguenne ! lui dis-je, attendez donc, vous avez la main rudaniere ; venez çà que je vous embraſſe. Je voulus alors me jetter à ſon cou ; mais, zeſt, il m'échappoit comme de l'eau dans les doigts. Que diantre ! diſois-je alors m'allongeant toujours & les bras & la tête, je ne puis rien tenir : eſt-ce que ma main eſt percée ? ma foi ! je m'éveillai en tâtonnant toujours, & dans le temps que toute notre bande crevoit de rire de me voir manier l'air de cette maniere

Oh ! que je fus aiſe, quand le ſommeil m'eut quitté ! Télémaque, diſois-je en moi-même, ce n'eſt pas pour vous ſeul que le four a chauffé. Cependant ma joie fut un peu modérée ; car, me reſſouvenant que je n'avois pu attraper Phocion, je le crus trépaſſé, & je penſai que ſon âme charitable feſoit encore un tour ſur terre, pour m'avertir que j'étois ou que j'allois être dans le bourbier. Eh dame ! ce qui eſt mort ne vit plus. Le pauvre homme ! dis-je, ſans témoigner de chagrin. Après cela, je regardai tranquillement faire les autres, c'étoit un charme que de les voir : les hommes prenoient les femmes ſous le menton. Allons, ma poulette, leurs diſoient-ils, avalez tant que vous le pouvez : les femmes coîffoient les hommes, & prenoient leurs chapeaux : l'un bégayoit & buvoit en tremblant de la voix comme un tuyau d'orgues ; une éveillée feſoit rubi ſur l'ongle. Je devinai ce qui alloit arriver ; car le vaiſſeau eſſuya une tempête, & notre charrette devoit avoir quelque malheur. Je me tenois coi en attendant.

Hélas ! j'avois bien raiſon ; nos cochers s'en donnoient ſur le ventre & partout, & les chevaux marchoient à l'aventure. Tout-à-coup la

charrette renverſe dans un mauvais pas. Bouteilles, femmes, ivrognes, fricaſſées, tout tomba pêle-mêle dans un foſſé. Si vous aviez entendu les railleries des femmes & les jurements des hommes, cela valoit bien mieux qu'Arlequin. Ah! mon mari, où ſommes nous, diſoit une piteuſe à demi-griſe? Je n'en peux plus, répondoit ſon mari, la tête me tourne : palſembleu! diſoit l'autre, je ſuis comme un poiſſon dans ſa ſauſſe. A mon égard, Madame, comme je n'avois point ſyroté, je me tirai d'affaire aiſément; nos cochers renioient les roues, & tomboient ſur le dos en voulant les relever. Voilà de l'occupation pour moi, me dis-je. On ne reſſemble pas toujours à Télémaque pour des prunes. Voyons, que je mette la main à l'ouvrage. Aidez-moi, ſoulauds. Après ces mots, relevant mes manches avec un air de prudence..... Vous en riez, Madame ; mais je ſçais ce que je ſçais. Relevant donc mes manches, j'empoigne les roues, & montre aux benêts de chartiers à les empoigner comme il falloit : j'approche des pierres & je mets mes hommes de rang ; j'ordonne. Levez; voilà la charrette ſur ſes jambes. *Vivat*, *vivat*, s'écrioient-ils; il faut qu'il ait le diable au corps, aſſuroit un chartier. Bon! diſoit l'au-

tre : au contraire, il est dans le nôtre ; c'est lui qui nous hébêtoit,

Après cela, je prêtai la main à ceux qui étoient dans le fossé ; enfin, Madame, ma patience & ma sagesse repêcherent, pour ainsi dire, toute la charretée, & firent marcher la charrette, comme si elle n'avoit jamais fait un faux pas.

Nous arrivâmes dans une petite ville, & je me souviens que nous étions au temps du carnaval. Comme j'avois fait connoissance avec tous les gens de la voiture, & qu'ils virent bien que je n'avois ni sou ni maille, une dame & son frere me dirent de venir chez eux : je me doutai bien pourquoi, mais je n'ôse pas le dire ; car c'est que la sœur avoit pris feu comme une allumette, en voyant ma beauté. Je la suivis donc chez elle ; & le même soir que nous arrivâmes, elle alla au bal avec son frere. Je fus de la partie, quoique je visse bien que cette vie-là n'appartenoit pas à un Brideron, ni à un Télémaque. On me conduisit donc au bal ; ils m'avoient fagoté je ne sçais comment. J'avois un masque qui me cachoit le visage, & je ne sçavois plus qui j'étois, quand je me regardai dans le miroir. Foin de moi ! disois-je, je ne suis plus Brideron ; mais tout en allant on va : j'entrai dans

le bal. Que j'y vis de choses! je me dis en moi-même, garçon, te voilà dans l'Isle de Cypre, & ce bal est pour toi. A la place du Temple de la Déesse où Télémaque vit tant d'ordures, tu en trouveras bien ici. En effet, d'abord quatre ou cinq machines pleines de chandelles ou de bougies de cire, qui pendoient aux plancher; dans un côté de la salle on voyoit deux douzaines de planches ajustées l'une avec l'autre, sur lesquelles étoient beaucoup de violoneux & de flûteurs, qui fesoient ensemble un charivari enragé; la salle étoit pleine d'hommes & de femmes assis & debout, qui se parloient sans s'entendre; mais par la morguienne! ils se touchoient, car je le vis comme je vous vois. Passons, j'en dirai bien d'autres. Il y avoit toujours, de toute la bande, un mâle & une femelle qui fretilloient au beau milieu de la salle; & quand ceux-là avoient assez fretillé, deux autres venoient fretiller à leur tour.

J'apperçus cependant une rangée de vieilles folles, qui étoient toujours assises: elles étoient si ridées & si laides, qu'elles avoient exprès mis de beaux habits pour qu'on ne lorgnât pas leurs vilains visages. Elles regardoient tous les jeunes hommes avec envie; & ceux-là leur tournoient

le dos, pour caresser de jeunes effrontées qui étoient dégorgettées; comme vous l'êtes dans votre lit. Fi des masques! à quoi cela sert-il, qu'à mettre le corps de ceux qui les voient en peine? aussi ces jeunes gens n'en pouvoient plus; ils baisoient tout ce qu'ils pouvoient attrapper; tantôt le museau d'une fille, tantôt ses cheveux crasseux de poudre, ses cornettes, ses bras de craie: ils avoient la mine allumée comme un tison.

Je remarquai cependant qu'il y avoit des filles auxquelles on ne disoit mot; mais c'est qu'elles n'étoient belles ni à voir, ni à tâter: c'étoit un tintamarre qui m'entroit dans les oreilles. Il falloit pourtant, comme on dit, apporter mon offrande. Une dévergondée de vingt ans vint m'avertir de danser, j'allai fretiller. On m'admira tant, que tout le monde pensa crever de rire; c'étoit à qui m'auroit: les filles me tirailloient, les vieilles ridées m'appelloient; le cœur leur en disoit encore. D'abord tout ce tripotage-là me mit en inquiétude; je sentois je ne sçais quoi qui me tournoit l'âme; j'avois comme un brâsier dans le corps, & il m'étoit avis qu'il falloit attraper des baisers pour l'éteindre. Mais morguienne! cela me fesoit le contraire, cela l'atti-

ſoit encore davantage ; & je voulois toujours me rafraîchir de plus en plus. Quand je venois à bien penſer à moi, je diſois à toutes ces peſtes de pucelles : laiſſez-moi, car ſi vous me touchez, adieu la voiture ; l'honneur & la ſageſſe me faillent ; vous voulez me bailler de l'amour, j'en ai déjà plus d'une pinte dans le pourpoint. J'avois beau prononcer tous ces beaux mots, au diantre ſi j'avois la force de me dépêtrer de leurs mains ! M'amie, diſois-je à l'une, en lui lêchant les doigts, laiſſez-moi m'enfuir, je me gâte comme de la viande trop gardée, le moiſi du vice ſe met à mon cœur. Hélas !... mais j'aurois dit mille hélas ! que, quand elle venoit à retirer ſes doigts, il ſembloit qu'elle m'emportoit le ventre. Je voyois cependant que j'allois bientôt avoir de l'eau par-deſſus la tête ; j'étois comme un furieux qui a faim, & qui voit de bonne viande auprès de lui, & ſçait bien que cela lui fera mal, s'il mange : il grignotte au plat, il pêche dans un autre, après il ſe retire. Il revient encore emporter une miette, & de miette en miette il ſe ſaoule. Oh bien ! c'eſt tout ainſi ; je voulois toujours tâter, & je croyois toujours tâter pour la derniere fois,

C'eſt ce coup-ci ; me dis-je en moi-même,

que me voilà chu dans le bourbier. O Télémaque ! ô mon pere Brideron ! ô Phocion mon oncle, je suis pris ; aussi-bien, quand je serois libre de sortir, où irois-je ? je ne vous trouverois plus que dans l'autre monde.

Ces pensées m'encourageoient à rester. Mes genoux plioient ; & tout près de tomber, je jurois comme un chartier entre mes dents contre ma jeunesse. Que ne suis-je aussi vieux que la chaîne de notre maison, je n'aurois pas envie de rire ; & toute cette canaille de vilaines ne me toucheroit pas plus qu'une souche. Après je courois de coin en coin ; je voltigeois, semblable à un homme qui a perdu sa bourse, & qui la cherche où il l'a laissée.

Tout en tournant ainsi, j'enfilai la porte, sans sçavoir ce que je fesois. Garre ! m'écriai-je, Brideron n'a plus de sagesse, Brideron aime les filles. Où suis-je ? Je prononçois encore ces mots, que j'étois déjà dans la rue ; comme il fesoit obscur, j'allai donner de la tête contre celle d'un autre, qui me dit : ô faquin, mon chef n'a rien à démêler avec le tien, laisse-le comme il est : à ces mots je reconnu la voix de Phocion. Ah ! mon oncle, lui dis-je, où est-ce que vous êtes enterré, & qui vous a ressuscité ? Alors

Phocion, m'arrêtant comme j'allois le toucher pour l'éprouver, me dit gravement ; tout beau, fesons tout dans l'ordre : laissez-moi reculer, je ne bougerai après non plus qu'un pieu ; & vous viendrez, comme Télémaque dans l'Isle de Chypre, me laver la face de vos larmes. Il se recule donc, & me dit aussi-tôt d'approcher : je courus me jetter à son cou, je pleurai effectivement de joie, je le serre, je l'étouffe, il crie qu'il va crever. Pendant ce temps, je lui dis : O mon pere ! ô mon parrein ! ô vrai bâton de mon infirmité de jeunesse ! ô Phocion mon ami, & le précepteur de mon cœur ! est-ce vous que je tiens ? Parlez, mon second papa !

Il ne disoit rien, il me voyoit seulement faire. Hélas ! ajoutai-je, d'où sortez-vous ? il y a deux heures que je bataille entre l'amour & la mollesse ; j'ai le cœur tout déchiré de leurs coups, il ne bat plus que d'une aîle. Il répondit sans me plaindre : cher faquin, prends tes jambes à ton cou & pars, traverse bourbiers, ornieres, champs & tout ce que tu rencontreras pour sortir de cette ville, où ta vertu va donner du nez en terre : ce n'est en ce pays que jeunes gens débauchés, que filles qui se marient sans contrat & à la sourdine ; fuis, mais ne muse pas en courant : que mes paroles vous servent d'éperon. Il

Il finit son discours; & tout d'un coup, Madame, je sentis cent livres pesant qui tomboient de mon dos à terre. Mon sang devint calme comme eau dormante, la sagesse rentroit miette à miette dans mon âme & en fesoit déloger l'amour; j'étois joyeux, un miel de consolation couloit dans mes boyaux. J'avois bien senti du plaisir avec les filles; mais bon! il étoit mêlé de petites piquûres dans le cœur que me fesoit le chagrin; j'étois triste & gai.

Mais alors j'étois réjoui tout-à-fait; plus je songeois à ma joie, & plus elle entroit dans mon corps; cette joie étoit comme le vin, plus on en boit, plus il grise. Ah! que je me sens bien! disois-je : vingt médecins ne me feroient pas tant de bien.

Phocion me dit: adieu, mon ami; jusqu'au revoir. Oui-dà! repondis-je; comment l'entendez-vous donc, mon oncle? Vous êtes bien loin de votre compte, répondit il, si vous croyez que je n'ai autre chose à faire à présent, qu'à servir de béquille à votre raison.

Vous sçavez que Mérophile m'envoya à des mines de fer. Oh bien! quand j'y fus, au bout de huit jours je tombai malade de fâcherie; il me prit un dévoiement qui empuantissoit tout

le lieu de notre travail; dame! le maître obtint la permiſſion de me donner la liberté. Un voyageur qui nous vint voir travailler ſe chargea par pitié de moi; outre que, comme il étoit étranger, il étoit bien-aiſe de m'avoir pour lui apprendre la langue françoiſe.

Quand je fus hors des mines, je me guéris par le moyen de mes herbes. Ce que je lui appris de notre langage, lui a donné la curioſité d'aller, pour ainſi dire, le puiſer à la fontaine; je veux dire à une Académie qui eſt à deux lieues d'ici, & nous avions pris cette route comme la moins longue : il m'attend au port, (car vous ſçavez peut-être qu'il y a une riviere ici) & nous partons dans le moment. Je viens de lui chercher une paire de gants, parce qu'il a des engelures aux doigts. Bon ſoir, poupon; ſongez à votre âme.

Ah, parguienne! lui répartis-je, bon ſoir & matin tant que vous voudrez; vous me le direz dorénavant côte à côte. Cet étranger eſt-il auſſi diable qu'on le fait noir? eſt-il l'enfant d'un taureau? frappe-t-il des cornes? Je vais lui parler, eſt-il ſage ou libertin? Bon! me dit Phocion, c'eſt un Philoſophe. La peſte! répliquai-je, voilà mon affaire; je lui dirai que je me damnerois

ſans vous. On dit que les Philoſophes ſont bons chrétiens ; je lui baiſerai le bout de ſes ſouliers, quand ils ſeroient crottés ; & je lui parlerai ainſi :

O vous, docteur plus docte qu'une tête à bonnet carré, que mon âge vous faſſe pitié ! je m'appelle Brideron ; mon pere étoit Docteur en valeur, du temps de la guerre de Hongrie ; je le cherche, & la ſageſſe quant & quant lui ; je gage qu'à l'armée il n'y a point de brouſſailles ou de haies qui n'aient de ſes cheveux ou des morceaux de ſon habit. Il a un château & une femme qui eſt dedans, qui l'attend ; on aborde à ce château par une allée de noyers : rien n'eſt plus beau à voir ; moi, que vous voyez, c'eſt le Curé même d'un village qui m'a appris à lire. Hélas ! Monſieur le Docteur, depuis que je cherche mon pere, il m'eſt tombé comme une pelotte de malheurs ſur le corps ; j'ai comblé des foſſés de chien ; j'ai mangé d'un pain de l'hôpital, ſans compter plus de mille coups de bâton que j'ai reçus ; mais tout cela m'eſt auſſi doux que beurre frais, au prix de vivre ſans mon oncle. Je ne demande pas que vous me le rendiez ; je ſuis trop bien appris pour parler ainſi : je veux ſeulement vous ſervir à boire auſſi-bien que lui ;

ne vous mettez pas en peine de ma nourriture, je ne mange que deux livres de pain par jour, & je ne boirai que le vin que je pourrai dérober; c'est à vous à y prendre garde. Oh! Monsieur, louez-moi pour votre valet; je suis jeune & garçon de service.

Voilà comme je parlerai à votre maître, dis-je à Phocion. Comme nous marchions en parlant, nous arrivâmes au bateau. Je vis l'homme en question qui s'appelloit Mazel; je me ressouvins à propos que Télémaque avoit en pareil cas embrassé les genoux de Hazael; au-lieu des souliers, j'allai donc baiser les jarretieres de celui-là, & lui fis le discours que je viens de vous dire.

Tu me fais pitié, pauvre jeunesse, me répondit il: j'ai entendu parler de la guerre de Hongrie: va, je te prends; tant que j'aurai une bribe de pain, je t'en donnerai ta part; mais comme tu es garçon de famille, & que Phocion est ton oncle, vous ne me servirez tous deux que par amitié: ce sera toi, comme le plus jeune, qui me chausseras; car j'ai une sciatique qui m'empêche de me baisser.

Après ces mots, il me demanda ce que je disois du libertinage qu'on voyoit alors dans la

ville que nous quittions. Je lui dis : Eh, fi ! c'est comme un cloaque de méchanceté, j'ai pensé y étouffer. L'aimable enfant ! répondit-il ; voilà des sentiments d'un honnête-homme ; courage, mon fils : haïssez toujours l'ordure.

Là-dessus il s'entretenoit toujours avec Phocion, d'une certaine indifférence qui fait que tous les plus beaux visages des femmes ne sont que charogne ; il disoit que, quand la peau qui couvroit leur beauté n'y étoit plus, il n'y restoit que de la chair & des os. Ensuite ils parloient de la tranquilité de celui qui ne souhaite rien : quand il n'a pas de vin, ajoutoient-ils, il boit de l'eau ; quand l'eau lui manque, il ne boit rien ; il est bien par tout, couché, levé, dans un fossé, à la pluie, sous un arbre : le desir des femmes ne le tenaille point ; il les voit comme de petits diablotins répandus dans le monde pour faire détourner les Chrétiens de leur chemin ; ils touchoient encore quelque chose du plaisir que l'on sentoit, quand on vivoit selon l'honneur. Ils disoient qu'on se levoit sain d'esprit, & que l'on se couchoit raisonnable. Tous ces discours me paroissoient beaux, parce que souvent je n'y comprenois rien.

Pendant qu'ils discouroient ainsi, & que notre bateau voguoit sur l'eau, nous vîmes à cinquante

pas de nous une petite cabane remplie d'hommes & de femmes, qui s'en-alloient apparemment à la ville; ils tenoient ensemble une musique grosse & menue; l'un chantoit, l'autre racloit du violon: mais rien ne me parut plus curieux qu'une grosse Dame en corset, qui tenoit en sa main un cornet de papier, dont, en badinant, elle donnoit des coups, tantôt sur le nez de l'un, tantôt sur le dos de l'autre; elle tenoit sa partie en criant de toutes ses forces: deux hommes éclairoient le charivari de deux flambeaux, & en laissoient dégoutter le suif sur le chignon des Musiciens. De temps en temps ils s'arrêtoient, & crioient après tous ensemble; ils furent bien-tôt éloignés de nous, & nous continuâmes à leur tourner le dos.

On ne sçait pas quels furent les motifs qui engagerent M. de Marivaux à discontinuer cet Ouvrage. Il n'a jamais donné que ces trois Livres.

Fin du douzieme & dernier Volume.

TABLE

Des Matieres contenues dans ce Volume.

L'Éducation d'un Prince, dialogue. Pag. 3

Le Miroir. 33

Réflexions sur les Hommes. 65

Fragment d'un Ouvrage qui a pour titre : Réflexions sur l'Esprit Humain, à l'occasion de Corneille & de Racine. 75

Réflexions diverses sur les Romains. 89

Réflexions sur Thucydide. 93

Compliment à M. le Chancelier. 105

Autre, à M. le Garde des Sceaux. 107

Dialogue de Sylla & d'Eucrate. 109

Histoire de Mademoiselle Goton avec Monsieur Legris. 123

La Voiture embourbée. 135

Le Roman in-promptu, ou *les Aventures du fameux Amandor & de la belle & intrépide Ariobarsane.* 179

Le Télémaque travesti, Livre premier. 289

Les Aventures de Brideron le fils. 307

Livre Deuxieme. 367

Livre Troisieme. 387

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, les *Œuvres complettes de M. de Marivaux, de l'Académie Françoise*; & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru en empêcher l'impression. A Paris, ce 12 Avril 1781.

Signé, BLIN DE SAINMORE.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, Roi de France & de Navarre : A nos Amés & Féaux Conseillers, les Gens tenants nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amée la Veuve DUCHESNE, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'elle desireroit faire imprimer & donner au Public, les *Œuvres complettes de Marivaux, de l'Académie Françoise* : s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposante, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le

temps de dix années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit de ladite Exposante, ses hoirs ou ayans-cause, à peine de saisie & confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la premiere fois; de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Réglements de la Librairie, à peine de déchéance dudit Privilége ; qu'avant de les exposer en vente, les manuscrits qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès-mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMENIL, Commandeur de nos Ordres : qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal

Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU : & une dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMENIL : le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles nous vous mandons & enjoignons de faire jouir ladite Exposante, & ses ayans-cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers, Sécretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris, le deuxieme jour du mois de Mai, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-un, & de notre Regne le septieme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XXI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 2304. fol. 549. conformément aux diſpoſitions énoncées dans le préſent Privilege ; & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit Exemplaires preſcrits par l'art. CVIII du Réglement de 1723. A Paris, ce 21 Août 1781.

LE CLERC, *Syndic.*

De l'Imprimerie de VALLEYRE jeune. 1781.

00100411

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016